

Université de Bourgogne

Mémoire sous la direction d'Hervé Bismuth et de Jacques Poirier

La littérature et le monde du travail au début du XXI^e siècle

Thierry Beinstingel

Master 2 Lettres Modernes

2008/2009

A Pascale, Lucile et Pierre pour leurs encouragements permanents.

I – Introduction et intérêt de cette étude

La littérature en France et le monde du travail ont eu des affinités depuis le Moyen-âge mais c'est sans aucun doute à partir d'Émile Zola que la réalité industrielle est devenue un sujet romanesque. On s'est accordé à encenser cette spécificité nationale, notamment pendant la première moitié du XX^e siècle à travers la littérature prolétarienne. Michel Ragon, dans son *Histoire de la littérature prolétarienne de langue française*¹ définit son périmètre comme une littérature d'expression ouvrière, souvent engagée pour améliorer les conditions des travailleurs. On aurait pu penser que les événements de Mai 68, à la suite des grandes grèves et des accords de Grenelle qui ont modifié les rapports au travail, auraient redonné vigueur à ce mouvement littéraire. Mais il faut attendre le seuil des années quatre-vingt pour voir émerger les premiers romans qui renouvellent le genre, ceux des maoïstes Robert Linhart et Leslie Kaplan qui témoignent de leur « établissement » en entreprise, *L'Établi* (1978) et *L'Excès-l'usine* (1982) ou *Sortie d'usine* (1982) de François Bon, premier roman d'un passionné de littérature qui quitte rapidement le milieu ouvrier. Pourtant, ce regain s'étiole très vite et il faut attendre douze ans encore avant que ne paraisse un livre au contenu cynique et désabusé, révélateur de la crise récurrente qui marque notre époque mais qui possède à nouveau un titre prometteur pour les espoirs de la classe laborieuse : *Extension du domaine de la lutte* (1994) de Michel Houellebecq. Or, la perspective dynamique contenue dans ce titre sera définitivement close une décennie plus tard, par un autre ouvrage qui sonne en le glas de la littérature prolétarienne : *Les Derniers jours de la classe ouvrière* (2003) d'Aurélie Filippetti.

Contre toute attente, le roman s'intéresse à nouveau au monde du travail depuis le début du XXI^e siècle : plus de trente ouvrages ont été publiés depuis la parution des *Derniers jours de la classe ouvrière*, soit trois fois plus que ceux qui avaient suivi l'exhortation de l'*Extension du domaine de la lutte*. Que s'est-il passé pendant ces vingt dernières années ? Quelles mutations profondes de la société au travail ont permis de constater à la fois l'abandon d'une littérature de la classe ouvrière et son remplacement par une écriture qu'il nous convient d'identifier ?

¹ Michel RAGON, *Histoire de la littérature prolétarienne de langue française*, Le Livre de poche, 2005 (d'après l'édition Albin Michel de 1986), 323 p.

Depuis la parution de l'anthologie de Michel Ragon dont les derniers ajouts datent de 1986, aucun ouvrage spécifique n'a été écrit sur les implications de la littérature et du travail. Les articles sont pourtant nombreux² et montrent un intérêt certain mais la plupart de ces publications contemporaines présentent l'aspect sociologique du thème du travail et bien souvent les livres cités sont des essais qui ne prennent pas en compte les rapports entre la fiction et le travail. La littérarité de ces œuvres a ainsi rarement été étudiée depuis la fin des années quatre-vingt alors que les écrits romanesques sur ce thème n'ont jamais été si nombreux actuellement. Jusqu'alors, seul l'universitaire Dominique Viart exprime l'intérêt de ce renouveau en consacrant vingt trois pages sur les auteurs les plus représentatifs de la littérature du travail dans son ouvrage *La Littérature française au présent*³.

Pour autant, beaucoup d'aspects demeurent ignorés, faute d'une étude plus systématique qui reste à mener sur les soixante-dix ouvrages « de fiction » consacrés au monde du travail et parus depuis le début de ce siècle. Le travail a subi de profonds bouleversements depuis ces dernières années. La mondialisation, les répercussions des secousses financières du monde du capital, la crise endémique du chômage, l'installation de la précarité provoquent une perte des repères traditionnels de l'activité professionnelle. Le quotidien raconté par les auteurs des décennies précédentes peut-il demeurer le même dans ces conditions ? De nouveaux métiers sont apparus, d'autres fonctions se sont recomposées. Les secrétaires ont abandonné la sténodactylographie au profit de la bureautique. Les informaticiens ont pénétré jusqu'à la moindre PME. Les normes de qualité européennes, internationales ont générés de nombreux contrôleurs ou des auditeurs de processus. La technologie et notamment l'informatisation transforment radicalement les échanges professionnels. La retranscription littérale du travail par les écrivains est forcément différente. Pour autant, les thèmes qui sont abordés dans ces romans sont-ils si distincts ? Les rêves et les aspirations vers une société meilleure ont-ils toujours cours ? Il convient d'étudier ces aspects du discours romanesque. Mais il faut également identifier les nouvelles formes d'écriture, les éléments novateurs de la narration. Chaque auteur possède un parcours riche d'expériences très variées, une vision particulière qu'il confronte parfois à des

2

Voir au chapitre *Étude bibliographique*, le paragraphe V-2 : Articles et ouvrages spécialisés.

³ *La Littérature française au présent, 2e édition augmentée* (2008) : « Écrire le réel », p. 213 à 234.

théories philosophiques ou qui s'inscrit dans une mutation réfléchie de la littérature toujours en mouvement. Certains auteurs s'inspirent directement d'un vécu personnel, d'autres utilisent leur statut d'écrivain pour légitimer le reportage romancé qu'une institution leur aura commandé. D'autres encore sont inspirés par quelques métiers, quelques situations qui vont constituer une étude de mœurs, les portraits de personnages. L'originalité de la narration, la référence à certaines œuvres du passé sont des éléments importants. Par exemple, Leslie Kaplan a organisé son récit *L'Excès-l'usine* (1982) en différents cercles comme *La Divine comédie* de Dante, référence que reprend Laurent Quintreau dans un autre roman du travail, *Marge brute* en 2006. Pouvoir réaliser des affiliations de style et d'idées, savoir relier ces œuvres dans l'évolution permanente du roman constituent ainsi des axes d'étude importants. Mais c'est également l'ensemble des Sciences humaines qu'il faut prendre en compte. Par exemple, la Sociologie a accru son importance ces dernières années. La Philosophie s'est rapprochée du public par l'intermédiaire de figures emblématiques et médiatiques comme Bernard Henri-Lévy ou Michel Onfray. Pas un seul débat télévisé sur un problème de société n'est organisé sans le concours d'un sociologue ou d'un philosophe. Ces évolutions intellectuelles ont-elles des répercussions pour le sujet de la littérature du travail ? Ainsi, les mutations susceptibles d'influer sur celle-ci sont-elles nombreuses. Il reste également à relier cette vision contemporaine à ses racines historiques. Les thèmes abordés aujourd'hui sont-ils les mêmes que ceux évoqués par Zola ou par les auteurs de la Littérature prolétarienne ?

Tel est l'enjeu de ce mémoire qui s'inscrit au cœur d'un vaste panorama contemporain de la littérature et du travail entamée à l'aube des années quatre-vingt (aspects que j'ai relatés dans mon mémoire de Master 1) et dont les prolongements pourraient déborder le cadre de cette étude en approfondissant les problématiques qui y seront évoquées. Dans le cadre de ce travail entrepris depuis bientôt deux années, je tiens à remercier Hervé Bismuth, pour ses conseils judicieux, son attention permanente et sa grande disponibilité.

Cette introduction serait toutefois incomplète si je n'abordais pas la question de la terminologie propre à cette littérature. En effet, même si cette étude tient à se recentrer sur les œuvres de fiction qui évoquent le thème du travail, les appellations qui la synthétisent sont nombreuses. Certaines sont restrictives du point de vue du

genre ou de l'environnement : romans de bureau, romans d'entreprise, récits du travail. D'autres évoquent une histoire révolue et des auteurs précis comme la littérature prolétarienne ou le roman social. Actuellement, il n'existe pas de terminologie précise et reconnue pour évoquer les fictions qui ont pour cadre l'environnement de travail. Dominique Viart emploie une expression générique (« Écrire le réel »⁴) qui regroupe quelques auteurs de cette étude mais qui n'exprime pas clairement leur inspiration issue de l'activité professionnelle. Une identité a ainsi du mal à s'imposer, notamment parce que les auteurs qui pourraient s'y relier gravitent actuellement autour de quelques figures emblématiques qui les rassemblent, comme celle de François Bon. De plus, cette tendance actuelle de la littérature contemporaine refuse de se laisser enfermer trop hâtivement dans des classements, des écoles, des genres. Par conséquent, les liens pourtant évidents entre la littérature issue du travail et la plupart des auteurs ne sont pas franchement affirmés jusqu'à présent. Notre seule « histoire littéraire contemporaine française », conçue en 2005, réévaluée en 2008 par Dominique Viart, ne donne toujours pas de place bien définie dans sa taxinomie à ce champ littéraire. Pour autant, des thèmes s'affirment depuis quelques années comme l'historisation de la classe ouvrière. Le dernier ouvrage sur ce sujet, celui de l'historienne Martine Sonnet (*Atelier 62*, 2008), a connu un succès public qui montre bien l'importance d'un signalement particulier de cette réflexion du travail au sein même de la littérature. Je propose ainsi de résumer l'ensemble des publications recensées dans la bibliographie sous le vocable de « littérature du travail », terme que Dominique Viart a déjà employé à propos de François Bon dans un article intitulé « Portraits du sujet, fin de XX^e siècle »⁵. Frédéric Saenen cite trois fois cette expression dans un article de la revue *Jibrile* consacré à ce sujet⁶. Cette expression est à accepter dans sa globalité : la littérature du travail regroupera toute œuvre de fiction, indépendamment de l'implication autobiographique ou du témoignage de son auteur et dont la source d'inspiration principale est directement issue de notre monde laborieux.

⁴ *Op.cit.* p. 213.

⁵ Dominique VIART, « Portrait du sujet, fin de XX^e siècle ». <http://remue.net/cont/Viart01sujet.html> (consultation du 27/07/2009)

⁶ Frédéric SAENEN « Écrire le travail aujourd'hui ; une littérature néo-prolétarienne est-elle possible ? » *Jibrile*, dossier « prolétariat », non daté, (consultation du 18/12/2007). <http://www.revuejibrile.com/JIBRILE/PDF/ECRIRE.pdf>

II – Généralités sur la littérature et le monde du travail

Le constat est ainsi posé d'un renouveau des fictions qui décrivent le travail. Il convient maintenant d'identifier les thèmes abordés qui relient les ouvrages entre eux, de constater les apparitions de nouvelles réflexions, les disparitions de questionnements résolus, toutes les modifications qui sont ainsi capables de retracer les mutations de notre société laborieuse. L'ébauche d'une perspective historique qui s'échelonne depuis quarante ans et dont certains livres sont évoqués en introduction comme des repères importants doit être affinée, mise en perspective avec les évolutions sociales, politiques, voire replacée dans un contexte évolutif, technique, méthodologique. De la même manière, même si notre sujet d'étude aborde en majorité des ouvrages publiés ces huit dernières années, il ne faut pas considérer cette période comme monolithique mais chercher à en repérer les brisures, les changements de discours, les manières différentes d'aborder le thème du travail et les échos que rencontrent les auteurs qui les abordent. Il faut repérer les aspects du travail peu rapportés dans les fictions et tenter d'expliquer pourquoi. Il faut enfin donner les caractéristiques de cette littérature du travail de début de siècle et essayer de deviner quelles questions pourraient être abordées dans l'avenir.

II-1 Le corpus fictionnel du travail

Les écrits sur le thème du travail sont très nombreux et peuvent prendre des genres divers : essais ; études sociologiques et économiques ; revues professionnelles. Or, notre étude se limite aux aspects romanesques, fictionnels des écrits proposés. La définition n'est pourtant pas aisée. En effet, le témoignage d'un ouvrier peut être présenté comme un roman et, à l'inverse, un écrit publié chez un éditeur traditionnel de ce genre peut se révéler comme une réflexion plus proche de l'essai que de la fiction. Un certain nombre de publications frôlent avec plusieurs genres. Il convient donc d'examiner au sens large le critère de la fiction, d'étudier à la fois la réception de ces ouvrages auprès du monde littéraire, les prolongements, leur influence, d'étudier en réalité les tensions étroites que la fiction propose avec le monde réel et ainsi de mêler cette réflexion à l'évolution romanesque de la littérature. Si on se place uniquement dans la continuité de la littérature prolétarienne, la

définition d'un tel corpus tendrait à se recentrer sur ses aspects historiques tels que les avait définis, entre les deux guerres mondiales l'auteur emblématique de ce courant, Henry Poulaille : la littérature prolétarienne n'est pas la littérature populaire, le peuple n'est pas l'objet, il est le sujet ; le style et ses artifices sont révoqués. La belle œuvre n'est pas une fin en soi et n'est qu'un moyen. L'écrivain prolétarien est défini selon plusieurs critères : « d'abord la naissance : être né dans le prolétariat. Puis l'éducation : être autodidacte (à l'occasion boursier). Enfin le métier : être ouvrier manuel, employé ou instituteur »⁷. Hormis les critères de naissance et d'éducation populaire dûment exposés, le caractère fictionnel des œuvres de la littérature prolétarienne est implicite dans la mesure où les œuvres qui ont été remarquées pendant cette période sont des romans, de la poésie, des nouvelles, même si le caractère autobiographique ou le vécu n'exclut pas une forme de témoignage (citons pour mémoire l'emblématique *325 000 Francs* de Roger Vaillant, paru en 1955).

Si cette définition de « l'écrivain du travail » est restrictive, cet héritage romanesque constitue pourtant le point de départ de la constitution de notre corpus. En effet, les premiers ouvrages qui ont marqué le renouveau d'une littérature du travail (*L'Établi* de Robert Linhart, en 1978, *Sortie d'usine* de François Bon et *L'Excès-usine* de Leslie Kaplan en 1982, déjà cités dans le chapitre Introduction) sont rédigés dans la continuité de cette littérature prolétarienne (aspect abordé dans le mémoire de Master 1). Mais, pour les œuvres publiées par la suite, la perception des genres du roman ou des ouvrages assimilés à la fiction est vaste et rend complexe son élaboration. Si les collections de littérature française dévolues à ces genres élaborent un premier choix qui peut nous guider, la reconnaissance du milieu littéraire, la perception du lectorat le complète, à la fois sur l'aspect du genre mais également sur la sensation que le monde du travail constitue effectivement le sujet principal de l'ouvrage en question.

D'autres critères nous aident à choisir les œuvres propres à figurer dans ce recensement. La littérarité dans la définition qu'en a proposée Roman Jakobson⁸ (« L'objet de la science de la littérature n'est pas la littérature mais la « littérarité », c'est-à-dire ce qui fait d'une œuvre donnée une œuvre littéraire ») constitue un

7

Michel RAGON, *Histoire de la littérature prolétarienne de langue française*, Le Livre de poche, 2005. p. 207.

⁸ Roman JAKOBSON, *Questions de poétique*, Seuil, 1973.

élément d'appréciation important, notamment pour les œuvres qui ne jouissent pas d'un large lectorat : *99 francs* de Frédéric Beigbeder (2000) s'est imposé par son succès public mais le style rapide et brouillon de son écriture est bien en deçà du projet plus confidentiel, à la fois linguistique et oulipien, de Jérôme Mauche (*La Loi des rendements décroissants*, Seuil, 2007). De même, le recensement d'un livre cité dans plusieurs sources bibliographiques diverses (articles critiques, listes établies par des collectifs de libraires, de bibliothécaires.) impose d'ajouter ce livre au corpus. La démarche adoptée ne peut ainsi être purement objective : pour exemple, *Monsieur le Directeur*, de Carine Beauvils, paru en 2007 chez Stock a été inclus parce que ce roman dessine le portrait d'un cadre dirigeant obnubilé par sa réussite sociale en dépit de ses racines ouvrières. Le sujet et le genre du roman suffit à l'inscrire dans le corpus. Même si la liste ainsi obtenue vise à l'exhaustivité, il est évident que celle-ci est illusoire car elle impliquerait de cerner tous les ouvrages qui paraissent dans les rentrées littéraires pléthoriques qui se succèdent depuis plusieurs années (plus de 1000 ouvrages en littérature française par an).

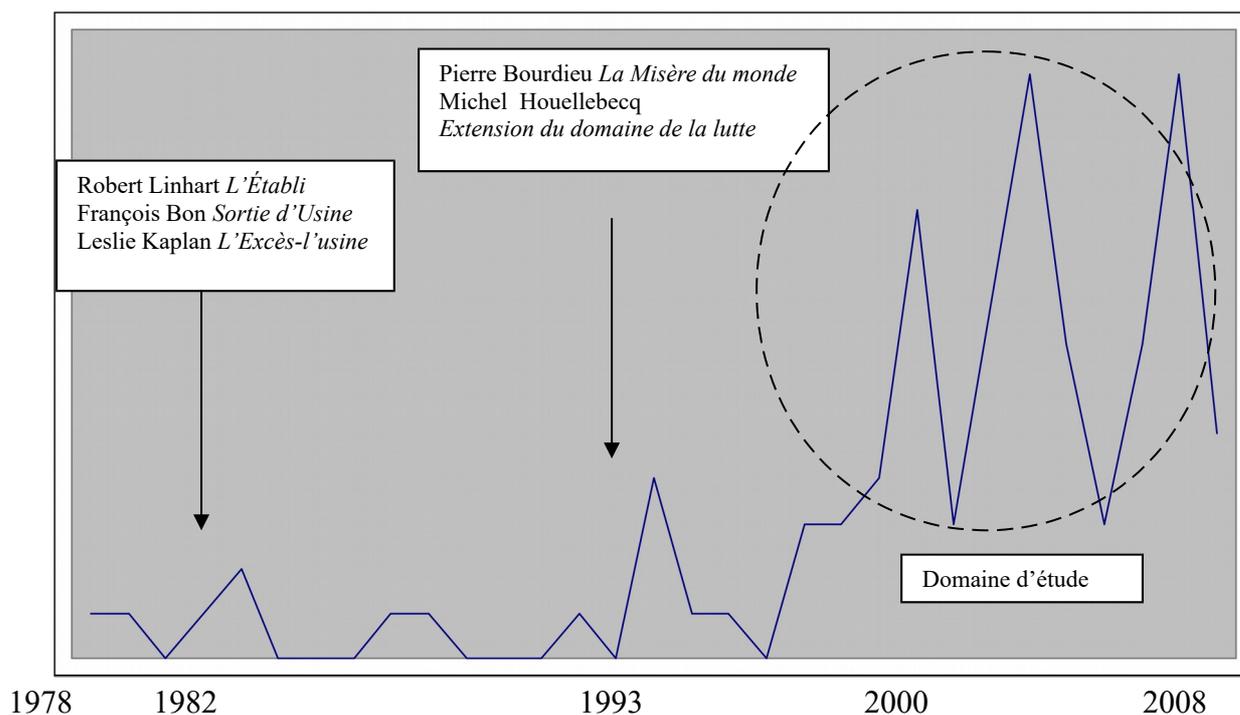
Enfin, pour une raison de cohérence sociale, éditoriale et universitaire, ce corpus ne comprendra que des œuvres écrites en français, non traduites. Les œuvres de ce corpus seront donc publiées chez des éditeurs francophones, ce qui n'implique pas nécessairement une nationalité française des auteurs. Les choix de faire figurer le livre d'Amélie Nothomb, auteur belge, *Stupeurs et tremblements*, dont l'action se déroule au Japon ou *Cendres et métaux*, d'Anne Weber, auteur allemande et qui installe le cadre de sa fiction en Suisse, s'expliquent dans la mesure où ces ouvrages apparaissent plusieurs fois dans des critiques ou des bibliographies diverses comme symptomatiques d'une description du travail qui constitue un tout au sein d'une problématique française. De même, Eugénie Boillet et ses *Chroniques caissières*, situées également en Suisse, s'intègrent parfaitement dans la description du métier d'hôtesse de caisse, déjà décrit à plusieurs reprises en France.

II-2 L'environnement de notre étude

II-2-1 Les déductions chronologiques

Le corpus ainsi constitué montre bien l'émergence d'un renouveau actuel de la littérature contemporaine confrontée au monde du travail. Robert Linhart (*L'Établi*, 1978), François Bon (*Sortie d'usine*, 1982) et Leslie Kaplan (*L'Excès-l'usine*, 1982) sont les précurseurs de ce mouvement dans la mesure où ils lui donnent un souffle lyrique dans la continuité des plus belles années de la littérature prolétarienne. Pourtant, pendant les dix années qui suivirent, un silence relatif répondit à cette impulsion. Seulement trois livres ont été publiés de 1983 à 1991. Il faut néanmoins citer Jean-Paul Goux et *Mémoires de l'enclave*, paru en 1986 dans la lignée de François Bon qui lui rend ainsi hommage : « Deux ans chez Peugeot, un livre de commande, deux ans à arpenter les habitats ouvriers, à discuter par pleines nuits avec les gars aux mains abîmées. Un livre de six cents pages, le livre le plus total, le plus fouillé, sur l'usine, au moment où l'histoire bascule, les renvoie au passé. »⁹. Car c'est bien la sensation d'une classe ouvrière reléguée qui est déjà évoquée. François Bon approfondira cette perception en 1993 avec *Temps machine*. La même année, la publication de la vaste étude sociologique de Pierre Bourdieu *La Misère du monde* (1993), réalisée à base d'interviews, montre que le tissu social ouvrier qui constituait la matière à relancer une nouvelle littérature prolétarienne est en train de se déchirer. Un an plus tard (1994), dans une histoire sombre et grinçante, le cynisme de Michel Houellebecq montre alors quelle pourrait bien être la réponse des romanciers à la crise qui se prolonge, jusqu'à placer un vain espoir dans son titre : *Extension du domaine de la lutte*. Pour autant, l'inspiration des écrivains au sujet du travail ne décolle pas. Sensiblement à la même époque, Annie Ernaux publie *La place* (1991), témoignage sur la vie de son père, ouvrier devenu petit commerçant, et Lydie Salvayre *La Médaille* (1995), roman dont le cadre d'action est également celui d'un milieu modeste. Pendant les cinq dernières années du XX^e siècle, de 1995 à 1999, dix livres sur le sujet du travail paraissent mais il faut surtout attendre l'an 2000 où le même nombre d'ouvrages paraît pour cette seule année. Les écrivains semblent répondre à nouveau aux préoccupations du monde du travail. Or, depuis huit ans, cet élan ne se dément pas, et plus de soixante-dix ouvrages ont été publiés. C'est ce corpus qui constitue notre domaine d'étude principal.

⁹ François Bon, « Jean-Paul Goux, lyrique et singulier », 1997, <http://remue.net/spip.php?article1321> (consultation du 27/07/2009).



Dans cette chronologie, l'œuvre de François Bon constitue un cas à part. En effet, si ce dernier marque le renouveau de cette littérature du travail avec son premier roman, *Sortie d'usine*, dès 1982, il a, par la suite, régulièrement publié d'autres fictions concernant l'environnement du travail : *Temps machine* (1993), *Paysage-fer* (2000), *Daewoo* (2004). Son exemple et notamment l'évolution qu'il retrace du travail dans son écriture, peut constituer une source riche d'enseignement et une sorte de repère chronologique, un témoin régulier capable d'affirmer certains constats évolutifs que nous pourrions être amenés à produire. De plus, il a noué de nombreux contacts durables avec la plupart des autres écrivains impliqués dans la littérature du travail, comme Jean-Paul Goux, cité ci-dessus, mais aussi avec Leslie Kaplan. Les nombreuses études universitaires dont il a fait l'objet (Dominique Viart lui a consacré un livre dans la collection « Écrivains au présent » chez Bordas en 2008¹⁰) affirment son caractère fortement engagé dans la mutation sociale des trente dernières années. François Bon constitue ainsi un observateur incontournable pour la littérature. Les articles qu'il a publiés sur le site associatif *Remue-net*¹¹, dont il est le fondateur, et sur son propre blog, *Tiers-livre*¹², constituent une base de données très intéressante pour apprécier l'évolution de sa pensée par rapport au monde du travail,

¹⁰ Dominique VIART, *François Bon, étude de l'œuvre*, Bordas, collection « Écrivains au présent », 2008.

¹¹

www.remue.net

¹² www.tierslivre.net

depuis la parution de *Sortie d'usine*. Ainsi, tout au long de notre réflexion, la confrontation de celle-ci avec ses idées est capitale pour vérifier certains aspects historiques, replacer dans le contexte certaines idées, s'assurer de l'évolution de théories littéraires, enfin vérifier et appréhender la qualité globale de notre réflexion par des assertions spécifiques (« qu'en pense François Bon ? »). Tel est le cheminement qu'il me semble indispensable d'avoir dans la traversée chronologique qu'impose cette étude.

II-2-2 La mutation brutale de la société française

Si le début du XXI^e siècle constitue notre sujet d'étude, il s'inscrit dans une situation sociale très liée aux profondes évolutions qui ont eu lieu en France depuis près de trente ans. A partir de 1981, la venue de la gauche au pouvoir et les espoirs de changement rapidement déçus ont détourné un instant la littérature prolétarienne redorée par Robert Linhart, François Bon et Leslie Kaplan au profit de revendications plus terre à terre qui ont échappé au domaine fictionnel. On peut expliquer ainsi, à mon sens, le relatif silence des romanciers sur le sujet du travail pendant la présidence de François Mitterrand. Cette période a été placée à la fois dans l'attente des promesses de changement dont certaines ont impacté directement le monde du travail comme la retraite à soixante ans, mais aussi dans un quotidien confronté à une crise de l'emploi sans précédent. L'envie toutefois de participer concrètement à cette société a marqué les écrivains du travail de cette première période. Ainsi, Leslie Kaplan et François Bon se sont impliqués dès 1990 dans des « ateliers d'écriture » (dont l'appellation même les place en étroite relation avec leurs premiers écrits) au profit d'un public marginalisé (SDF, chômeurs, prisonniers).

Toutefois, les difficultés récurrentes liées à la crise économique usent la gauche au pouvoir qui doit partager le pouvoir lors de cohabitations en 1986 puis en 1993. Dans ce contexte, les déçus du socialisme rejoignent parfois l'extrême-droite. C'est aussi cette image que donne Pierre Bourdieu dans *La Misère du monde* où chacun tente de sauver le peu de valeurs qui lui reste dans la déliquescence de la vie économique. Cette règle du chacun pour soi est présente chez Michel Houellebecq dans *Extension du domaine de la lutte*. Pour la première fois, un roman met en scène non plus un ouvrier mais un cadre égoïste et qui travaille dans le domaine nouveau de l'informatique. En effet, si la vie politique subit des changements en

France, la technologie mondiale effectue en parallèle des progrès qui commencent à révolutionner l'organisation des entreprises : l'informatique se répand depuis le milieu des années quatre-vingt. Elle deviendra communicante et définitivement liée à l'utilisation du réseau Internet à partir de la fin des années quatre-vingt-dix en France. Les ordinateurs personnels commenceront parallèlement à pénétrer dans les foyers jusqu'à atteindre à l'heure actuelle un taux d'équipement équivalent aux autres biens ménagers. Tout au long de notre étude, il sera important de garder en tête ces révolutions numériques afin de bien comprendre les profondes mutations des personnes et des métiers. En effet, le machinisme aidé par la technologie atteint un niveau de performance inégalé et ce sont les unités de productions, donc les ouvriers qui subissent de plein fouet cette augmentation de la productivité, des secteurs entiers disparaissent comme la sidérurgie : Aurélie Filippetti rappelle dans *Les Derniers jours de la classe ouvrière* que le lieu de son livre « la mine Montrouge d'Audun-le-Tiche a été fermée le 31 juillet 1997. Ce fût la dernière mine de fer exploitée en Lorraine. »¹³ dans un démantèlement du secteur commencé dans les années quatre-vingt. Roland Meyer, psychanalyste qui intervient en entreprise évoque trois évolutions récentes de l'organisation du monde du travail¹⁴ : jusqu'aux environs de 1975, la France participe à l'évolution technologique : c'est une époque de production intensive de biens de consommation, les métiers valorisés sont les techniciens et les ingénieurs, les verbes utilisés dans le jargon d'entreprises sont des synonymes de *produire, faire*. Puis, jusqu'au milieu des années 1990, succède une phase de commerce intensive : le client est placé au centre des décisions, la qualité technologique devient un atout, le commercial devient le métier émergent et le jargon d'entreprise tourne autour des verbes *vendre, acheter* qui y sont associés. La troisième phase dans laquelle nous continuons d'évoluer est placée sous le signe de la mondialisation et de la concurrence effrénée. La technologie se dématérialise au profit du service associé, le gestionnaire devient le métier de référence et *gérer* en est le verbe type. Des évolutions se dessinent encore, la mobilité professionnelle devient un axe fort d'organisation et l'arbitrage un mode contraignant à la fois pour le salarié et pour l'entreprise. La crise financière, la prise en compte de la biodiversité et des technologies vertes vont sans doute encore révolutionner l'ensemble du fonctionnement des sociétés et ainsi, du travail proposé.

¹³

Aurélie FILIPETTI, *Les Derniers jours de la classe ouvrière*, Le Livre de poche, p. 159.

¹⁴ Formation sur la psychologie de la relation de travail, janvier et février 2009.

Concernant la littérature du travail, si l'on observe les parutions depuis 2000, on constate une adéquation entre ces évolutions réelles et ce qui est transcrit. La précarité (*L'argent l'urgence* de Louise Desbrusses), la déliquescence du tissu industriel (*Daewoo* de François Bon) se double d'une ironie amère (*L'Os du doute* de Nicole Caligaris). Ainsi, on pourrait croire que le thème de la souffrance au travail constitue l'unique inspiration des écrivains dans la continuité d'un des sujets favoris des écrivains prolétariens du XIX^e siècle. Du moins, c'est l'impression que donnent les critiques de presse qui traitent de la littérature du travail : le titre d'un article d'Olivier Maison « Ces romanciers qui démasquent le néolibéralisme »¹⁵ est emblématique. L'auteur évoque le roman de Lydie Salvayre *Portrait de l'écrivain en animal domestique* (P.O.L., 2007) mais le véritable sujet de ce livre jubilatoire (le thème de la position artistique vis-à-vis du monde du travail) est ainsi réduit à une simple dénonciation du système économique. Il faut donc veiller à bien distinguer quelles sont les évolutions réelles face aux schémas persistants et aux représentations du monde littéraire face à cette littérature du travail.

Ainsi le livre d'Anna Sam, *Les tribulations d'une caissière* (Stock, 2008) constitue une véritable révolution car sa publication en livre a suivi celle d'un blog du même nom. Ce phénomène est nouveau et a explosé dans la sphère Internet à partir de 2004. Ces nouvelles technologies qui remettent en cause le processus global de l'édition (blogosphère littéraire, arrivée des premiers circuits de distribution d'e-books) méritent également une prise en compte spécifique afin de déterminer si les écrits numériques proposés par ces nouvelles technologies renouvellent ainsi la littérature du travail.

¹⁵ Olivier MAISON, « Ces romanciers qui démasquent le néolibéralisme », *Marianne*, 2007, n° 540, p.78-80.

II-3 – Les représentations des métiers

Les représentations de l'homme au travail se traduisent par celles des personnages qui évoluent dans les romans de notre étude. Si la figure de l'ouvrier (ou de l'agriculteur) a été prépondérante dans la littérature prolétarienne du XX^e siècle, les évolutions des métiers, l'apport de l'informatique, la refonte totale des processus du travail et de ses relations avec la société a évidemment eu un impact dans la représentation des métiers. La déliquescence de l'appareil productif, les gains de productivité sans précédent et les délocalisations hors de France ont effacé les perceptions traditionnelles et concrètes de l'ouvrier, encore perçu dans l'héritage du Taylorisme jusqu'au début des années quatre-vingt notamment chez Robert Linhart (*L'Établi*) et chez François Bon (*Sortie d'usine*). D'autre part, la classe sociale des cadres, généralement perçue comme aisée, est apparue massivement dans les fictions, remettant en cause le schéma traditionnel d'une littérature dévolue à la pauvreté. D'autres métiers, jusque là passés sous silence, ont été remarqués comme les caissières de supermarchés, présentes dans quatre ouvrages parus entre 2001 et 2008. Pour autant, certaines professions demeurent délaissées et parfois de façon incompréhensible. C'est le cas des chauffeurs-routiers dont l'emblématique ouvrage, *Le Salaire de la peur* de Georges Arnaud, a été publié en 1950. Malgré le film et le livre du même nom intitulé *Le Camion* de Marguerite Duras en 1977, cette profession n'est plus réapparue dans la fiction française alors qu'elle s'est décuplée sur les routes. Nous voyons que les schémas traditionnels dans lesquels les métiers étaient décrits ont été profondément remaniés sans que l'on puisse parfois trouver de logique économique cohérente avec la visibilité des professions dans la littérature. Les chauffeurs routiers ont été massivement envoyés sur les routes au milieu des années quatre-vingt quand les entreprises se sont préoccupées de l'optimisation de la gestion des stocks pour réduire leurs coûts de fonctionnement. Or, le nombre accru de représentants de cette profession, l'internationalisation toujours croissante sur nos routes, les thèmes comme la solitude, la nuit, la fraternité pourraient constituer des axes de fiction importants mais cette profession semble demeurer invisible pour les romanciers. *A contrario*, les hôtesses de caisse dont le nombre s'est également accru dans la multiplication des zones commerciales de ces dernières années, sont apparues dans le paysage littéraire. Or, contrairement aux chauffeurs routiers, cette profession a été décrite de l'intérieur (*Chroniques caissières* d'Eugénie Boillet, en 2004 et *Les tribulations d'une caissière*, d'Anna Sam, en 2008). Les chauffeurs routiers n'ont peut-être pas encore trouvé leur voix actuelle.

Cependant, quelques soient les hypothèses, il est intéressant d'étudier ces apparitions ou disparitions de métiers dans l'imaginaire du roman français parce qu'elles sont emblématiques du regard que nous portons à un moment donné à la société actuelle. Le succès du livre d'Anna Sam, maintenant édité en poche, place au premier plan non pas le quotidien d'une caissière de supermarché mais montre à tous les consommateurs que nous sommes le miroir de notre propre réalité. Les mutations, apparitions et disparitions des métiers dans le champ littéraire nous édifient ainsi sur cette « écriture du réel »¹⁶.

II-3-1 Qui prononcera la fin de la littérature prolétarienne ?

La figure de l'ouvrier a été particulièrement relayée par la littérature prolétarienne au cours du XX^e siècle. Or, les derniers ajouts de *L'Histoire de la littérature prolétarienne* de Michel Ragon datent de 1986 et les dernières pages évoquent François Bon, dont le premier livre *Sortie d'usine* est paru peu de temps auparavant. L'optimisme est alors de mise devant ce « technicien soudeur [qui] renouvelle la littérature prolétarienne¹⁷ ». Cet optimisme contrecarre les restructurations industrielles qui battent son plein et diminuent les emplois (le nombre de demandeurs d'emploi franchit la barre des deux millions pour la France en 1984 et n'est jamais redescendu depuis¹⁸). A cette époque, personne ne pense que la crise va s'installer dans une telle durée que les repères sociaux en seront à jamais bouleversés. Dans les ouvrages d'Aurélie Filippetti (*Les Derniers jours de la classe ouvrière*, 2003) et de Franck Magloire (*Ouvrière*, 2002), les auteurs ont choisi d'évoquer leurs parents ouvriers dont le travail a disparu. En 2008, Martine Sonnet, historienne de formation, franchit un pas de plus, puisque l'ouvrage consacré à son père qui fut forgeron chez Renault (*Atelier 62*) fait l'objet d'une exhumation de documents comme autant de preuves historiques de ce qui fut et appartient désormais au passé. Le grand succès qu'à connu son livre entérine d'ailleurs symboliquement l'entrée de l'ouvrier dans un patrimoine français comme s'il s'agissait d'un monde effectivement disparu. Or, des usines de production, même dans une croissance très ralentie, continuent mais tout se passe comme si les

¹⁶ Dominique VIART, *La Littérature française au présent*, p. 213

¹⁷ Michel RAGON, *Histoire de la littérature prolétarienne*, le livre de poche, p. 295.

¹⁸ Source INSEE.

ouvriers qui y travaillent n'avaient plus droit au chapitre de la parole par eux-mêmes contrairement au temps de la littérature prolétarienne. Le vocabulaire a changé, l'ouvrier s'est souvent transformé en opérateur numérique et la perception que la classe ouvrière a d'elle-même a également évolué. Le nomadisme politique d'une classe ouvrière qui oscille entre ce qui reste du communisme et l'extrême-droite a ajouté à la perte de repères. Dans ces conditions, on pourrait presque prononcer la fin de la littérature prolétarienne si on résumait celle-ci à la seule conscience de la classe ouvrière *stricto sensu*, hormis quelques auteurs qui tentent de raviver une nostalgie comme Jean-Pierre Levaray (*Putain d'usine*, 2002). Mais si on étend cette perception à une vision plus large, une conscience populaire, pourrait-on dire, depuis 2000, d'autres publications montrent un attachement vivace à une littérature où les protagonistes sont à nouveau les modestes rouages d'une économie qui les dépassent. Certains ouvrages continuent un lyrisme à la Zola : c'est le cas de la grande fresque sociale *Les Vivants et les morts* de Gérard Mordillat, parue en 2005, ou de *La Boîte* de François Salvaing (1998).

Henry Poulaille souhaitait que les écrivains de la littérature prolétarienne soient de naissance prolétarienne et d'éducation modeste ou autodidacte. C'est peut-être ce dernier aspect qui a le plus évolué : la démocratisation de la culture et les opportunités réduites du travail révèlent des intellectuels à situation modeste (Anna Sam, hôtesse de caisse, avoue un DEA de littérature¹⁹) ou conscients du milieu duquel ils sont issus et qu'ils désirent évoquer (« Fille de mineurs lorrains, Aurélie Filippetti est normalienne »²⁰). Ce sont eux qui apportent une exigence littéraire à la narration d'une condition ouvrière. Ce n'est pas la mort de la littérature prolétarienne qu'il faut alors constater mais bien la raréfaction d'auteurs purement ouvriers et autodidactes, concurrencés sur le terrain de leur authenticité par ces auteurs lettrés.

¹⁹ Blog *Les tribulations d'une caissière* (consultation du 23 février 2009) <http://caissierenofutur.over-blog.com/>

²⁰ Site de l'éditeur Stock, présentation de l'auteur (consultation du 23 février 2009) <http://www.editions-stock.fr/>

II-3-2 - Le cadre : un nouvel intervenant dans la littérature du travail

Aussi paradoxal que cela puisse paraître, la figure du cadre apparaît très tardivement dans la littérature du travail. Les ingénieurs, dans la lignée de la littérature prolétarienne y étaient décrits par l'intermédiaire des auteurs-ouvriers. Robert Linhart, en 1978, dans *L'Établi*, nous présente une cohorte de petits chefs intraitables et à la botte du patronat. Le cadre ou l'ingénieur, de part son statut social, possède une situation enviable et protégée, peu propice à devenir un héros de roman. Pourtant, pour Michel Houellebecq, en 1994, dans *Extension du domaine de la lutte*, le cadre devient le narrateur cynique et désabusé de son roman. Et depuis, il a quasiment été toujours perçu comme un personnage peu sympathique. Dans *Les Nettoyeurs* (2006), le consultant de Vincent Petitot travaille dans un organisme d'audit. Il est arriviste et adhère entièrement à l'éthique de son entreprise qui place ses cadres dans une compétition effrénée sans aucune humanité. Dans *Bonjour paresse* de Corinne Maier (2004), le cadre cherche des combines pour être bien payé et en faire le moins possible. Pour Laurent Quintreau, (*Marge brute*, 2006), sa révolte n'est jamais franche et est toujours policée mais la violence des échanges et des non-dits est extrême. Nicole Caligaris, dans *L'Os du doute* (2006), dénonce une comédie du pouvoir à laquelle les cadres participent sans retenue. Ainsi, l'appartenance du cadre aux sphères de décision l'oblige souvent à jouer un double jeu. Il demande à ses collègues employés ou ouvriers toujours plus de rendement, de productivité. Souvent il a le pouvoir de les précipiter au chômage ou de créer des plans sociaux, semblant être lui-même protégé par son salaire et son rôle plus important. D'un autre côté, il est parfois présenté se dressant contre son entreprise (François Emmanuel, *La Question humaine*, 2000) mais cette rébellion au bénéfice des subalternes pour lesquels le narrateur tente de conserver leurs emplois n'est que temporaire, vouée à l'échec : l'entreprise finit toujours par gagner. L'entreprise, cette entité indéfinie, constitue finalement toujours cet arrière-fond inquiétant et malsain, que ce soit pour l'ouvrier et l'employé mais aussi pour les cadres. Elle conserve ainsi de nos jours l'image qu'elle avait déjà à l'époque de la littérature prolétarienne. La situation des cadres a évolué depuis les Trente glorieuses. Maintenant touchés par la crise et le chômage, ils revendiquent une souffrance au moins égale à celle des ouvriers. Le stress de leur vie, le cadre corvéable, harassé d'heures de travail constituent autant de motifs de l'apparition du cadre dans la littérature du travail, de la même manière que l'ouvrier est apparu dans le roman social. Leurs revendications, même si elles ne sont pas aussi souvent pécuniaires que pour les

ouvriers ou les employés à bas salaires, rejoignent pourtant celle de ces catégories d'emplois. Les cadres espèrent une reconnaissance des efforts fournis, de leur sacrifice au bénéfice de leur entreprise. Même sous couvert du cynisme et de la comédie, ce besoin de gratitude transparait, notamment chez Corinne Maier (*Bonjour paresse*) ou chez Nicole Caligaris (*L'Os du doute*).

Mais revenons aux motifs de l'apparition de la figure du cadre dans le paysage littéraire. Son absence jusqu'à la fin du XX^e siècle s'explique d'abord parce que cette catégorie de travailleurs est récente et mal définie. Doté de responsabilités diverses (financière, encadrement) au sein d'une entreprise, il était initialement symbolisé par la figure de l'ingénieur apparu avec la révolution industrielle et ses besoins de standardisation et de production. Mieux payé que les ouvriers, associé aux décisions, il a été d'emblée écarté de la littérature prolétarienne puisque, en quelque sorte maître et décideur de son destin, son sort enviable le plaçait à l'abri des souffrances des ouvriers et de leurs justes revendications. Mais avec la complexité grandissante du monde du travail et du secteur tertiaire, le nombre et la variété des cadres n'ont cessé d'augmenter. De plus, depuis la crise récurrente, le cadre subit également de plein fouet des évolutions et des restructurations qu'il ne choisit pas et qu'il ne peut maîtriser. Par conséquent, comme pour la littérature prolétarienne, c'est bien la souffrance et la volonté de la dénoncer qui pousse certains cadres à rompre le silence généralement dévolu à leur éthique d'entreprise et à prendre la plume. Corinne Maier en fera les frais puisque son employeur tentera de l'assigner en justice pour avoir enfreint un certain sens de la réserve en usage.

Ainsi les histoires qui mettent en jeu les cadres sont devenues prépondérantes dans la littérature du travail : plus de la moitié des romans qui ont été publiés depuis 2000 ont mis en scène cette population active. Les aspects relationnels traités dans ces ouvrages sont plus complexes et moins frontaux que pour les ouvriers : subordination, enjeux de pouvoir, manœuvres stratégiques, déshumanisation de fait inévitable à cause de l'adhésion à l'entreprise que leur oblige leur statut. La particularité de cette littérature tient aussi à ce qu'elle est produite dans un milieu où l'expression intellectuelle est courante. Les cadres, qu'ils s'agissent de personnages de romans ou de témoignages d'auteurs, abordent dans leurs discours une culture générale étendue, des concepts philosophiques, toute une réflexion plus profonde qu'on ne placerait pas dans la parole d'un narrateur-ouvrier. Les formes et

l'inventivité de cette littérature de cadres sont donc plus variées. Par exemple, Laurent Quintreau dans *Marge brute* a organisé son récit comme la *Divine comédie* de Dante.

Mais il existe également d'autres explications à cette prépondérance des cadres dans la littérature du travail. La fin de la classe ouvrière, du moins comme entité visible capable de présenter l'ouvrier comme un « héros positif » a laissé le champ libre à la catégorie des cadres. De même, l'indéfinition du travail des cadres laisse parfois croire qu'il n'y a plus que cette catégorie d'emplois dans les entreprises. Dans la réalité, les « ingénieurs commerciaux », aux titres ronflants, peuvent rarement se prévaloir d'un titre universitaire correspondant à cette appellation. Le caractère diffus de cette catégorie et l'indéfinition de ses tâches ajoute à la prédominance des cadres dans la littérature du travail.

II-3-3 – L'irruption des hôtesse de caisses dans le paysage littéraire

Anna Sam est actuellement l'hôtesse de caisse la plus connue du monde littéraire en France. Son livre, *Les Tribulations d'une caissière*, publié en 2007, à la suite d'un blog Internet du même nom, constitue déjà une originalité. Or, cette profession, somme toute bien restreinte, a déjà inspiré des auteurs à plusieurs autres reprises auparavant : Michel Waldberg a publié un livre en 2001 intitulé simplement *La Caissière* et Eugénie Boillet a évoqué son expérience du métier dans ses *Chroniques caissières*, en 2004. Le dernier ouvrage paru est celui de Catherine Moret-Courtel vient de publier un livre au titre éponyme *La Caissière* (2008), quelques mois seulement après Anna Sam. Ces ouvrages sont le fruit de témoignages d'auteurs qui ont exercé cette profession (Anna Sam et Eugénie Boillet) mais inspirent également des écrivains qui n'ont pas de rapport avec cette profession, sinon que comme clients de supermarché (Michel Waldberg et Catherine Moret-Courtel). Faut-il y remarquer l'expression du consumérisme actuel ? Les centres commerciaux sont devenus les passages obligés où se brassent toutes les classes sociales et les hôtesse de caisse cristallisent ainsi notre époque. Il semble donc évident que cette profession puisse constituer un sujet d'inspiration. Ces quatre ouvrages évoquent ce métier dans un double aspect. D'un côté, cette profession, dans l'action répétitive du passage des articles, rappelle le travail à la chaîne qui

n'est plus représenté dans la fiction et c'est une manière de renouveler le thème de l'aliénation de l'homme au travail. D'autre part, les tapis roulants des caisses où défilent nos objets de consommation constituent un formidable raccourci pour évoquer notre société actuelle. On retrouve le souci « d'écrire le réel », comme le remarque Dominique Viart à propos de la littérature du travail²¹.

II-3-4 La double vie des écrivains

Il peut paraître curieux d'évoquer l'activité d'écrivain dans les représentations de la littérature du travail. Auteur, est-ce un métier ? Un débat a toujours existé à ce sujet. Choisir de faire figurer l'écrivain dans cette étude n'est pas prendre parti. Pourtant il faut bien constater que l'auteur se met en scène d'une manière nouvelle au début du XXI^e siècle. Pour les écrivains de la littérature prolétarienne de la première moitié du XX^e siècle, une activité professionnelle, au départ éloignée de la littérature et en rapport avec le monde populaire, a constitué le gage d'une authenticité seule capable de rendre compte de la réalité sociale, même romancée dans une fiction. En effet, pour Henry Poulaille, le véritable écrivain du peuple doit être « ouvrier manuel, employé ou instituteur ²² ». Ce constat a permis à quelques salariés de condition modeste d'accéder à la publication et d'endosser en quelque sorte un statut particulier qu'on pourrait résumer par celui « d'écrivain-travailleur ». Mais il a également provoqué une mise à l'écart de ce genre de littérature, parfois d'un « caractère inachevé, fatigué », comme l'a constaté Michel Ragon²³, en évoquant l'accaparante dualité de celui qui effectue un travail pénible le jour et qui écrit la nuit.

Or, cette double vie des écrivains est plus que jamais d'actualité : c'est même le sous-titre de l'ouvrage de Bernard Lahire, *La Condition littéraire*, publié en 2006²⁴. Cette étude, qui s'est établie sur plusieurs centaines d'écrivains, dresse à la fois un portrait sociologique de l'auteur contemporain et évalue les modalités de fonctionnement de l'édition. Historiquement, si Bernard Lahire précise que « le clergé et la noblesse sont très majoritaires chez les écrivains²⁵ » depuis le XVII^e siècle, à

²¹ Dominique VIART, *La Littérature française au présent*, p. 213

²² Michel RAGON, *Histoire de la littérature prolétarienne de langue française*, Le Livre de poche, 2005. p. 207.

²³ *Op.cit.* p.11.

²⁴ Bernard LAHIRE, *La Condition littéraire, La Double vie des écrivains*, Éditions la découverte, 2006.

²⁵ Bernard LAHIRE, *La Condition littéraire*, p. 122.

l'aube de la Révolution française, « le second métier » devient nécessaire et particulièrement depuis le XIX^e siècle, même avec l'émergence et l'organisation d'un véritable secteur économique du livre. Actuellement, seulement 1,4% des écrivains déclarent n'avoir jamais exercé une activité autre que l'écriture²⁶. Tout au plus, des aides extérieures (par exemple, le salaire du conjoint) ou des bourses publiques (par exemple, le Centre national du livre), voire le succès d'un ouvrage, permettent, pendant un temps souvent limité, de s'affranchir d'une activité rémunérée pour se consacrer à temps plein à l'écriture. Si on examine les catégories socioprofessionnelles dans lesquelles évoluent les écrivains, seulement 7,5% sont issus d'un milieu populaire²⁷. Nous voyons bien que la continuité d'une littérature prolétarienne, si elle perpétuait les préconisations de Poulaille, cantonnerait l'écriture du travail dans la même marginalité. Or le nombre de publications a augmenté. La catégorie professionnelle des cadres est maintenant représentée, ce qui augmente le champ de la littérature du travail. Bernard Lahire précise que 32,3% d'écrivains seulement exerce une activité professionnelle en dehors des sphères de l'enseignement, du journalisme ou de la culture²⁸. Il est ainsi relativement rare de trouver des « écrivains-travailleurs » qui évoquent directement leur second métier (sinon, proportionnellement, on trouverait une grande majorité de romans mettant en jeu des enseignants...). Parmi ces écrivains directement influencés par le métier qu'ils ont exercé en parallèle, nous trouvons beaucoup de cadres d'entreprises diverses comme Corinne Maier, Nicole Caligaris, Charly Delwart, Jean-François Paillard, Vincent Petitot, Laurent Quintreau.

Ainsi, nous le voyons, l'écriture et l'implication du deuxième métier a changé depuis l'époque de la littérature prolétarienne même si la souffrance du travailleur est toujours représentée (peur du chômage, stress des cadres). Comme leurs prédécesseurs, les écrivains d'aujourd'hui aspirent à se maintenir dans une condition d'écriture qui puisse leur garantir des revenus suffisants. Mais, phénomène nouveau, c'est parfois leur propre rôle d'écrivain qui est utilisé pour évoquer le thème du travail au hasard d'ateliers d'écriture ou d'interventions dans des milieux professionnels ou sociaux. Cette implication sociale, apparue dans les années 1990 (cette date précise est citée par François Bon comme sa « première expérience d'un atelier d'écriture,

²⁶ *Ibid*, p. 143.

²⁷ *Ibid*, p. 580.

²⁸ *Ibid*, p. 581.

dans un lycée de la Courneuve »²⁹) constitue un des changements les plus importants de l'activité de l'écrivain contemporain. Souvent, celle-ci est liée aux aides que peuvent recevoir un auteur, en échange de quoi on lui demandera l'animation de la vie culturelle. C'est également le cas de résidences d'auteurs qui se sont multipliées depuis quelques années. Bernard Lahire note cette nouveauté puisque 60% des écrivains âgés de moins de quarante ans jugent ces activités extralittéraires « utiles »³⁰. Ainsi, l'écrivain qui entend « vivre de sa plume » se voit contraint d'exercer un métier en parallèle, lié à son statut d'auteur. Cet aspect confronte l'écrivain à une réalité sociale qui peut l'inspirer pour décrire le monde du travail. C'est le cas de François Bon pour son roman *Daewoo*, paru en 2004 et écrit avec des ouvrières licenciées de cette usine ou indirectement pour *Paysage fer*, rédigé lors de trajets réguliers destinés à donner voix aux sans-abris de Nancy. C'est aussi directement le résultat d'une commande passée par un Comité d'entreprise à Sylvain Rossignol pour retracer l'histoire d'une firme (*Notre usine est un roman*, 2008). Lydie Salvayre dans *Portrait de l'écrivain en animal domestique* (2007), évoque l'exemple d'un auteur qui doit rédiger la biographie romancée d'un chef d'entreprise contre une forte rémunération. Elle se confronte ainsi à la réalité d'un métier que le narrateur ne pourrait exercer (par conscience politique) : les attirances et les répulsions de ces deux activités antinomiques sont ainsi exacerbées et passées au crible.

Cette double vie des écrivains ouvre de nouvelles thématiques entre la perception de l'œuvre et celle du monde social évalué. La condition de l'artiste y est évaluée (comme dans le livre de Lydie Salvayre, *Portrait de l'écrivain en animal domestique*³¹). Elle peut aussi être mise en abyme avec un monde artistique, et d'autres perspectives s'ouvrent alors. La trilogie que François Bon a consacrée à l'histoire du rock entre 2003 et 2008 (*Rolling Stones, une biographie ; Bob Dylan, une biographie ; Rock'nroll, un portrait de Led Zeppelin*) comporte de multiples perspectives hormis celui de retracer l'histoire légendaire de ces artistes. Pour l'auteur, il s'agit de retracer également le chemin social de ces artistes que la vie destinait à d'autres activités professionnelles. Dans l'ouvrage sur Led Zeppelin, notamment, les allusions à la condition ouvrière du batteur John Bonham, qui fut maçon, ou du chanteur Robert Plant, ex-cantonnier, sont fréquentes et étendent la

²⁹ François BON, biographie sur son site Internet, consultation du 20 juin 2009, <http://www.tierslivre.net/bio.html>.

³⁰ Bernard LAHIRE, *La Condition littéraire*, p. 601.

³¹ Lydie SALVAYRE, *Portrait de l'écrivain en animal domestique*, P.O.L., 2007.

perspective jusqu'à la transformation d'un travailleur en artiste. Pour autant, François Bon ne précise pas que n'importe qui peut accéder à la vie d'artiste et qu'il ne s'agit que d'une question de hasard. Pierre Bourdieu, dans *Les Règles de l'art* (1992)³², a détaillé le marché culturel moderne d'une manière qui prévaut encore aujourd'hui. Il montre que l'appartenance à un milieu aisé et cultivé favorise l'émergence des artistes et ainsi, le marché culturel produit lui-même ses propres règles de fonctionnement de la même manière que tout autre secteur économique. On retrouve cette analyse dans *La Condition littéraire* concernant les écrivains. On peut ainsi affirmer d'une certaine manière que l'écrivain fait partie intégrante d'un système littéraire, parmi d'autres métiers du livre, même s'il ne possède bien souvent qu'un statut contractuel remis en cause à chaque publication. Mais parmi un monde économique où la précarité est devenue une nouvelle règle et qui touche également les professions intellectuelles³³, intégrer les écrivains dans la représentation des métiers prend alors tout son sens. C'est cette image de précarisation que semble vouloir montrer Louise Desbrusses, dans *L'Argent l'urgence* (2004) où le livre s'articule à la fois sur l'expérience professionnelle qui lui permettra de se tirer d'une mauvaise situation financière mais aussi sur l'abandon qui en résulte de ses activités artistiques par manque de temps.

II-4 – La perception du milieu professionnel

Si la représentation des métiers constitue le socle narratif des personnages de la littérature du travail, l'évocation des activités professionnelles, la description des lieux de celles-ci, la connaissance en détail ou de manière superficielle, anecdotique ou continue reproduit un environnement professionnel riche d'enseignements. En premier lieu, elle montre la connaissance de l'auteur par rapport à cet environnement. Celle-ci est bien évidemment plus ou moins imaginaire. Si les lieux décrits par Robert Linhart dans *L'Établi* ou par François Bon dans *Sortie d'usine* ont été traversés par les auteurs, le vaste monde du travail dépeint par Gérard Mordillat dans *Les Vivants et les morts* ou par François Salvaing dans *La Boîte* n'est pas aussi ancré dans des expériences personnelles. Martine Sonnet, dans *Atelier 62*, reconstitue à partir de documents et de témoignages l'activité quotidienne de son

³² Pierre Bourdieu, *Les Règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Seuil, 1992.

³³ Anne et Marine Rambach, *Les Nouveaux intellos précaires*, Stock, 2009.

père. Nous voyons bien que les approches des auteurs sont alors différentes, directes, indirectes, par procuration. Ces différences d'implication ont toujours existé et ne sont pas marquées par une époque particulière. Le courant de la littérature prolétarienne a placé au premier plan le témoignage réel de travailleur, mais les auteurs éloignés de la réalité quotidienne des travailleurs se sont également mêlés d'écrire sur le travail, comme Roger Vaillant dans *325 000 Francs* (1953). Pour autant, même si la qualité des auteurs a toujours été hétérogène, le renouveau de la littérature du travail au seuil des années quatre-vingt a été marqué par une esthétisation des lieux de travail, une volonté de décrire différemment et parfois de façon poétique la réalité du travail (François Bon, *Sortie d'usine*, Leslie Kaplan, *L'Excès-l'usine*). Cette plus grande littérarité de l'environnement de travail s'est poursuivie au début du XXI^e siècle, par exemple en 2001 avec Jean-Pascal Dubost dans *Fondrie*, recueil de poésie qui sublime le travail du fer dans une usine désaffectée.

Les évolutions du travail ont conduit vers une plus grande abstraction des environnements du travail. D'une part, l'irruption de l'informatique dans les bureaux, l'automatisation dans les ateliers de production mais également l'aménagement de lieux plus conviviaux, des salles de repos par exemple, tendent à donner une image moins sévère que les usines décrites au temps de la littérature prolétarienne. D'autre part, la réduction de la pénibilité des gestes, l'ergonomie des postes de travail participent à donner une image plus adoucie du travail de production traditionnel. Mais plus encore que ces évolutions, le passage d'une société de production à une société de services donne une image plus floue entre celui qui y travaille et celui qui consomme : par exemple, la disparition des guichets dans la plupart des commerces, le fait de recevoir face à face les clients, la possibilité de venir travailler dans une tenue habituelle parce que l'environnement professionnel est devenu plus propre, apportent une frontière plus floue entre travail et non-travail. La prise en compte du chômage comme prétexte pour évoquer le travail (par exemple *Daewoo* de François Bon) renforce encore cette vision d'une dissolution de l'image du salarié au sein d'un espace social plus vaste. La dénomination de la littérature du travail s'est alors diversifiée. Les termes de littérature prolétarienne, ouvrière, sont remplacés par les « romans de bureaux ».

II-4-1 La comédie du travail

En revanche, le renforcement de l'abstraction du travail renouvelle l'image de sa souffrance du travailleur, thème persistant depuis la littérature prolétarienne. Mais ce n'est plus la souffrance physique et la dure condition des ouvriers qui est évoquée. La pénibilité est renforcée par l'individualisme, la complexité des processus et le contrôle permanent. Cette surveillance incessante des faits et gestes des travailleurs, l'obligation de résultat mais à l'inverse le leitmotiv persistant du privilège de celui qui travaille par rapport à celui qui est inactif, tout cela participe à créer un climat de suspicion général et renforce un malaise diffus. C'est pourquoi beaucoup d'auteurs optent pour la parodie d'un tel monde, comme Corinne Maier qui brocarde son entreprise dans *Bonjour paresse*. L'humour permet ainsi de prendre une hauteur suffisante pour dénoncer la mise à l'épreuve permanente du monde du travail.

Héritiers de la littérature prolétarienne, les écrivains du travail sont encore perçus comme les dénonciateurs d'un monde capitaliste et libéral dans un amalgame simpliste. On pourrait penser qu'un des dangers de la comédie serait de proposer un monde binaire, qui entre dans la dénonciation systématique par le biais de l'humour. Mais justement, l'humour et la comédie permettent parfois de se séparer de cet héritage et de proposer aux lecteurs un regard qui ne soit pas uniquement partisan ou politisé. Henri Bergson a étudié le rire dans toute sa variété en 1900³⁴. Le philosophe propose sur trois généralités préliminaires au déclenchement du rire. En premier lieu, il évoque son caractère profondément humain, son « attention ». Puis, il affirme l'importance de la distanciation pour le réaliser concrètement, distanciation qu'il nomme « insensibilité ». Enfin, il insiste sur la nécessité d'autrui : sans société, pas de rire possible. Le rire devient selon Bergson, un « geste social »³⁵. Certains textes de la littérature du travail proposent justement cette distance nécessaire pour percevoir autrement nos vies laborieuses à travers l'effet comique. Nicole Caligaris pastiche la langue de l'entreprise dans *L'Os du doute* (2006) Anna Sam, dans *Les tribulations d'une caissière* (2008) raconte un quotidien que l'humour rend moins répétitif. Charly Delwart, dans *Circuit* (2007), élabore un véritable comique de situation à travers les péripéties de son narrateur qui entre dans une chaîne de télévision par imposture. Ces comédies permettent donc de dénoncer avec légèreté

³⁴

Henri Bergson *Le Rire. Essai sur la signification du comique* (1900), Éditions Alcan, 1924.

³⁵ *Ibid.* p 16.

des situations pénibles. Charly Delwart a d'ailleurs avoué qu'il s'était largement inspiré d'une situation professionnelle difficile qu'il avait vécue pour écrire son roman. L'irruption de la comédie et de l'humour est ainsi un phénomène nouveau dans la littérature du travail. La littérature prolétarienne était jusqu'alors empreinte d'une certaine éloquence sévère : il n'était pas question de faire un objet de raillerie du héros ouvrier qui travaillait dur pour nourrir sa famille. Cette perception a perduré jusqu'à la parution du livre de Michel Houellebecq, *Extension du domaine de la lutte* (1994), mais l'humour, quand il y était représenté, était désespéré et caustique. Aujourd'hui encore, la plupart des œuvres dévolues au sujet du travail, demeurent austères. Cela provient d'abord parce que le travail en lui-même ne représente pas un thème réjouissant. François Bon ne peut se permettre d'utiliser l'humour dans *Daewoo* alors qu'il raconte la suppression de milliers d'emplois. La littérature du travail demeure dans sa grande majorité une narration de la souffrance et de l'aliénation au travail. Le sens de la comédie du travail est alors proche de l'acception globale de la *Comédie humaine* de Balzac, c'est-à-dire une prise de distance par rapport à la dure réalité de la vie, une généralité dans laquelle le sujet du travail ne devient alors qu'un élément probant de cette comédie.

II-4-2 L'intellectualisation des tâches

Un des changements les plus radicaux de la narration du travail est dû à l'intellectualisation de ceux qui travaillent et qui écrivent, comme par exemple la classe des cadres. Les références culturelles, philosophiques abondent : Hannah Arendt et son ouvrage *La Condition de l'homme moderne* sont par exemple cités à la fois chez Corinne Maier et chez Nicole Caligaris. Les nombreuses épigraphes révèlent les apports culturels : François Bon cite Rabelais pour *Daewoo*, Vincent Petitot suggère Nietzsche dans *Les Nettoyeurs* et Laurent Quintreau évoque Dante dans *Marge brute*. Cette intellectualisation se retrouve dans la description des activités et des tâches. Les réunions, les projets, les gestes du travail de moins en moins matériels doivent être argumentés, explicités, démontrés pour un lectorat toujours mieux informé. Les mécanismes économiques sont dévoilés au grand jour. L'abstraction du monde moderne impose une complexité de plus en plus grande et ainsi des explications toujours plus ardues.

Cette question de l'intellectualisation toujours croissante des écrivains de la littérature du travail est un phénomène récent. Les études supérieures des auteurs (et des lecteurs) contribuent souvent à aller chercher des références et des parallèles dans une culture générale toujours plus étendue. De plus, les situations professionnelles imposent une réflexion permanente à laquelle tous participent. La plupart des entreprises explicitent leurs décisions, forment leurs employés et tentent de les faire adhérer à des projets communs. Ce phénomène est parfois une façade qui cache d'autres tensions sociales et une demande de rendement plus élevé mais ce besoin de vouloir comprendre les missions et les objectifs de l'entreprise qui vous emploie est devenu une demande plus naturelle que pendant les Trente glorieuses où l'augmentation de la production et l'accroissement de la richesse dépendait uniquement du patronat. Dans la littérature du travail, les manifestations de ces échanges sont nombreuses : les réunions abondent et la plupart des narrateurs perçoivent l'importance des enjeux qui y sont évoqués. Par exemple, toute l'intrigue de Laurent Quintreau, dans *Marge brute*, se déroule lors d'un Conseil de direction. Il y a donc à la fois une prise en compte de cet intellectualisme sur le fond des ouvrages qui y sont présentés mais également sur la forme (la structure de *Marge Brute* rappelle celle de la *Divine Comédie*). Il en résulte une plus grande inventivité et une réflexion parfois plus aboutie qu'autrefois sur les enjeux philosophiques du travail. Pourquoi travaille-t-on ? Quel est le sens d'une vie de labeur ? Ces questions se sont substituées en apparence à celles de la littérature prolétarienne, à la fraternité ouvrière et aux revendications matérielles. Pour autant, si les questions matérielles semblent moins abordées de nos jours (pas pour tous les auteurs cependant : dans le bien nommé *L'argent l'urgence* (2004), Louise Desbrusses évoque les difficultés pécuniaires auxquelles elle est confrontée), les nouvelles réflexions plus philosophiques, plus abstraites, font parfois naître des sentiments d'aliénation face au travail qui devient alors subi. Corinne Maier, dans *Bonjour paresse*, souligne l'ambiguïté du travail du cadre, amené à prendre des décisions qui sont déjà connues d'avance.

II-5 la littérarité des œuvres du travail

La littérarité est un des critères de reconnaissance des œuvres qui portent sur le travail. En effet, les écrits sont variés dans ce domaine. Ils peuvent émaner des structures professionnelles elles-mêmes comme les journaux d'entreprises, on trouvera également des essais divers sur ce sujet, rédigés par des intervenants de qualité diverses, sociologue, philosophe, thérapeutes... Or, ce critère de littérarité est le seul qui puisse distinguer un véritable travail créatif qui relie l'écrivain et son sujet. C'est la manière littéraire, la perception avec laquelle l'auteur renouvelle la vision du travail qui est alors prise en compte. Cet angle de vue permet de séparer la qualité de l'auteur, son implication autobiographique, par exemple, de l'œuvre qu'il réalise. Et l'œuvre d'ailleurs est remarquable de multiples manières : il ne suffit pas que le mot « roman » soit inscrit sur la couverture pour que la perception du lecteur soit en adéquation avec le livre proposé. A l'inverse, l'exemple de Pierre Bourdieu est remarquable. Dans *La Misère du monde* (1993), le sociologue regroupe un panorama d'études qui établit une photographie de la société. Certains chapitres qui traitent du travail proposent des tranches de vie, des anecdotes fidèlement retracées à la suite d'interviews. Et c'est justement cette exactitude vis-à-vis de la réalité qui fait que ces chroniques semblent restituer dans l'imaginaire du lecteur une histoire romanesque. La littérarité est alors paradoxalement le fruit de cette fidélité au discours rapporté. Dans *Daewoo* (2003), François Bon se pose également en témoin qui recueille les témoignages et la méthode d'élaboration de son livre présente bien des similitudes avec celle de Pierre Bourdieu. Or, il nomme son livre « roman », car cet aspect fictionnel consiste justement dans la part de créativité de l'auteur qui s'éloigne imperceptiblement des discours recueillis. La littérarité est alors le fruit de cette différence alors que dans le livre de Pierre Bourdieu elle consiste en une fidélité maniaque envers le témoignage qui s'en trouve ainsi magnifié.

En posant la question de la littérarité, nous entrons ainsi au cœur du dispositif narratif mis en fonction dans l'œuvre qui se prête à l'étude. Cet aspect peut alors être analysé pour ses manifestations au sein de l'œuvre elle-même mais également dans la représentation qui en est faite dans le monde littéraire. Par exemple, le livre de Carine Beauvils, *Monsieur le directeur* (2007), paru chez Stock est proposé dans la catégorie des romans ; le titre et la quatrième de couverture le présente comme un roman du travail à travers le personnage de ce directeur. Mais cette présentation n'est bien entendu pas suffisante pour estimer la réceptivité de ce livre parmi les

autres ouvrages qui traitent de la littérature du travail. D'autres critères pour estimer cette littérarité doivent être pris en compte : la reconnaissance dans le paysage littéraire, chez les lecteurs, la confrontation aux théories littéraires (par exemple, la question de l'autobiographie, la perception universitaire), en réalité, évoquer la littérarité des œuvres du travail, c'est s'éloigner du contenu de l'œuvre étudiée, qu'il s'agisse de la perception du milieu professionnel, de la représentation des métiers pour s'attacher à la périphérie qui désigne cet ouvrage particulier comme faisant partie d'une littérature du travail.

Par conséquent, en abordant la littérarité, il faut tenter de déterminer quelles ont été les aspirations de l'auteur pour ce sujet. Pourquoi, par exemple, a-t-il utilisé le genre du roman, de la poésie ? Mais il faut surtout tenter de déterminer quelles sont les nouveautés d'idées, de style qu'il peut apporter dans la littérature de travail. L'exemple de Gabriel Bergounioux, avec le très récent *Doucement* paru au printemps 2009, montre un angle d'appréciation que la littérature du travail n'avait encore jamais abordé. L'auteur pose ainsi une question essentielle qui relie l'activité humaine contemporaine à la philosophie : « Est-ce qu'une société de marché peut fabriquer un mythe pour la mort ? ». Pour autant, toute nouvelle œuvre n'est pas novatrice et certains thèmes persistent depuis toujours (par exemple, la souffrance au travail). Il faut donc souligner ces lignes directrices qui subsistent mais découvrir en même temps les évolutions du discours du travail. La perception du lectorat joue alors un rôle important pour apprécier la littérarité d'une œuvre. Dans notre société actuelle, le déni de l'ouvrier est une idée qui s'est imposée depuis des décennies. L'aspiration affichée du Baccalauréat pour tous a contribué à éloigner le monde ouvrier et les euphémismes professionnels (le balayeur devenu technicien de surfaces) ont changé les attentes du lectorat. La littérature du travail ne peut plus se réduire à la seule expression prolétarienne même si, de temps en temps, quelques grandes sagas rencontrent un succès populaire comme *Les Vivants et les morts* de Gérard Mordillat (2005). Les styles sont donc variés, des romans intimistes côtoient des réflexions intellectuelles plus élaborées. La critique littéraire est à la fois à l'affût de la nouveauté, capable de poser une question essentielle (« une littérature néo-prolétarienne est-elle possible ? », propose la revue *Jibrile*) mais partagée également dans la récurrence des thèmes traditionnels de la littérature du travail (« La peur au travail », tirait un article de *Elle* en 2007). Ces croisements permanents entre les

livres qui paraissent, les réactions de la critique et les attentes du lectorat forment en quelque sorte le fondement d'une perception immédiate de l'œuvre dont la durée est variable et qui court du moment de sa parution à son oubli dans la plupart des mémoires. L'institutionnalisation des rentrées littéraires de septembre et janvier tendent à raccourcir ces délais et à accélérer cette impression d'oubli. Et c'est pourquoi une autre critique, universitaire, bibliographique est nécessaire pour retracer le cheminement de la pensée sur un sujet particulier comme celui de la littérature du travail. La littérarité pourrait ainsi être définie sous la persistance dans cette double perception. Les œuvres du travail qui restent dans les mémoires, pour quelques motifs qui soient, contribuent à façonner leur propre littérarité.

II-5-1 La reconnaissance d'une écriture du travail

La littérature prolétarienne « ne saurait se substituer à la véritable littérature vers laquelle d'ailleurs l'artiste prolétarien tend, même s'il l'ignore.³⁶ ». Cette formule d'Henry Poulaille a placé l'expression écrite du monde du travail dans un genre particulier dont les effets se font sentir encore de nos jours. Le témoignage, les conditions des ouvriers, les revendications ont éloigné cette littérature du travail d'une littérarité qui permette au monde des lettres de la reconnaître et pas seulement à travers l'authenticité des auteurs. « Quant à François Bon, votre attention s'il vous plait : c'est un écrivain », s'exclame Daniel Rondeau dans le journal *Libération* du le 19 septembre 1982.

Depuis cette époque, ce besoin de raconter le travail à travers un certain esthétisme ne s'est pas démenti. Des livres comme *L'Argent, l'urgence* de Louise Desbrusses, *Marge brute* de Laurent Quintreau ou *La loi des rendements décroissants* de Jérôme Mauche proposent une élaboration du récit complexe et réfléchi. La démocratisation de la culture, l'émergence de la classe des cadres désireuse de raconter ses expériences professionnelles placent d'emblée une réflexion intellectuelle et littéraire d'un niveau souvent supérieur à ce que propose la plupart des romans traditionnels. La difficulté d'aborder le sujet du travail, jugé comme rébarbatif, oblige les auteurs à utiliser des points de vue originaux et une

³⁶ Michel RAGON, *Histoire de la littérature prolétarienne*, p. 173.

grande qualité d'écriture pour convaincre les éditeurs. Ce mouvement qui tend à rattacher la littérature du travail dans la littérature générale est particulièrement visible : dans le recensement effectué, tous les livres qui paraissent actuellement sont intégrés dans des collections de littérature française. Le thème du travail devient ainsi un sujet de roman comme un autre, au même titre que l'inépuisable thème de l'amour.

I-5-2 La fusion des genres et la transversalité du travail

Si le thème du travail devient ainsi un sujet de fiction comme un autre, la question de l'identification de la littérature du travail se pose. Dans la littérature prolétarienne, certains auteurs emblématiques ou certaines publications comme *Les Cahiers du peuple* permettaient de la distinguer à coup sûr. Ainsi fondue dans la diversité des sujets de littérature, celle du travail contemporain ne permet plus cette reconnaissance. La critique permet de relier les affinités d'écriture mais seulement d'une façon temporaire, liée aux publications du moment. De même, les éditeurs proposent juste un catalogage individuel d'auteurs qui ne permet pas de regroupements.

Or, pour compliquer cette donne, les auteurs pratiquent souvent un mélange des genres : François Bon écrit avec *Daewoo* un roman mais aussi une pièce de théâtre ; avec *Bonjour paresse*, Corinne Maier invente « l'éphlet », genre hybride entre pamphlet et roman. Ce mélange des genres n'est pas propre à la seule littérature du travail. C'est une tendance que l'on retrouve dans l'ensemble de la littérature contemporaine. Dominique Viart la qualifie de « figurale » : « profuse et variée, elle se soustrait aux étiquettes »³⁷. Les motifs de cette fusion des genres sont multiples : usure du roman traditionnel, volonté de renouveau, irruption des nouveaux médias comme Internet, rédaction numérique des œuvres...

La littérature du travail n'y échappe pas mais la tendance actuelle est encore renforcée par les formes multiples qu'a prises le travail depuis quelques années. Idéalisé en son absence (chômage et précarité), normé et revendicatif quand il existe (les 35 heures, le droit de grève), le travail est devenu un phénomène de société en étude permanente. Par conséquent, les liens entre les sciences humaines et notamment la sociologie, les apports philosophiques modifient la relation que les

³⁷ Dominique VIART, *La littérature française au présent*, p. 527.

écrivains entretiennent avec leur objet d'écriture : C'est François Bon citant Balzac mais aussi Pierre Bourdieu ; c'est encore Nicole Caligaris faisant référence à Hannah Arendt.

II-5-3 La perception universitaire : « écrire le réel »

C'est sous ce titre que Dominique Viart propose une analyse de la littérature du travail³⁸. Parmi les attirances qui peuvent inciter un auteur à écrire sur le travail, « écrire le réel », selon la formule cet universitaire, est une tendance apparue avec les livres *L'Excès-l'usine* de Leslie Kaplan et *Sortie d'usine* de François Bon : « Que le terme « usine » revienne ainsi souligne la reprise en compte du monde réel et, particulièrement, du monde du travail par les écrivains. » Débarrassée du structuralisme et des contraintes théoriques du nouveau roman, la fiction revient alors vers une description plus pragmatique de la société qui nous entoure. Pour autant, toujours selon Dominique Viart, ce retour à une fiction narrative ne cherche pas à revenir vers l'héritage du passé : « Il y a chez Zola ou chez Balzac, comme dans le « réalisme social », une « idéologie du réel ». Ce dont la littérature contemporaine entend se dépouiller. »³⁹. En effet, si la dénonciation des travers d'une société laborieuse est souvent de mise (par exemple, la vacuité et l'absence de stratégie dans la société de l'information, selon *Circuit* de Charly Delwart), le message politique n'est pas aussi affirmé que par le passé. La fin des régimes communistes traditionnels, symbolisée par la chute du mur de Berlin en 1989, donne moins de crédit à des aspirations révolutionnaires comme le revendiquait Robert Linhart dans *L'Établi*. De plus, l'évocation des profondes mutations du travail ne favorise pas une structure linéaire, chronologique de récits comme celui de Jean-Paul Goux (*Mémoires de l'enclave*), recueil de témoignages d'ouvriers de chez Peugeot et paru à une époque (début des années quatre vingt) où le tissu industriel permettait encore de témoigner d'une certaine cohérence. La productivité, les regroupements, la fermeture des usines ont entraîné une restitution fragmentaire du travail chez les écrivains (Yves Pages, *Petites natures mortes au travail*), des sommes de points de vues disloqués (François Bon, *Daewoo*). Seuls de grands

³⁸

Op.cit. p. 213.

³⁹ *Ibid.* p. 220.

réécrits qui retracent une épopée sur plusieurs années renouent alors avec le lyrisme (Gérard Mordillat, *Les Vivants et les morts*, François Salvaing, *La Boîte*). C'est donc vers d'autres voies que doit se tourner la fiction qui tente de retracer la réalité contemporaine du travail. A ce titre, *Paysage fer* de François Bon est révélateur d'une activité professionnelle qui ne peut se matérialiser qu'à travers les traces qu'elle laisse voir le long des voies ferrées : usines, entrepôts, silos. Cet « inventaire des lieux »⁴⁰ apporte alors le constat amer d'un « réel inhabitable »⁴¹. Ce tableau assez pessimiste du travail actuel est appuyé par la critique littéraire et il suffit de regarder certains titres des articles publiés ces dernières années dans les magazines pour s'en convaincre : *La peur au labeur* (magazine *ELLE*, 2007). Le monde du travail est ainsi toujours décrit dans la fiction comme inhumain : c'est ce que constate avec regret Hervé Laroche en mars 2004 : « Au final, la transformation des entreprises ne débouche sur rien : le monde nouveau qui se dessine n'a pas de visage, pas de sens. Il semble même ne pas avoir vraiment de caractéristiques identifiables : au fond, ce monde nouveau n'intéresse guère les écrivains »⁴².

II-5-4 La question autobiographique

On pourrait penser qu'avec l'apparition des livres sur le travail de Robert Linhart, François Bon et Leslie Kaplan en 1978 et 1982, le renouveau de la littérature du travail a trouvé une légitimité à travers la proximité autobiographique entre ces auteurs et leurs sujets. Pour Robert Linhart, cette proximité autobiographique est manifeste, perçue comme un témoignage. A propos de ce livre, Bertrand Poirot-Delpech écrit dans *Le Monde* : « Je n'ai rien lu de plus atroce, de plus accusateur, dans la nudité, depuis *Une Journée d'Ivan Denissovitch* de Soljenitsyne. Avec cette circonstance, que chacun peut trouver aggravante ou pas, que cela ne se passe pas en Sibérie, mais sous nos fenêtres, ni vu ni connu, à jet de boulon. ». Pour François Bon et Leslie Kaplan, l'apport autobiographique est plus diffus. Leurs livres étaient présentés comme des « romans » (*Sortie d'usine*) ou possédaient une distance poétique (*L'Excès-l'usine*). L'expérience en usine de François Bon sert de point de départ à un élan romanesque qui laisse les aspects autobiographiques en second

⁴⁰ *Ibid*, p. 226.

⁴¹ *Ibid*, p. 227.

⁴² Hervé LAROCHE « L'actualité littéraire de l'entreprise vue à travers quelques parutions récentes ». *Gérer et Comprendre*, 2004, n°75, p.52.

plan. Dans une interview accordée à l'universitaire Dominique Viart⁴³, François Bon estime que la teneur autobiographique doit en effet rester secondaire. De même, si Leslie Kaplan a vécu une expérience similaire à celle de Robert Linhart en s'établissant dans une usine et à la même époque que lui, en 1968, il n'y a cependant aucune allusion à ce passé dans *L'Excès-l'usine*, aucun élément biographique qui ne présente le jeune auteur dont c'est le premier livre. En réalité, les rapports de ces trois auteurs avec l'autobiographie sont ainsi plus complexes. Robert Linhart a tenté de donner une distance entre son passé de militant politique connu à l'époque de Mai 68 et le récit de son expérience « d'établi ». Par exemple, la quatrième de couverture désigne cet « établi » qui n'est autre que l'auteur par un modeste « Celui qui parle ». Pour François Bon et Leslie Kaplan dont les expériences du travail ainsi racontées ont été fondatrices de l'activité d'écriture, les éléments autobiographiques n'ont cessé de s'ajouter. François Bon explicite largement son parcours à travers son site Internet Tiers-livre et Leslie Kaplan a publié un essai en 2003, *Les Outils*⁴⁴ dans lequel elle évoque la genèse autobiographique de *L'Excès-l'usine*. A travers ces trois exemples fondateurs du renouveau de la littérature du travail, la question de l'autobiographie apparaît complexe. Pourtant, on présente souvent ces trois ouvrages dans la continuité de la littérature prolétarienne où cette légitimité par l'autobiographie était importante. Il fallait en effet faire preuve d'un attachement au monde ouvrier, comme nous l'avons déjà vu pour Henry Poulaille où le véritable écrivain du peuple doit être « ouvrier manuel, employé ou instituteur »⁴⁵. La question autobiographique a donc été jusque là essentielle. En ce début de siècle, la donne a-t-elle changé ?

L'implication des auteurs dans le paysage social leur a donné un rôle supplémentaire qui s'ajoute à leur expérience personnelle : dans *Daewoo*, comment faire la part autobiographique entre l'ancien technicien intérimaire que fût François Bon et sa participation à des ateliers d'écriture dus à son statut d'auteur ? Or ces apports autobiographiques qui s'accumulent ne sont pas forcément novateurs. Roger Vaillant ou Michel Ragon, auteur de l'Histoire de la littérature prolétarienne ont développé leur réflexion littéraire sur la base même de leur parcours

⁴³

Dominique VIART, *Revue des Sciences Humaines*, 1999, repris sur site <http://www.tierslivre.net/spip/spip.php?article307>

⁴⁴ Leslie KAPLAN, *Les Outils*, P.O.L. 2003, p. 210-229.

⁴⁵ Michel RAGON, *Histoire de la littérature prolétarienne de langue française*, Le Livre de poche, 2005. p. 207.

autobiographique. Mais d'autre part, autant la singularité d'un ouvrier qui écrivait était marquée au siècle précédent, autant l'intellectualisation des cadres qui écrivent semble apporter une plus grande légitimité face à l'écriture. Il semble qu'on conçoit plus qu'avant qu'un auteur puisse se servir de ces expériences professionnelles sans qu'on soit obligé de lui coller l'étiquette d'un métier, d'une classe sociale. La complexité du monde d'aujourd'hui ne permet plus ces distinctions autrefois faciles. Anna Sam et Eugénie Boillet, hôtesses de caisse et toutes deux munies d'un bagage littéraire, revendiquent leurs expériences comme des parenthèses dans leurs vies et non comme les signes distinctifs de l'appartenance à une catégorie d'employés.

Mais comme à l'époque de la littérature prolétarienne, et malgré les souhaits de Henry Poulaille, des écrivains réalistes continuent à écrire sur le travail sans se prévaloir d'une caution autobiographique. Catherine Moret-Courtel vient de publier *La Caissière* en 2008, sans pour autant avoir exercé cette activité. L'universitaire Gabriel Bergounioux avec *Doucement* (2009) évoque un mineur sans qu'aucun lien autobiographique ou familial puisse être établi. La question est ainsi complexe et ne peut évidemment être résumée dans une sorte de classement qualitatif entre ceux qui pourraient bénéficier d'une certaine légitimité parce « qu'ils savent de quoi ils parlent » et d'autres qui abordent des sujets qui demeurent lointains pour eux. Cette question est essentielle mais impacte largement tous les sujets de la littérature : doit-on écrire que sur ce que l'on connaît ? C'est encore François Bon qui recentre cette question car pour lui, le véritable enjeu de la littérature ne s'effectue pas en fonction de l'implication autobiographique mais du rapport qu'entretient l'auteur avec la nécessité de l'écriture :

J'ai du mal souvent à relire Roland Barthes, mais il a une phrase qui m'est très proche : « On écrit avec de soi. » Ce qui signifierait, pour moi, qu'il n'y a pas d'interrogation sur le caractère autobiographique ou pas d'un moment d'écriture, ou d'un texte complet, mais qu'il y a certainement, de saisissable, une teneur d'expérience. Et cette notion, expérience, teneur d'expérience, aurait forcément lien au reçu subjectif, à ce qu'on a traversé corporellement et mentalement. En fait, pour moi-même, je n'ai aucunement besoin de ces catégories : quand j'entre dans le récit, fiction ou pas, la seule prise que j'ai sur lui, c'est à partir de quoi il m'est nécessaire, donc en tant qu'il a cette prise sur le biographique.⁴⁶

Il existe également un élément essentiel qui a révolutionné l'apport autobiographique de ces dernières années. Beaucoup d'écrivains ont un site Internet ou un blog qu'ils alimentent personnellement. Ce dévoilement autobiographique se

46

Interview donnée à Dominique VIART, *Revue des Sciences Humaines*, 1999, repris sur site <http://www.tierslivre.net/spip/spip.php?article307>

fait souvent *a posteriori* d'un ouvrage publié, en réponse à une critique par exemple ou comme point explicatif supplémentaire. Citons parmi les plus actifs ou les plus argumentés, les sites *Tiers–livre* (www.tierslivre.net) de François Bon, *Point N* (pointn.free.fr) de Nicole Caligaris ou encore *L'employée aux écritures* (www.martinesonnet.fr) de Martine Sonnet, auteur de *L'Atelier 62* (2007), un livre sur son père qui fut forgeron chez Renault.

II-5-5 L'avant-garde littéraire est-elle à la traîne de l'entreprise ?

Un des rôles dévolus à la littérature, notamment celui des avant-gardes est d'annoncer les évolutions qui vont se dessiner dans l'avenir : Baudelaire évoquait la modernité en marche de la seconde moitié du XIXe siècle, les surréalistes travaillaient déjà au-delà d'idées qui allaient se répandre plus largement un peu plus tard, comme l'anticolonialisme. On ne s'aperçoit des avant-gardes, points extrêmes du contemporain, qu'au bout de quelques années, lorsque ces œuvres suffisamment importantes jalonnent la littérature de repères nouveaux. En ce qui concerne la littérature du travail, nous pouvons considérer que *Sortie d'usine* de François Bon, en plaçant l'esthétisme des entreprises sur un plan essentiel, notifie comme une voie possible la persistance de l'image de l'entreprise comme autant d'éléments romanesques qui seront les derniers à subsister après les réorganisations de l'industrie qui, à l'époque de la parution du livre, avaient juste commencé. De même, Michel Houellebecq, en évoquant un travailleur cynique et individualiste dans *Extension du domaine de la lutte*, préfigurait un mode de management qui allait, hélas, se répandre par la suite. Or, en même temps, ces exemples sont nés de l'observation d'une société déjà en pleine mutation : François Bon parle de la production industrielle mais l'ère des ingénieurs et des techniciens est déjà en voie de transformation. Michel Houellebecq et son narrateur informaticien n'imaginent même pas les conséquences de la révolution Internet qui prendra son essor cinq ans plus tard. Ces exemples montrent la difficulté d'appréhender les mutations brutales du travail qui agitent la sphère économique depuis trente ans. Par conséquent, les écrivains, même les plus réactifs d'entre eux, peuvent laisser deviner une évolution probable mais bien souvent, rendent compte de la persistance des idées individuelles comparées à la rapide évolution des organisations.

Pouvons-nous induire dans les publications de ce début du XXIe siècle des thèmes et des livres s'y rapportant dont les auteurs seront considérés dans l'avenir comme en avance sur leur temps ? Michel Laroche est plutôt pessimiste sur la capacité des écrivains à prévoir ce futur du travail contemporain :

On pourrait s'attendre à ce que cette transformation majeure de la société humaine, qui s'est imposée en à peine deux siècles, à savoir la fabrication d'à peu près tous les aspects de nos vies par des organisations (plus ou moins) maîtrisées par les doctrines, techniques et outils du management, attire l'attention et excite l'imagination créative des écrivains. On n'en est pas là. Il semble que ces derniers commencent à s'apercevoir de la disparition du modèle d'entreprise apparu au XIXe siècle et, qu'avec un certain retard sur le phénomène et après avoir négligé le

sujet pendant un siècle, ils entreprennent aujourd'hui d'en rendre compte et de le regretter.[...] Si la littérature a pour objet le monde, si le roman est un commentaire clairvoyant de la société contemporaine, alors l'organisation, l'entreprise, le management sont de grands sujets de fiction qui attendent leurs écrivains.⁴⁷

En se plaçant dans une dénonciation systématique de la société au travail, cet angle de vue semble réduire la capacité de prévision des écrivains, expose Michel Laroche. Or, ce constat sévère n'empêche peut-être pas systématiquement une lucidité de la part des auteurs. Quand Nicole Caligaris et Jérôme Mauche dénoncent la volonté hégémonique du langage du travail (voir partie suivante), ils démasquent les dangers en train de se produire (raréfaction du vocabulaire, remplacement de la langue maternelle par la langue des affaires). L'avenir dira si de tels auteurs ont fait preuve d'un esprit en avance, capable d'influer sur une certaine perception sociale. Déjà, certains changements en cours dans le monde du travail découlent de la relation critique établie par les écrivains : des notions comme le développement durable, la citoyenneté, la nécessité d'un retour à une relation plus franche entre le salarié et l'organisation qui l'emploie, montrent que les thèmes abordés dans les romans actuels, s'ils ne frisent pas un optimisme débordant, participent à ces évolutions. De même, le succès populaire et récent du livre de Martine Sonnet consacré à son père qui fut forgeron chez Renault, ne révèle-t-il pas une tendance nouvelle à l'historisation du travail ? Comment savoir si *Doucement* de Gabriel Bergounioux qui place pour la première fois le travail dans sa relation millénaire et mythologique sera suivi par d'autres auteurs ?

Des événements forts font parfois émerger des thèmes. Le 11 septembre a généré de nombreux romans : il n'est pas exclu que la crise financière mondiale et ses répercussions puissent étoffer la littérature du travail. Mais ce n'est pas nécessairement une avant-garde littéraire qui s'exprimera sur ce sujet parce que l'événement a déjà eu lieu et que les romanciers intéressés par un tel sujet se révéleront *a posteriori*, donc en dehors de toute capacité visionnaire telle qu'on pourrait la prêter à une avant-garde. Par ailleurs, aucun roman n'avait vraiment anticipé cette crise, ce qui montre bien la difficulté de donner un rôle de précurseur à la littérature. En revanche, des économistes, des essayistes avaient prévu cette catastrophe financière. Les romanciers ne paraissent donc pas être les mieux placés pour anticiper de tels événements. Si une avant-garde littéraire se restreint à ne

⁴⁷ Hervé LAROCHE « L'actualité littéraire de l'entreprise vue à travers quelques parutions récentes ». *Gérer et Comprendre*, 2004, n°75, p. 57-58.

devenir que la première à évoquer un sujet social déjà connu, peut-elle perdre son statut d'avant-garde ? Cette question est importante, mais plus que la primeur de l'événement, c'est l'originalité de la démarche du romancier qui peut être réellement novatrice et constituer une réelle avant-garde. Comment savoir alors si la crise financière n'a pas été anticipée dans les ouvrages qui ont dénoncé par exemple l'égoïsme de la classe des cadres, obnubilée par les rapports de pouvoir ? De façon indirecte, le narrateur imposteur de *Circuit* de Charly Delwart (2007) ou les directeurs réunis par Laurent Quintreau dans *Marge Brute* (2006) ont montré un monde aveuglé par sa propre réussite et incapable de percevoir l'équilibre économique instable qu'ils avaient contribué à bâtir. L'avant-garde littéraire n'est alors pas à la traîne de l'entreprise. Elle agit sur un ou plusieurs autres questionnements, le langage, l'attitude individuelle, les rapports collectifs du travail. La littérature du travail se place dans la description contrairement à l'essai qui aborde la démonstration. En donnant à voir, elle permet de comprendre les évolutions qui sont en marche dans la société du travail.

II-6 Un avenir prometteur

Parler d'avenir prometteur après une crise financière dont les effets laissent augurer des lendemains très difficiles peut paraître provocateur. Il s'agit bien entendu de l'avenir qui sera dévolu à la littérature du travail. On ne peut pas préjuger du nombre de publications qui vont émerger et il serait réducteur de ne retenir que ce seul critère comme gage de vitalité et de qualité de celle-ci. Pour autant, l'intérêt croissant des écrivains pour ce sujet, la volonté de se fondre dans une littérature générale, constitue « une exception française », ainsi que le laisse entendre l'universitaire américain Chris Reynolds-Chikuma⁴⁸. Ainsi, la capacité culturelle d'analyse de notre littérature a les moyens de proposer par le biais de la fiction des points de vue originaux quant à notre manière d'envisager la société laborieuse. Cette participation dynamique permanente à « l'écriture du réel » dans une perspective pessimiste mondiale est une réponse à ceux qui prononcent un peu vite la mort de notre littérature⁴⁹. Les récentes réflexions sur la confrontation de notre langue maternelle avec celle des entreprises montrent bien l'inventivité de la fiction française.

On peut donc espérer que la fiction française du travail, forte de plus de soixante-dix publications depuis le début de ce siècle n'a pas fini de s'exprimer. Les chantiers qui continuent à agiter la sphère du travail, la question irrésolue de la retraite, le problème récurrent du chômage des jeunes vont sans doute inspirer à nouveau les écrivains. La critique universitaire s'empare de plus en plus de cette question : citons par exemple le récent appel à contribution organisé au printemps 2009 par la revue *La Licorne*⁵⁰. De cette manière, il est probable que la littérature du travail trouve dans les années qui viennent à la fois un nouvel élan mais aussi une identité plus marquée.

III – Le langage dans la littérature du travail

48

Chris Reynolds-Chikuma, *La fiction d'affaires : Une autre exception française?* Références complètes en bibliographie.

49 Donald Morrison, *Que reste-t-il de la culture française ?* Denoël, 2008.

50 « Dire le travail. Fiction et témoignage depuis 1980 », <http://www.fabula.org/actualites/article31479.php>

La question du langage est un phénomène qui a pris beaucoup d'importance ces dernières années dans la littérature du travail. Certains écrivains s'en sont particulièrement préoccupés par réaction envers un monde économique qui s'est également saisi de la parole. La publicité et le marketing ont en effet façonné les rapports entre les entreprises et leurs clients par l'intermédiaire de slogans, de messages publicitaires. La question du langage est ainsi devenue essentielle pour les entreprises. Les rapports commerciaux ne sont pas les seuls à mettre en jeu le langage. Les employés, les cadres, les dirigeants se sont dotés de discours spécifiques à leurs professions. La complexité de la société et la technicité toujours inventive ont largement contribué à l'émergence de nouveaux mots, de nouveaux concepts. L'internationalisation et la prédominance de l'anglais, « langue des affaires », ont apporté des dénominations nouvelles. Cette langue des affaires est ainsi en perpétuel mouvement. Elle doit trouver de nouveaux mots pour répondre aux avancées technologiques. A ce sujet, l'exemple du vocable « Internet » est particulièrement emblématique. Ce mot est apparu il y a une dizaine d'années pour désigner une technologie nouvelles dont les premières applications étaient restreintes à des réseaux militaires puis universitaires. Devenu une norme d'échange électronique, il s'est répandu dans le monde entier et regroupe par extension toutes les technologies numériques communicantes. Ainsi, les mots issus du langage professionnels ne peuvent être réduits à une seule désignation, ils drainent avec eux des concepts techniques, des processus organisationnels, des applications commerciales. C'est pourquoi l'étude du langage professionnel est significativement bien différente que l'étude d'un langage littéraire, issu lui-même d'une langue maternelle. D'un point de vue linguistique, cette confrontation s'avère passionnante. Tout semble séparer le langage professionnel de la langue maternelle. La question de l'universalité de la terminologie professionnelle est, par exemple, essentielle dès le départ pour l'internationalisation des échanges commerciaux alors qu'elle est secondaire pour la langue natale d'un individu destiné à l'apprendre dans un cercle géographique restreint. La vie brève des mots professionnels s'opposent également à la construction millénaire, pétrie de régionalisme de la langue d'un pays. Qui, de nos jours, peut encore utiliser l'expression des « demoiselles du téléphone », vocable pourtant immortalisé par Marcel Proust dans *Du côté de Guermantes* ⁵¹ ?

51

Paradoxalement, peu d'écrivains se sont saisis jusqu'ici de cette importante question du langage. Parmi les plus récents, nous pouvons citer le cas de Nicole Caligaris qui a publié en 2006 *L'Os du doute*, pièce de théâtre dans laquelle les mots des entreprises rebondissent entre les protagonistes. Jérôme Mauche a également effectué un travail remarquable à partir de publications professionnelles avec son récit *La Loi des rendements décroissants* (2007). Publié en 2000, mon premier roman *Central* rendait compte à travers des phrases à l'infinitif de la manière dont mon entreprise dialoguait avec son personnel. Ces livres, qui mettent en opposition le langage développé par les entreprises et la langue maternelle, tentent de montrer les différences éthiques, psychologiques et les conséquences sur les individus de ces modes de fonctionnement différents de ces langages. Dans *Central*, par exemple, l'utilisation de l'infinitif par l'entreprise aboutit à la dépersonnalisation du salarié, voire à la négation de l'homme, qui ne devient ainsi qu'un élément interchangeable et sans identité. Pour Nicole Caligaris, les expressions des entreprises, confinées dans des champs lexicaux de conquêtes, conditionnent les salariés dans un rapport de force obligé. Mais, hormis le constat de ces différences, l'écrivain n'est pas le mieux placé pour proposer des pistes de changement pour une plus grande humanisation des échanges entre la vie professionnelle et la vie personnelle, par exemple. D'ailleurs, est-ce son rôle ? Les deux mondes sont étanches et incompatibles. La lente construction de la langue d'un pays, façonnée par des générations est à l'opposé d'un langage économique dont le changement permanent de concepts, d'expressions est le gage même de sa survie. Il n'existe pas de domaine d'étude spécifique et capable de rendre compte de ces comparaisons de façon isolée. La linguistique traditionnelle est confrontée à une difficulté de rapidité.

Comment étudier le langage d'entreprise dans un univers aussi mouvant ? En effet, le fonctionnement universitaire demeure basé sur des analyses, des synthèses, des restitutions et des publications étalées sur plusieurs années, géographiquement circonscrites, alors qu'une nouvelle terminologie professionnelle est capable de se répandre en quelques mois partout dans le monde, de vivre et de mourir en l'espace d'une année, où, au contraire, et ce serait là l'intérêt, de perdurer et de devenir une référence nouvelle de ce langage d'entreprise. L'étude de cette circulation des mots, des expressions, des manières particulières de communiquer des entreprises est cependant déjà engagée dans la sociologie des organisations. Mais l'étude complète

PROUST, Marcel, *À la recherche du temps perdu*, Gallimard, collection Quarto, 2007, p. 848.

du langage des entreprises n'est réalisable qu'en prenant en compte les nombreux domaines des sciences humaines.

Cependant, sans entreprendre une étude exhaustive et théorique, certaines manifestations de la langue d'entreprise et leur restitution par des écrivains montrent déjà les différences entre la littérature et le langage d'entreprise. Les théories du discours, du discours rapporté, de la narration, les oppositions entre l'oral et l'écrit qui ont cours pour la littérature ne peuvent être appliquées à la langue du travail. En effet, la littérature sépare de fait la restitution écrite avec la parole. Et quand elle met en scène la parole immédiate, les conventions de l'écrit (guillemets, tirets) savent adapter les discours. La langue d'entreprise se soucie peu de ces règles, sauf pour des publications écrites où le mode narratif traditionnel demeure prépondérant. Mais même dans la formulation écrite, la phrase traditionnelle d'une entreprise utilise une syntaxe particulière. Les phrases adverbiales, les slogans, l'utilisation détournée de certains pronoms personnels méritent que les écrivains s'y intéressent. Le « nous » comme élément de cohésion des salariés d'une même entreprise, la rareté du « je », vécu comme une prise de pouvoir abusive, constituent déjà des pistes que Nicole Caligaris a remarqué dans *L'Os du Doute*. De la même manière, la frontière est plus floue entre l'écrit et l'oral pour une entreprise. En premier lieu parce que les consignes de travail sont indifféremment relayées de la même manière et pas forcément dans un ordre logique comme une note de service explicitée *a posteriori*. La rapidité et la multiplication des échanges actuels ne donnent pas forcément la priorité à l'écrit ou à l'oral. Le théâtre peut alors seul rendre compte de la vivacité de la réflexion professionnelle en cours. Aussi est-ce le moyen qu'utilise Nicole Caligaris (*L'Os du doute*), mais également certains chapitres de mon livre *CV roman* (2007). Le discours rapporté peut jouer un rôle différent pour la littérature du travail dans la mesure où il sert de passerelle entre le travail raconté et sa restitution sous forme de littérature. François Bon, dans *Daewoo* (2004), explicite très bien ce rapport particulier :

Le territoire arpenté, les visages et les voix, les produire est ce roman. Ils appellent le récit parce que le réel de lui-même n'en produit pas les liens, qu'il faut passer par cette irritation ou cette retenue dans une voix, partir en quête d'un prénom parfois juste évoqué, et qu'on a griffonné dans le carnet noir. Les noms de ceux qui ne sont plus, comme autant d'appels d'ombre. La masse que cela supposait de figurer, reconstruire : il n'y a littérature que par le secret tenu.

A partir notamment de *L'Os du doute* de Nicole Caligaris, la problématique du langage dans la littérature du travail a été développée et présentée lors d'une journée d'étude intitulée « Une écriture début de siècle ? La langue littéraire à l'aube du XXIème siècle », organisée le 13 novembre 2008 à l'Université de Bourgogne. Le texte intégral de cette communication est reproduit ci-dessous avec son titre initial « Langages de l'entreprise et littératures du monde du travail : quelles porosités au XXIe siècle ? ». Il sera publié avec les autres interventions de cette journée aux Éditions Universitaires de Bourgogne⁵².

III-1 Langages de l'entreprise et littératures du monde du travail : quelles porosités au XXIe siècle ?⁵³

La littérature du monde du travail au XXe siècle présente une vision particulière de nos vies laborieuses. Dans son âge d'or, durant la première moitié de ce siècle, la littérature prolétarienne s'est organisée autour de Henry Poulaille et d'autres figures emblématiques comme Roger Vaillant ou Louis Guilloux. Le regard ouvrier, prépondérant, illustre les thèmes séculaires de la souffrance du travailleur et de la légitime revendication d'un monde plus juste. Au début des années 1980, on retrouve ce regard ouvrier (*L'Établi* de Robert Linhart⁵⁴, *Sortie d'usine* de François Bon⁵⁵ et *L'Excès l'usine* de Leslie Kaplan⁵⁶). Les livres qui paraissent alors ne remettent pas en question le point de vue du travailleur au sein de son usine, même si d'autres thématiques importantes se dévoilent, comme l'esthétisme des lieux de travail.

A l'aube de ce XXIe siècle, d'autres préoccupations apparaissent : les ouvriers ne sont plus la seule classe laborieuse à accéder à la littérature. Les cadres, les employés, les travailleurs précaires et même les chômeurs sont convoqués pour mettre en mots un monde du travail dont les repères ont été davantage bousculés ces vingt dernières années que pendant tout le siècle précédent. Une des manifestations les plus spectaculaires de ces changements profonds réside dans

52

Je remercie Jacques Poirier pour son intérêt et sa relecture très attentive de cette partie.

53 Le programme de la journée d'étude est visible à cette adresse : http://www.u-bourgogne.fr/index/front_office/index_co.php?rid=676&mois=11&cid=7337.

54 Robert Linhart, *L'Établi*. Éditions de Minuit, 1978.

55 François Bon, *Sortie d'usine*, Éditions de Minuit, 1982.

56 Leslie Kaplan, *L'Excès l'usine*, P.O.L. 1982.

l'émergence de langages spécifiques⁵⁷ à l'entreprise, de plus en plus actifs et structurés. Comment se manifestent ces langages et quelles en sont les conséquences pour la littérature ? Quelles porosités et quels échanges existent entre les langages de l'entreprise et la littérature à l'heure actuelle ? Ces questions deviennent de plus en plus importantes au fur et à mesure de la mondialisation du commerce et de son retentissement sur la vie quotidienne et culturelle.

III-1-1 L'Os du doute

Plutôt que d'aborder cette question à travers une approche sociologique, nous préférons partir d'exemples littéraires comme *L'Os du doute*⁵⁸. Nicole Caligaris, née en 1959, « auteur de livres brefs, de récits tordus, de pièces injouables mais jouées et de fictions radiophoniques » : ainsi se présente l'auteur sur son site Internet « Point N »⁵⁹. En réalité, cet écrivain, qui touche à tous les genres, a aussi pratiqué la langue des entreprises, notamment en formant des stagiaires ingénieurs à l'École Nationale Supérieure des Télécommunications (ENST). Nicole Caligaris poursuit une œuvre éclectique commencée au début des années 1990, œuvre saluée récemment par la revue *Le Matricule des anges* qui vient de lui consacrer un important dossier⁶⁰.

L'Os du doute, son septième texte, est particulièrement adapté pour repérer les particularités de langage d'une entreprise. En effet, écrit à partir d'expressions largement répandues dans le monde économique des multinationales, le texte propose, au-delà de l'intrigue proprement dite, un florilège de formules utilitaires de la langue du « management ».

L'Os du doute est présenté dans la quatrième de couverture comme « une farce, écrite dans une langue volée ». En effet, ce texte théâtral destiné à être représenté met en scène trois cadres d'entreprise ambitieux, mobilisés sur un projet qui n'est pas nommé mais qui doit les mener au sommet de la hiérarchie.

Dans *L'Os du doute*, le langage de l'entreprise émaille le texte jusque dans sa structure interne puisque les trois parties sont nommées « Objectifs » (Objectif 1 :

⁵⁷ Le langage sera largement admis « pris dans son tout, multiforme et hétéroclite » et la langue comme « un ensemble de conventions nécessaires adoptées par le corps social ». Ferdinand de Saussure, *Cours de Linguistique Générale*, Payot, 2003 p. 25.

⁵⁸ Nicole Caligaris, *L'Os du doute*, Verticales, 2006.

⁵⁹ <http://pointn.free.fr/> (Consultation du 7 décembre 2008)

⁶⁰ *Le Matricule des anges*, janvier 2008, n°89, p. 17 à 25.

occuper le terrain, Objectif 2 : dominer la situation ; objectif 3 : cette fois décoller pour de bon). Ces annonces rappellent les communications stratégiques des entreprises. On y retrouve des manières propres à ce milieu : utilisation de verbes à l'infinitif – ce qui permet de s'affranchir du sujet, donc d'endosser une responsabilité plurielle. L'infinitif marque aussi la projection du rêve de toute entreprise : le hors-temps des profits infinis. C'est à partir d'expressions du monde du travail, de jargon professionnel ou de vocabulaire technique que s'élabore le texte littéraire de Nicole Caligaris. Le premier mot rencontré est celui de « l'établi ». On peut y voir un hommage au livre de Robert Linhart auquel l'auteur fait référence sur son site Internet, mais aussi le lien entre un appareil concret, issu du monde réel d'usine de production, et les termes abstraits qui constituent la majorité des locutions professionnelles relatées ici. En effet, les expressions professionnelles sont souvent constituées d'un assemblage de mots et d'adjectifs : « environnement relationnel global » (p. 20) ; « recherche de la performance » (p. 20), « cap optimal » (p. 32), « la stricte séparation de l'affectif et du projet évolutif » (p. 21). Dans *L'Os du doute*, on trouve également d'inévitables expressions anglo-saxonnes largement répandues dans la langue des affaires : « Input output timing process » (p. 22 et 23) « planning » (p. 25.) Citons aussi d'autres particularités comme « Bi to Bi » (p. 26), transcrit par l'auteur de manière phonétique. En réalité, B to B est la contraction de Business to Business, dont la traduction évoque le service aux entreprises, de même que le B to C (business to customer) est le service aux particuliers.

Le texte fait aussi apparaître des champs lexicaux largement répandus dans le monde de l'entreprise. En premier lieu, celui de la conquête militaire : « Combien de drapeaux plantés, de points implantés, de positions prises ? » (p. 28) et tous ceux qui y sont associés, « le butin » (p. 28). On trouve aussi les expressions de la vitesse et de l'instabilité : « Tempo tendu » (p. 37), « surmenage la charge gestion du temps écouter le métronome rester dans le tempo » (p. 44). Nicole Caligaris reprend également les raccourcis du discours professionnel : « la réu » pour la réunion, « la réporte » pour le reporting. A noter aussi « On dit pas pépin, on dit problémo » (p. 38). Même si Nicole Caligaris choisit de mettre en dialogue un discours essentiellement « parlé », elle évoque également les différentes formes d'une langue d'entreprise imagée, jalonnée de graphiques. Les actions décrites deviennent impersonnelles dans un mouvement abstrait : « Les nouvelles tombent régulièrement : dépêches, courbes, histogrammes » (p. 32), « ça papillonne, ça

grouille de paramètres, d'éléments disparates, d'organismes gorgés d'information » (p. 58).

III-1-2 Les spécificités d'une langue professionnelle

Ainsi le travail de Nicole Caligaris à partir « d'une langue volée » ne se réduit-il pas à la subversion d'expressions spécifiques « à la mode » dans les entreprises. Nous pouvons en dégager les spécificités de la langue d'entreprise de ce début du XXI^e siècle, emprunts à la langue professionnelle qui ne sont ni nouveaux, ni rares dans la littérature. Ainsi, le *Fameux devoir des savetiers*, venu du Moyen-âge, restitue les termes que doit connaître l'ouvrier (nommé ici « l'Arrivé ») :

Le Maître : de combien d'alènes vous servez-vous pour carreler un soulier dans sa perfection ?

L'Arrivé : de trois, Maître, l'alène majeure, l'alène au petit bois et l'alène fréillante.

Le Maître : que signifient le tire-pied et le tranchet ?⁶¹

Les termes professionnels sont ainsi véhiculés dans un but d'apprentissage. Cette littérature de compagnonnage n'est pas la seule à diffuser des expressions de métiers. Au XVIII^e siècle, Diderot désigne dans son *Encyclopédie* les outils spécifiques à chaque métier. Toutefois ces emprunts à la langue professionnelle, limités, ne constituent pas l'objet principal du livre comme dans *L'Os du doute*. En effet, il existe depuis longtemps une relative imperméabilité entre la littérature et ces langages. Nous pourrions penser que la prédominance jusqu'au milieu du XIX^e d'écrivains bourgeois ne permettait pas l'appropriation d'un tel langage par les auteurs. Mais cette raison n'est sans doute pas la seule : écrire un roman en utilisant des expressions techniques généralement inconnues du plus grand nombre risque de rendre la lecture fastidieuse et surtout, la conception même de la langue littéraire est très éloignée de l'utilisation pragmatique des jargons du travail.

III-1-3 La langue d'entreprise au XXI^e siècle

Nicole Caligaris nous montre plusieurs aspects contemporains de la langue d'entreprise, parfois radicalement différents de ce qui a jusqu'alors prévalu. La littérature prolétarienne, en déplaçant la vision du thème – pourtant largement

⁶¹ Exemple issu de l'anthologie de Michel Ragon, *Histoire de la littérature prolétarienne de langue française*, Albin Michel, 1986, p. 78.

abordé – du travail sous l'angle de l'ouvrier et de sa souffrance, a d'emblée écarté les spécificités d'une langue élaborée par les entreprises. Or, nous voyons bien à travers les exemples de Nicole Caligaris une volonté affirmée des entreprises de se constituer leur propre référentiel : « Ils cherchent un nom, un nom porteur ah ! les noms ! pas rigoler avec ça » (p. 29), ou encore « Ils insistent bien sur des messages clairs en formation » (p. 30).

Car, fait nouveau et typique du XXI^e siècle, toutes les entreprises, mêmes les plus petites, sont sensibles à leur image extérieure et ont parfaitement compris que celle-ci dépend de l'adhésion de leurs employés à leur langage. Cette perméabilité entre l'image extérieure et la communication interne est renforcée par la puissance médiatique. Or, si la langue économique s'exprime depuis longtemps à travers un jargon, celui-ci dépasse maintenant le simple cadre des initiés d'un métier ou d'un secteur. En effet, la pression médiatique contribue à diffuser largement ce langage dans toute la population. Les anglicismes que dénoncent les puristes sont d'ailleurs souvent la manifestation de cette mondialisation des échanges. Mais, outre son expansion à la vie quotidienne, le langage des entreprises, à l'intérieur de celles-ci, se renforce également pour mieux répondre à la demande médiatique. Il suffit d'écouter aujourd'hui les employés de n'importe quelle entreprise discuter entre eux pour mesurer combien cette langue professionnelle est devenue autonome, constituant pour le non-initié un dialecte impénétrable.

Dans cette surenchère d'interprétation diverses, à l'intérieur comme à l'extérieur des entreprises, la perception d'un sens global devient un enjeu essentiel, d'où les positions stratégiques des services de communication placés au plus près des centres décisionnels. Nicole Caligaris parle de « laïus d'entreprise », de « harangue », (p. 64).

En ce début de XXI^e siècle, la langue d'entreprise ne se réduit plus à l'utilisation de termes techniques. Dans les entreprises qui prévalaient jusqu'alors, on possédait une représentation concrète du métier (comme l'indique le sens concret du titre *L'Établi* de Robert Linhart). Dans le monde économique de services d'aujourd'hui, les sens sont devenus abstraits : on décrit un processus de vente, une manière de travailler qui correspond à des schémas ou des concepts virtuels. Le sens devient plus difficile à percevoir. Le signifié se disjoint ainsi du signifiant et devient sujet à des interprétations, des non-sens jusqu'à l'absurde. Cette absurdité d'un signifiant qui ne désigne plus que lui-même apparaît par exemple chez Nicole Caligaris dans

l'expression pléonastique : « Il faut anticiper l'anticipation » (p 35). L'universalité de cette langue est bien sûr présente à travers les anglicismes qui renforcent l'incompréhension globale.

Le monde moderne, par son dynamisme, incite à un perpétuel mouvement. Les champs lexicaux de la guerre économique traduisent cette obligation d'action (« chasser les meilleures têtes », p. 50) qui rend impossible le moindre ralentissement : « Tout bouge tout bouge » (p. 53). Condamné lui aussi à se renouveler en permanence, le langage devient un enjeu de pouvoir. Dès qu'un mot, un concept est démasqué par la concurrence, il devient alors sa proie : l'entreprise n'a pas d'autre choix que de renouveler rapidement sa propre langue, ce qui ajoute à la difficulté de compréhension : « J'ai un clou sur la langue » (p.81), « une langue ankylosée en plein effort ! » (p.81). Les protagonistes de Nicole Caligaris évoquent la peur de cette immobilité.

La grande particularité de cette langue, hormis sa mouvance, est qu'elle ne s'adresse pas à tous les employés comme il en va de la langue maternelle. Les employés et ouvriers « du bas de l'échelle » sont exclus de cette langue des cadres qui *a contrario* acquiert une importance stratégique pour les dirigeants : maîtriser le pouvoir des mots, c'est assurer la pérennité de l'entreprise. Ainsi, *L'Os du doute* réunit trois cadres en compétition, mais avec le même niveau de compréhension de cette nouvelle langue d'entreprise.

Dans *L'Os du doute*, Nicole Caligaris nous montre, au travers des conversations de ses trois personnages, même si ces dialogues sont caricaturaux, le fonctionnement d'une langue parlée qui se construit dans l'échange. Cette langue n'atteint sa plus grande efficacité qu'entre employés de même niveau. C'est la langue écrite de l'entreprise, qui permet de faire passer des messages à tous les degrés de l'entreprise. Quand les rangs hiérarchiques sont trop différents, l'incompréhension est souvent de mise car elle répercute des enjeux de type stratégique. La télévision nous montre de ces échanges réels impossibles entre directeur et délégué syndical, par exemple, du fait d'une interprétation différente d'un mot clé, par exemple « délocalisation » : tandis que le directeur fait référence à un artifice financier, le syndicaliste envisage ses répercussions humaines. Mais même dans les meilleures conditions (la langue d'entreprise parlée entre cadres qui ont le même niveau d'information et les mêmes objectifs stratégiques), la langue des cadres paraît bien souvent en rester à une mécanique combinatoire des mots (à l'instar de ce que disait

Claude Simon⁶²). Nicole Caligaris propose quelques exemples de cette juxtaposition des mots professionnels dont l'ensemble devient non pas tant dénué de sens que riche des sens abstraits que contient chacun de ces mots, s'apparentant *in fine* à une « langue de bois » : « L'urgence c'est gérer les flux des inputs contradictoires et des mus⁶³ qui cavalent dans toute les directions » (p. 35).

Cette spécificité s'exprime également dans la langue écrite : nombre de rapports, de notes professionnelles sont passés au crible de façon à ce que le message soit le moins sujet à interprétation. Le risque juridique d'un écrit malheureux est la hantise des entreprises : « On ne dit pas mensonge, on dit inévitable. On dit réalité. » dit l'un des protagonistes de *L'Os du doute* (p. 81). L'écrit revêt donc une importance encore bien plus grande que les paroles échangées. Cette langue écrite se caractérise par des techniques normatives (C.V., lettres de motivation), voire par l'émergence d'écritures nouvelles, spécifiquement créées dans la sphère du travail (le code-barre).

Ainsi les entreprises sont-elles persuadées du rôle stratégique d'un langage qui puisse leur appartenir et être maîtrisé (« nous avons la vérité sur le bout de la langue » p. 80). Dans ces conditions, on conçoit aisément que cette mainmise sur le langage interpelle les écrivains, ne serait-ce que parce qu'ils se sentent dépossédés d'un pouvoir qu'ils détenaient jusqu'alors. Les entreprises sont d'ailleurs conscientes de cette prise de pouvoir : « Nous sommes des artistes de haut niveau », explique l'un des cadres de *L'Os du doute* (p. 66)

⁶² « J'ai d'ailleurs souvent dit que mon travail me fait penser au titre du premier cours par lequel on attaque *maths 'sup'* que j'ai un peu pratiqué dans ma jeunesse et qui s'intitule : *Arrangements, Permutations, Combinaisons* » Claude Simon à Jean Dubuffet, lettre du 19 mai 1982, *Correspondance 1970-1984*, Éditions de L'Échoppe, 1994, p. 33.

⁶³ Les « mus » sont les « moyens utilisés » et servent à désigner les salariés de l'entreprise (Nicole Caligaris, *L'Os du doute*, p. 29).

III-1-4 Les réponses de la littérature

Les réponses que peuvent offrir les écrivains à cette emprise du monde professionnel sur les mots sont ainsi variées. Ils vont pouvoir agir sur les genres littéraires, les formes et les modalités du discours. Ainsi Nicole Caligaris choisit la farce pour dénoncer la vacuité de sens du langage de l'entreprise. Pour autant cette forme légère, spontanée, issue de la *commedia dell'arte*, fait suite à une véritable réflexion sur la puissance du langage d'entreprise et de ses enjeux.

L'Os du doute a été écrit dans la perspective d'une adaptation théâtrale. En effet, comment mieux retracer la logique d'un langage d'entreprise, le cheminement de sa rhétorique et de sa pensée sinon par le biais de la représentation théâtrale ? Le jeu des acteurs et des répliques permet d'insister sur des expressions du travail qui resteraient plus hermétiques dans une lecture solitaire. Cependant, il s'inscrit dans une réflexion plus large de l'écrivaine⁶⁴, ce dont témoignent à la fois les écrits de son site internet et sa participation, en septembre 2008, à un colloque universitaire sur la mode de l'évaluation.

L'attrance de Nicole Caligaris pour la langue « management »⁶⁵ – attrance qu'elle appelle « son idée fixe »⁶⁶ – n'est d'ailleurs pas un cas isolé dans cette littérature de début de siècle. Plus de 50 titres relevant de la littérature portant sur le thème du travail ont été publiés après 2000, chiffre à comparer avec les 80 ouvrages parus depuis quarante ans. Une certaine continuité se manifeste à travers les thèmes abordés : la souffrance au travail et la « question humaine » (pour reprendre le titre d'un roman de François Emmanuel paru en 2000⁶⁷) demeurent au centre de ces ouvrages ; tout comme l'usine et les systèmes de productions, même si leur déclin apparaît nettement (cf. *Les Derniers Jours de la classe ouvrière*, d'Aurélié Filippetti⁶⁸). Phénomène nouveau, les cadres font irruption dans cette littérature (*Jeunes cadres sans tête*, de Jean Gregor⁶⁹, *99 Francs* de Frédéric Beigbeder⁷⁰) et les difficultés liées au chômage, à la précarité (*Daewoo* de François Bon⁷¹ et *L'argent, l'urgence* de

⁶⁴ *Point fixe*, « Le mobile de *L'Os du doute* », sept 2008, <http://www.sitaudis.com/Source/Caligaris-PointFixe.pdf>. (Consultation du 7 décembre 2008)

⁶⁵ Quatrième de couverture de *L'Os du doute*.

⁶⁶ *L'Os du doute*, postface, p. 141.

⁶⁷ François Emmanuel, *La Question humaine*, Stock, 2000.

⁶⁸ Aurélié Filippetti, *Les Derniers jours de la classe ouvrière*, Stock, 2003.

⁶⁹ Jean Gregor, *Jeunes cadres sans tête*, Mercure de France, 2003.

⁷⁰ Frédéric Beigbeder, *99 Francs*, Grasset, 2000.

⁷¹ François Bon, *Daewoo*, Fayard, 2004.

Louise Desbrusses⁷²). Si tous n'abordent pas d'une manière aussi centrale que Nicole Caligaris les rapports entre travail et langue d'entreprise, le langage y est souvent abordé⁷³.

Comme *l'Os du doute*, quelques ouvrages traitent le sujet du travail par le genre théâtral et plus généralement par la comédie, la bouffonnerie et l'humour. C'est dans ce genre théâtral, assez nouveau pour le thème, que nous trouvons le plus d'interactions avec le langage du travail.

III-1-5 L'imposture du travail

La comédie sert ainsi à dénoncer les abus de cette langue de bois cynique. Corinne Maier dans *Bonjour paresse*⁷⁴, brocarde largement sa propre entreprise, ce qui lui a valu d'ailleurs d'être inquiétée par son employeur. Son livre propose « une nouvelle grille de lecture pour comprendre⁷⁵ » : l'entreprise parle une « no man's langue⁷⁶ » qui fait fuir et l'auteur donne de savoureux conseils aux employés pour se fondre dans la masse des entreprises. C'est ce que semble avoir retenu le narrateur héros de *Circuit* de Charly Delwart⁷⁷, qui décide d'occuper le bureau vide d'une chaîne de télévision et de s'y rendre indispensable. Un même sentiment d'imposture est mis en évidence par la narratrice de *Portrait de l'écrivain en animal domestique* de Lydie Salvayre⁷⁸. Un écrivain, jusque-là dévoué à la cause d'une écriture pure et désintéressée, accepte d'écrire la biographie de Tobold, le roi mondial du hamburger. Or, plus que dans le roman de Charly Delwart, cette situation met en parallèle les deux mondes radicalement différents du langage de la littérature et de l'entreprise. Ainsi, ce passage où Tobold :

déroula par prudence (il y était rodé) des propos insipides émaillés des mots défi, volonté, conquête, conjecture, optimisation (deux fois), challenge, indice, axe fort, analyse convergente, croissance rapide (deux fois), connexion, organigramme, panel, quota, score, repositionnement, objectif et liberté entrepeu, entrepeu, entrepreneuriale (les mots mêmes du poème, me dis-je avec désespoir)(p. 22).

L'irruption du mot « poème » souligne la tension d'une littérature dépossédée de la langue « avec désespoir ». Pour l'aspect farcesque, signalons aussi *Marge brute* de

⁷² Louise Desbrusses, *L'argent, l'urgence*, P.O.L. 2004.

⁷³ Voir aussi Thierry Beinstingel, *Central*, Fayard, 2000, et *CV roman*, Fayard, 2007.

⁷⁴ Corinne Maier, *Bonjour paresse*, Ed. Michalon, 2004.

⁷⁵ *Ibid*, p. 15.

⁷⁶ *Ibid*, p. 19.

⁷⁷ Charly Delwart, *Circuit*, Seuil, 2007.

⁷⁸ Lydie Salvayre, *Portrait de l'écrivain en animal domestique*, P.O.L., 2007.

Laurent Quintreau⁷⁹ qui est construit comme *La Divine Comédie* de Dante (de même d'ailleurs que *L'Excès l'usine* de Leslie Kaplan, paru en 1982).

Ainsi, la plupart des ouvrages qui traitent du monde du travail sont confrontés au désenchantement de sa langue et à la retranscription d'un cynisme régulièrement abordé depuis la parution en 1993 d'*Extension du domaine de la lutte* de Michel Houellebecq⁸⁰.

III-1-6 Une littérature reconstituée à partir de la langue d'entreprise

Dans un marché du livre où les coups médiatiques brouillent souvent les pistes – juste application du monde des entreprises au secteur économique de la littérature ! – la littérarité de l'œuvre ne se construit pas seulement par le choix d'une maison d'édition prestigieuse ou d'une place enviable dans le monde des lettres. Le travail de la langue y occupe une place essentielle. Cette tension contradictoire est décelable dans *99 Francs* de Frédéric Beigbeder, qui égratigne le monde de la publicité, en appliquant à lui-même toutes les recettes du monde qu'il dénonce.

Plus souvent, la littérarité de ces ouvrages peut s'apprécier par la distance qui permet de détourner le langage économique au profit d'un travail purement littéraire. L'exemple de Jérôme Mauche, connu pour ses publications poétiques, est particulièrement significatif dans *La Loi des rendements décroissants*⁸¹. Son projet, qu'il explique dans une postface, fait suite à « Une lecture, un trimestre durant, de divers magazines et de journaux [économiques et professionnels] à vocation informative rapportant des faits, des mouvements, des évolutions et des anticipations aussi. » (p. 187). Le résultat est composé de « deux cents morceaux » présentés dans la quatrième de couverture comme un « travail de langue » : « tout ce qui est cité ici est renversé, l'économie politique, les notes de service, les micros anecdotes du quotidien de l'entreprise ». Le résultat est un ensemble de petits poèmes en prose, élaborés à partir de la langue professionnelle. Le premier d'entre eux donne le ton :

Pourvoyeur économique en poste d'ingénieurs, de commerciaux, de consultants, un certain moteur de recherche aspire à la trappe des liquidités les postulants en nombre supérieurs aux

⁷⁹ Laurent Quintreau, *Marge Brute*, Denoël, 2006.

⁸⁰ Michel Houellebecq, *Extension du domaine de la lutte*, Maurice Nadeau, 1994.

⁸¹ Jérôme Mauche, *La Loi des rendements décroissants*, Seuil, coll. Déplacements 2007. La collection est dirigée par François Bon.

deux doigts de la main. Et du dispatching des compétences, outre la croissance et la prospérité pour tous, adresse un salut catégoriel qui fait la ronde du personnel, si du moins on a rentré dedans les bonnes infos du jour et non des racontars interrelationnels ou des rogatons encore humains.⁸²

Cet extrait révèle un travail du langage qui donne au texte sa littérarité. Les mots employés habituellement par le monde professionnel sont agglomérés entre eux mais à la différence de « la langue de bois » d'entreprise, l'assemblage révèle un sens ambigu et donne un mouvement original à ces poèmes en prose qui sortent ainsi du monde du travail (le dernier mot, « humains », participe de cette échappée). Ici, l'emploi des termes professionnels est particulièrement édifiant car il révèle au sein même de la langue d'entreprise plusieurs registres de langue : du registre soutenu pour les expressions utilisées par quelques spécialistes (dispatching, interrelationnels) au registre populaire des abréviations (infos) en passant par le registre courant (croissance, prospérité). Les décalages introduits par des mots comme « rogatons », le jeu des expressions (« un salut catégoriel qui fait la ronde au personnel ») montrent par antithèse la liberté de création de l'auteur, sa jubilation devant la reprise à son compte des mots acides des entreprises.

III-1-7 L'évolution des formes et des registres

Le théâtre est depuis longtemps un moyen de la représenter le travail. *La demande d'emploi*, de Michel Vinaver (1971), *L'Atelier*, de Jean-Claude Grumberg (1979) ou *Débrayage*, de Rémi de Vos (1994) sont quelques exemples parmi les plus récents. Une des caractéristiques du théâtre – qu'il aborde la comédie ou la tragédie – tient à une distance mouvante et complexe qui lie le spectateur à l'acteur et à l'intrigue abordée (mimésis et catharsis). Or, nous avons vu que ce qui caractérise la langue d'entreprise, c'est à la fois l'hétérogénéité des publics à qui elle s'adresse et l'interprétation diffuse du sens des messages de cette langue. On saisit comment l'écrivain peut amplifier par le biais du rire et celui du théâtre la rupture que cette langue opère souvent entre son signifiant et son signifié.

Si récemment, Nicole Caligaris a utilisé la forme théâtrale à cette fin, d'autres auteurs ont été tentés de traduire cette réalité du travail de la même manière. Ainsi, c'est sous cette forme que François Bon a transposé *Daewoo*, dont l'appartenance générique « roman » est clairement revendiquée dès la publication. Ce texte est issu

⁸² *La Loi des rendements décroissants*, p. 7.

d'un travail collectif avec les employés de trois usines Daewoo qui ont fermé entre 2002 et 2003. Le témoignage des employés se rattache au thème de la souffrance au travail (ou liée à la perte de celui-ci) ; mais apparaît dans cette restitution l'importance et la cruauté du langage d'entreprise :

Fiche les gens dehors, c'est de l'ingénierie. Titre précis : Les mutations industrielles, vecteur de la modernisation publique. Ah, vous dites, qu'elle ne sait pas entendre la vieille Géraldine ? Notre chômage leur fait du bien, c'est écrit en toutes lettres. (p. 113)

En réalité, la transposition au théâtre a précédé le roman, comme s'en explique François Bon : « la commande initiale de Charles Tordjman c'était pour le théâtre, pas pour le livre. Le livre m'est devenu nécessaire parce qu'un jour j'ai vu ce nom qui se promenait dans le ciel, sous une grue, et que soudain l'usine n'avait plus de nom, qu'on le voyait en creux dans le ciel ». ⁸³ Ainsi, dans cet exemple, le roman et le théâtre apparaissent fondus dans un projet commun où la matière et les mots se rejoignent. Or, fait nouveau, ce théâtre est devenu insuffisant pour François Bon :

C'est bien cela qui est terrible : le « réel » ne produit pas de lui-même ses représentations. Dans un monde où tout du langage est soumis à la prolifération des mots, informations et images mélangées, les figures plus nues sont occultées. Alors que le mot même de « réel » est déjà l'espace des représentations, en tout cas ce qui nous relie à l'étant muet. C'est sans doute aussi pour cela que je ne pouvais me contenter, dès lors qu'il y avait visages, paroles, de l'intervention théâtrale construite avec Charles Tordjman, mais que je devais aller au bout pour moi-même. ⁸⁴

Ainsi, une des manifestations actuelles de cette littérature contemporaine appliquée au travail est qu'elle ne peut souvent se contenter d'un seul genre, même si certains auteurs continuent à n'en privilégier qu'un : roman pour Charly Delwart et Lydie Salvayre, poésie pour Jérôme Mauche, satire sociale pour Laurent Quintreau, par exemple.

En effet, la farce de Nicole Caligaris a également été adaptée pour la radio. Certains forgent des genres hybrides ; ainsi Corinne Maier entend-elle dans la quatrième de couverture de *Bonjour paresse* avoir fait un « éphlet », genre hybride entre essai et pamphlet. François Bon, on l'a vu, a produit un roman, parallèlement adapté au théâtre. De nouveaux supports, moins littéraires, sont également utilisés, tel le dictionnaire pamphlétaire rédigé par Marie-Anne Dujarier *Il faut réduire les affectifs !* ⁸⁵ qui reprend avec humour le langage managérial. Notons aussi la bande

⁸³ François Bon, entretien avec Sylvain Bourmeau pour les *Inrockuptibles* du 25 août 2004.

⁸⁴ Entretien avec Jean-Claude Lebrun, *L'Humanité* du 27 août 2004.

⁸⁵

dessinée avec la reprise de l'émission *Caméra café*⁸⁶ initiée en 2004 par les éditions Vie et Cie, maison spécialisée dans la littérature d'entreprise, et réalisée par Casterman avec sa collection Jungle.

Henri Bergson a montré comment le « rire » impose une distance avec la situation (Bergson parle « d'insensibilité »⁸⁷). C'est cette distance comique que recherche Lydie Salvayre, avec *Portrait de l'écrivain en animal domestique*.

III-1-8 La lutte de pouvoir entre le monde du travail et la littérature

Hannah Arendt apporte une caution philosophique à Corinne Maier pour *Bonjour paresse*, de même qu'à Nicole Caligaris pour *L'Os du doute* :

C'est derrière Hannah Arendt et c'est en littéraire que je m'intéresse à la manifestation de la bêtise, à ce Réalisme réaliste qui consiste à présenter comme rationalité suprême la fiction du gouvernement par les faits.⁸⁸

La philosophe Hannah Arendt le disait déjà : le capitalisme engendre du superflu et c'est d'abord nous qui sommes superflus !⁸⁹

Les références à Hannah Arendt s'expliquent notamment par ses réflexions publiées dès 1958 aux États-Unis et traduites en France en 1961 dans *La Condition de l'homme moderne* où elle montre la césure entre le travail et l'œuvre :

Cette grande sécurité de l'œuvre se reflète dans le fait que le processus de fabrication, à la différence de l'action, n'est pas irréversible : tout ce qui est produit par l'homme peut être détruit par l'homme, et aucun objet d'usage n'est si absolument nécessaire au processus vital que son auteur ne puisse lui survivre ou en supporter la destruction. L'homo faber est bien seigneur et maître, non seulement parce qu'il est ou s'est fait maître de la nature, mais surtout parce qu'il est maître de soi et de ses actes. [...] Seul avec son image du futur produit, l'homo faber est libre de produire, et, de même, confronté seul à l'œuvre de ses mains, il est libre de détruire.⁹⁰

Car cette réversibilité de l'œuvre s'applique justement à la réflexion que mène la littérature sur un monde du travail où l'accroissement des richesses et des produits semblent être le seul but. Selon Hannah Arendt, l'homme est confronté à un choix conflictuel entre une œuvre désintéressée mais enrichissante et un travail prosaïque

Marie-Anne Dujarier, *Il faut réduire les affectifs !*, Mots et Cie, 2001.

⁸⁶ *Caméra café* (Tomes 1 à 5) Casterman, Jungle, 2004 à 2007.

⁸⁷ « Signalons maintenant, comme un symptôme non moins digne de remarque, l'*insensibilité* qui accompagne d'ordinaire le rire. » Henri BERGSON, *Le rire, Essai sur la signification du comique*. (1900), Paris : Éditions Alcan, 1924. Chapitre I, p. 10.

⁸⁸ Nicole Caligaris in *Point Fixe*, « Le mobile de *L'Os du doute* » – sept 2008 – www.sitaudis.com (Consultation du 7 décembre 2008)

⁸⁹ Corinne Maier in *Bonjour paresse*, p. 40.

⁹⁰ Hannah ARENDT *La Condition de l'homme moderne*, Pocket, 2008, p. 196.

et aliénant. Il est remarquable de constater que ceux qui vont le plus loin dans cette réflexion appartiennent aux deux mondes (celui de l'entreprise et de la littérature), comme Nicole Caligaris et Corinne Maier. Car, fait nouveau en ce début du XXI^e siècle, les effets de l'accès à la culture de masse, engagé dans la deuxième moitié du XX^e siècle, n'ont été perceptibles que depuis les vingt dernières années. Aussi, qui connaît les théories de Marx et d'Hannah Arendt ne peut plus entrer dans le monde du travail sans percevoir les antagonismes des processus économiques. Les écrivains qui travaillent ainsi sur les deux tableaux sont souvent partagés dans ces conflits intellectuels. Peut-on avoir lu les philosophes et adhérer à un système aliénant ? Peut-on avoir lu Kafka et travailler librement dans une administration ?

Comment comprendre ce soudain intérêt des écrivains actuels pour la langue d'entreprise ? Il y a sans doute le fait que l'écrivain se sert du langage comme d'un miroir dans lequel il constate son propre effacement au profit de la langue d'entreprise. Mais en réalité, aborder de front la langue d'entreprise par le biais de la littérature, c'est d'abord tenter de rétablir ce qu'une langue semble devoir être. C'est combattre sa spécificité inégalitaire, c'est dénoncer son esprit de conquête et, par réaction, la combattre pied à pied. Cependant, trop peu d'écrivains ont pour véritable projet d'utiliser cette langue qui semble ne devoir appartenir qu'au monde économique. L'intérêt de prendre une part active à la langue d'entreprise est évident pour les écrivains. On entend souvent nos intellectuels dénoncer l'anglais ; il ne s'agit pas tant de se méfier de l'anglicisation de notre langue que de savoir pourquoi et comment l'anglais devient cette langue commune, notamment à travers la langue des affaires et de la mondialisation. En prendre conscience, c'est non seulement démasquer l'esprit de conquête d'une langue des affaires mais encore reconnaître qu'un tel langage est devenu si actif, si autonome et si puissant qu'il est en passe de changer profondément le rapport à la langue maternelle de tous les pays développés et cela, pour la première fois dans l'histoire humaine.

IV- Le bilan des recherches

Au bout de deux ans de recherches en Master 1 et 2 sur la littérature contemporaine et le monde du travail de ces dernières décennies, l'intérêt de celles-ci est pour moi une évidence : ce sujet n'a jamais fait l'objet d'une publication spécifique récente de grande envergure en France. Mais surtout ces premières recherches m'ont permis de préciser l'importance de ce phénomène littéraire. De plus, j'ai pu constater que d'autres universitaires, dans d'autres pays, s'intéressent aux collusions entre la littérature et notre mode de vie au travail. En Italie, un étudiant de Turin, avec qui je suis entré en contact, prépare une thèse de littérature comparée sur le monde du travail et la littérature contemporaine à partir des exemples français et italien. Chrys Reyns-Chikuma, professeur de français à l'université de Columbus aux États-Unis, a pour projet un ouvrage intitulé *Business Fictions in France and Elsewhere*.

Les nombreux axes d'études que j'ai identifiés lors de mon introduction constituent les prémices à de possibles approfondissements et à une trame initiale possible pour une thèse. Certaines investigations révèlent un attachement à l'héritage de la littérature ouvrière ou prolétarienne, mais ne marquent-elle pas une appartenance plus prégnante qui prend ses racines dans l'apparition du roman moderne du XIXe siècle ? Ainsi, de ce point de vue, nous pourrions étudier les rapports entre l'héritage du roman réaliste de Zola et « l'écriture du réel » que remarque Dominique Viart pour la tendance actuelle de la littérature du travail⁹¹. Quels en sont les continuités thématiques, les différences de style ? D'autres découvertes montrent une avant-garde littéraire soucieuse d'être à l'écoute du réel, désireuse d'intervenir en renouvelant un engagement social que Jean-Paul Sartre avait autrefois réclamé. Il y a bien évidemment plusieurs manières d'aborder ces sujets mais il faut pouvoir relier au passé cette littérature en train de se constituer (et l'apport des études universitaires sur le roman notamment sera essentiel) sans négliger les perspectives, les développements ou les manques qui se dessinent à chaque parution nouvelle sur ce thème. Les sciences humaines ont également un rôle essentiel dans cette compréhension par leur analyse permanente des évolutions de notre société et en premier lieu du travail et de son organisation. Enfin, n'oublions pas que les évolutions du travail affectent également la créativité même des auteurs et l'étude de Bernard

⁹¹ Dominique VIART, *La littérature française au présent*, p. 213 à 234.

Lahire (*La Condition littéraire*) apporte un précieux regard sur les rouages du monde éditorial. C'est sans doute la variété des domaines qui touchent à la fois au champ de la littérature et du travail qui représente la plus grande difficulté de ces recherches. En second lieu, l'espace contemporain oblige à une veille toujours active, à une curiosité à la fois littéraire sociale et l'actualité particulièrement riche et bouleversante en ce domaine représente une somme d'informations considérable. C'est pourquoi, il serait illusoire de prétendre à l'exhaustivité. C'est plutôt un panorama qu'il faut dresser, mais au contraire d'une image fixe comme celle d'un paysage, il faut pouvoir rendre compte des mouvements, des accélérations, des thèmes émergents comme celui de l'historisation de la classe ouvrière, mais également deviner les silences et les immobilismes. Par exemple, très peu d'ouvrages retracent le choc que l'informatisation a provoqué dans les entreprises, alors que nous sommes à la veille d'une semblable révolution numérique qui va profondément bousculer le monde éditorial, les thèmes du travail et l'écriture encore une fois vont s'associer sans que l'on puisse deviner les formes nouvelles qui vont émerger.

IV-1 Plan pour une thèse

Il apparaît que deux approches étroitement mêlées sont à prendre en compte. L'une est d'ordre chronologique et cherche à identifier un certain nombre d'étapes de cette histoire littéraire récente et tente d'en deviner les prolongements. L'autre, thématique, identifie un certains nombre de caractéristiques propres à ces évolutions. Par analogie, cette distinction rappelle les notions de synchronie et de diachronie que Saussure avait définis⁹². Dans notre thèse, l'approche diachronique consisterait à établir les évolutions historiques de cette littérature du travail tandis que l'approche synchronique prendrait en compte les interactions entre ces ouvrages et le paysage littéraire à un instant donné. Pour autant, il semble préférable de partir d'une vision chronologique, d'autant plus que trois « époques » assez larges ont été identifiées (voir schéma p. 6). La première partie pourrait consister en une reprise des travaux effectués en Master 1 autour des trois livres parus en 1978 et 1982, *L'Établi* de Robert Linhart, *Sortie d'usine* de François Bon et *L'Excès-l'usine* de Leslie

92

Ferdinand DE SAUSSURE, *Cours de linguistique générale* (1916), Payot, 2003, 520 p.

Kaplan. Ces livres sont caractéristiques du renouveau de la littérature du travail après Mai 68. Une seconde époque, relativement pauvre en littérature de fiction sur le travail dure dix-huit ans, de 1982 à 2000. Dans cette relative traversée du désert littéraire, deux ouvrages emblématiques seront étudiés : *Extension du Domaine de la Lutte* de Michel Houellebecq (1994) et *La Misère du monde* de Pierre Bourdieu (1993). Ce dernier ouvrage pourrait ouvrir une réflexion sur la montée en puissance des Sciences humaines et particulièrement de la sociologie. Je tenterai de démontrer comment la Sociologie, et en particulier Pierre Bourdieu, ont influencé la fiction française dans un travail sur le réel. De plus, ces dix-huit années s'inscrivent dans un contexte de changement total des repères du travail, de changements de méthode, d'informatisation qui préfigurent les thèmes que les romanciers aborderont à partir des années 2000. Ainsi, à la représentation concrète du travail à travers les figures antérieures des ouvriers succède une pensée abstraite. La dernière partie portera sur cette littérature à l'aube du XXI^e siècle que j'ai ébauchée dans ce mémoire. Le nombre important d'ouvrages parus dans ces dernières années impose de détailler cette étude qui sera sans doute la plus fournie de cette thèse. Les thèmes entrevus dans l'introduction de ce mémoire seront approfondis. Un des aspects essentiels de cette thèse est d'arriver à la fois à présenter les travaux antérieurs qui ont déjà été entrepris (par exemple, avec Dominique Viart) mais également de prolonger la réflexion de Michel Ragon et de son *Histoire de la littérature prolétarienne de langue française*. En choisissant un recensement le plus exhaustif possible des œuvres de fiction de la littérature du travail, cette thèse doit permettre de situer les représentations du travail dans la fiction littéraire.

Pour autant, si l'avancement d'une réflexion chronologique est importante pour ouvrir au fur et à mesure des pistes de réflexions thématiques, certains écueils seront, à mon avis, à esquiver. Il convient, en premier lieu, d'éviter que les différentes périodes soient disproportionnées. Autant, on ne peut retracer l'ensemble de la littérature du travail sans évoquer un héritage historique qui remonte jusqu'à Chrétien de Troyes, autant ne faut-il pas s'appesantir outre mesure sur la première période circonscrite aux trois ouvrages de Robert Linhart, François Bon et Leslie Kaplan. Ceux-ci ont déjà fait l'objet d'études et de publications universitaires⁹³ et la plupart des

⁹³

Citons le mémoire de DEA à l'Université de Censier (1999) de Julie GRESH, *Le traitement de la fiction dans l'œuvre de François Bon*, qui aborde également une comparaison avec l'œuvre de Leslie Kaplan.

analyses sont déjà connues. Par conséquent, cette première partie constitue en priorité un historique de la littérature du travail et présente également les thèmes qui sont devenus récurrents (par exemple, la souffrance du travailleur, la représentation revendicative du travail). En revanche, l'introduction aux trois ouvrages de Robert Linhart, François Bon et Leslie Kaplan doit clairement poser le caractère de ces livres, et notamment dans le contexte de l'après-Mai 68. La littérarité de ces œuvres constituera un axe majeur de cette partie, tant ce renouveau de la littérature du travail est riche d'éléments novateurs, étroitement associés à la littérature de cette époque. De plus, certains thèmes détectés ici se prolongent à l'heure actuelle. La question récurrente de l'autobiographie est primordiale en regard d'une littérature de tradition prolétarienne où l'auteur apportait sa légitimité à travers son statut d'ouvrier. Si cette première partie pose ainsi les jalons d'une nouvelle littérature du travail, en revanche, la seconde partie est destinée à éclairer l'étonnant silence de celle-ci. Elle doit, sinon être fournie en références d'ouvrages sur la littérature du travail (et pour cause), proposer l'apparition de thèmes nouveaux, de réflexions jusqu'ici peu abordées et qui peuvent expliquer les mutations futures de cette littérature du travail. L'émergence des sciences humaines, les changements du travail, le désenchantement politique de la société française se sont accrus en cette fin de XX^e siècle et proposent à l'évidence des pistes d'études. Mais un autre écueil est lié à l'étendue des domaines qui touchent la littérature du travail. Il ne faudrait pas que cette multiplicité des regards, sociaux, politiques, puisse éloigner cette thèse de son objet principal qui sera de fournir un panorama de la littérature du travail, situé au sein même des questionnements de la littérature contemporaine. Par exemple, peut-on identifier des corrélations dans un monde où le travail devient de plus en plus virtuel et abstrait avec une littérature contemporaine où les genres autrefois bien définis (romans, récits, essais, pièces de théâtre...) tendent à se fondre entre eux ? Enfin, François Bon, dont il est abondamment question dans cette première partie, constitue, par la continuité de son œuvre depuis son premier roman *Sortie d'usine* et par ses notes abondantes dans son site *Tiers-livre*, un témoin essentiel dont l'expérience traverse l'ensemble de cette littérature du travail. La parution en 1993 de son nouveau roman *Temps-machine* constitue une possibilité d'analyse qui sera alors étendue à l'ensemble de son œuvre. Mais c'est dans la troisième partie, dans laquelle se situent les trois-quarts des livres recensés de la littérature du travail, que l'étude est la plus complète à mener mais également la plus intéressante car aucune

publication visant à regrouper ce thème n'a encore été proposée. Le manque de recul historique de ces ouvrages du début du XXI^e siècle qui n'ont parfois que quelques mois d'existence, oblige à un travail par le biais d'articles de critiques littéraires, parfois judicieusement comparatifs des œuvres entre elles. Les questions soulevées tout au long du chapitre « Généralités sur la littérature et le monde du travail » seront développées d'une manière ordonnée, c'est-à-dire en prenant en compte le contenu intrinsèque de ces œuvres comme les représentations des métiers ou la perception du milieu professionnel actuel mais également les questions périphériques posées à la littérature par celles-ci, leur littérarité, leur reconnaissance dans le milieu littéraire. C'est également dans cette partie que l'analyse de toutes les amorces des réflexions parues jusqu'à la fin du XX^e siècle autour de la manière d'évoquer le travail (première et seconde partie) doivent être confrontées. Persistent-elles encore ? Ont-elles disparu ? Un des éléments forts de cette partie doit par exemple reprendre l'analyse récente de Dominique Viart « écrire le réel » et pouvoir la synthétiser dans une continuité chronologique depuis le roman réaliste de Zola. En dernier lieu, mon étude ne serait pas complète si cette littérature du travail passée en revue depuis les années quatre-vingt jusqu'à nos jours n'ouvrait pas des perspectives d'avenir et des possibilités de pistes qui restent à explorer dans ce domaine, au final extrêmement vaste et diffus.

IV-1 Plan proposé

Titre provisoire :

Panorama contemporain de la littérature et du travail : représentations du travail dans la fiction littéraire de langue française depuis la fin des Trente glorieuses.

Introduction :

Champ de l'étude. Précisions méthodologiques. Vocabulaire utilisé, polysémie et ambiguïtés du thème.

Première partie :

La littérature et le monde du travail : trois récits au seuil des années 1980 (reprise pour partie des travaux du Master 1) : Robert Linhart, *L'Établi*, 1978, François Bon, *Sortie d'usine*, 1982, Leslie Kaplan, *L'Excès-l'usine*, 1982.

I - Un contexte historique favorable à l'émergence de nouveaux talents.

II - Présences du travail : figures de l'ouvrier à travers les trois œuvres, persistance de la représentation historique.

III - Trois parcours initiatiques, les lisières de l'autobiographie.

IV - Pour une nouvelle littérarité des récits du monde du travail.

Seconde partie :

La fiction en dehors du champ du travail : trois exemples des années 1990. Pierre Bourdieu, *La Misère du monde*, 1993. Michel Houellebecq, François Bon, *Temps machine*, 1993, *Extension du domaine de la lutte*, 1994.

I - Le changement des repères du travail.

II - La pensée abstraite du travail.

III - L'abandon des genres.

IV - la persistance d'une pensée ouvrière : François Bon

Troisième partie :

Le renouveau de la fiction appliquée au travail : un panorama de début de siècle.

I - Choix d'œuvres de la littérature du travail de langue française :

Florilège à partir des articles critiques, des recensements.

II - La multiplicité des regards :

1 - Apparitions, disparitions :

Les cadres aux premiers plans, La caissière comme témoin de la société marchande. L'ouvrier comme patrimoine historique. L'écrivain mis en abyme comme travailleur social.

2 - Les représentations du milieu professionnel

3 - Langages de l'entreprise et littératures du monde du travail

4 - La caution philosophique et le patrimoine littéraire en appui.

III - L'impact dans le milieu littéraire

1 – Littérarité et reconnaissance de la critique

2 – L'analyse universitaire : vers un retour d'une « écriture du réel » ?

Conclusion : Les avènements mêlés de la littérature et du travail

I - Le nécessaire retour des Lettres au travail

II - Les perspectives

Annexes :

Bibliographie

Notes de lecture

V – Étude bibliographique

Les difficultés de réunir une bibliographie concernant la littérature et le monde du travail à l'aube du XXI^e siècle sont de plusieurs natures.

En premier lieu, il n'existe aucun ouvrage générique ou spécialisé portant exactement sur cette question. Celui qui s'en rapproche le plus est, sans conteste, *L'Histoire de la littérature prolétarienne de langue française* de Michel Ragon, très complet et qui se révèle une mine d'or pour comprendre les représentations séculaires du travail dans la littérature. Il sera abondamment cité mais les livres auxquels il fait référence sont antérieurs à la période qui nous intéresse malgré sa plus récente mise à jour (1986). Diverses tentatives ont suivi pour continuer le travail de Michel Ragon, notamment par Thierry Maricourt, avec son *Dictionnaire des auteurs prolétariens de langue française* (Encrage, 1994) et Philippe Geneste *Visages de la littérature prolétarienne d'aujourd'hui* (Acratie, 1992) ou encore Edmond Thomas qui a fondé les éditions Plein chant. Mais d'une manière générale, l'ancrage politique ou libertaire ne propose toutefois qu'une vision ouvriériste du travail.

En second lieu, il faut aussi s'attacher à l'aspect temporel d'un sujet aussi contemporain et au choix d'un thème à la fois clairement identifié et diffus. Ces particularités constituent deux obstacles dont il faut mesurer les conséquences.

La question du repérage chronologique se pose dans l'univers de la littérature contemporaine. D'un côté, existe-t-il un début clairement identifié à une période littéraire en train de se constituer ? A l'autre extrémité, comment ne pas louper des publications nouvelles et mettre à jour constamment une réflexion en cours ?

Les études générales que nous avons utilisées et dont nous traiterons plus précisément ci-après apportent un premier élément de réponse, notamment sur le début d'une période contemporaine généralement estimée à partir de 1980. A partir de ce constat, nous devons à la fois expliquer la pertinence d'une telle balise temporelle mais aussi la relier à notre sujet du monde du travail en se posant la question de la justesse d'un tel repère. En d'autres termes, dans la littérature contemporaine généralement appréciée à compter des vingt-cinq ou trente dernières années, la façon dont le thème du travail est abordé dans la littérature est-elle en

accord avec la vision actuelle de la littérature et, par conséquent, identifie-t-elle une rupture avec la manière dont le travail était évoqué jusqu'alors ? Faut-il rechercher d'autres évolutions au sein même de cette période contemporaine ? Tels sont les questions qui se posent même pour une période récente qu'on imagine plus volontiers homogène parce que nous-mêmes y sommes impliqués. Il suffit pourtant de regarder certaines émissions littéraires télévisuelles⁹⁴ du début des années 1980 pour constater déjà combien l'écart de style et de ton est visible avec la représentation de la littérature d'aujourd'hui. La passionnante étude de Bernard Lahire, *La Condition littéraire* (La Découverte, 2006), montre également cette évolution du statut des écrivains, bien évidemment indissociable de notre sujet d'étude. Des évènements internationaux, des mutations sociales des bouleversements d'idées modifient chaque jour notre présent et le rend hétérogène. Nous pouvons le mesurer *a posteriori* de façon qualitative ou quantitative : par exemple, la guerre des Balkans des années 1990 a été l'occasion d'une implication intellectuelle française qui s'était rarement manifestée depuis les années 1970 avec la répression au Chili ou l'entrée des chars russes à Prague.

Mais l'autre difficulté de cette proximité temporelle consiste à essayer rapidement de déduire (de deviner plus que de constater) quels seront les impacts de l'actualité et ses conséquences sur la littérature. Pour cela, les études générales ne peuvent être d'aucune utilité car leur champ d'investigation est trop vaste. Il faut puiser dans les publications critiques, revues, mensuels hebdomadaires, et tenter de suivre, souvent par recoupement, les articles qui sont utiles à l'étude entreprise. Il ne peut y avoir de fin dans ce que certains nomment « l'extrême contemporain »⁹⁵ où la réactualisation constante de la bibliographie doit être un souci permanent

Le thème du monde du travail est également important à cerner. L'interprétation des mots-clés qui constituent le sujet est très vaste et ajoute à la difficulté de recherche. S'en tenir à des locutions comme le « roman du travail » ou « la littérature d'entreprise » devient vite stérile ou alors sujet à de fausses pistes. D'autre part, le

⁹⁴ Voir par exemple l'émission *Apostrophe*, du 5 février 1982 dans laquelle Bernard Pivot recevait Leslie Kaplan pour *L'Excès-l'usine*.
http://www.ina.fr/archivespour tous/index.php?vue=notice&id_notice=CPB82054824

⁹⁵ « Enjeux du roman de l'extrême contemporain : écritures, engagements, énonciations », Colloque tenu à l'Université de Toronto, en mai 2007 (Source <http://www.fabula.org/actualites/article18641.php>) ou encore, c'est sous cette appellation que Matteo Majorano dirige à l'Université de Bari (Italie) son Groupe de Recherche sur l'Extrême Contemporain (GREC).

monde du travail traverse tous les domaines universitaires avec, en premier lieu, la cohorte des Sciences sociales, et ce, bien avant la littérature qui paraît alors très anecdotique en face d'une somme documentaire présentant peu d'intérêt direct pour notre étude. Cependant, il convient d'être inventif et de rechercher à la fois vers les sujets connexes comme les littératures prolétariennes, sociales, les représentations de l'usine et des métiers mais aussi les grands thèmes génériques qui ont généralement l'habitude d'englober la description du monde du travail comme « l'écriture du réel ».

Ces recherches aboutissent à des ouvrages ou des articles plus spécialisés et qui cadrent réellement avec notre étude. C'est sous cet adjectif que nous les avons d'ailleurs répertoriés. La plupart sont de type comparatif et permettent des recoupements entre plusieurs livres. Les articles de journalistes critiques permettent souvent de synthétiser un aspect répétitif ou une « tendance »⁹⁶ actuelle. Les catalogues de libraires présentés sous forme de dossier peuvent se révéler particulièrement précieux pour établir également un référencement des œuvres concernées⁹⁷.

Car enfin, n'oublions pas que, même si la recherche doit logiquement avoir une méthode allant du plus généraliste vers le plus précis afin d'oublier le moins possible les aspects de l'objet d'étude, la phase ultime de cette bibliographie est d'effectuer un recensement le plus complet possible des œuvres de littérature française qui traitent du monde du travail. Ce recensement constitue le troisième volet de cette bibliographie. Volontairement déployé sur une période plus large que celui généralement admis de la littérature contemporaine, il tente également de présenter des œuvres diverses : certaines seront passées presque inaperçues, d'autres auront eu un retentissement plus médiatique. Sans prétendre à l'exhaustivité absolue, aucun des ouvrages qui y seraient absent n'a été d'emblée écarté, sauf si l'intérêt du monde du travail présenté rendait l'intrigue significativement trop mince et bien éloignée de l'intention de l'auteur. Par exemple, dans *A l'abri de rien* (Éditions de l'Olivier, 2007), Olivier Adam brosse le portrait d'une femme qui s'investit auprès de sans-papiers mais l'objet du livre n'est pas de décrire la présence de ce travail (d'ailleurs, est-ce un travail ?). L'avantage d'un échantillonnage large est de présenter une valeur statistique qui permet quelques déductions, toutefois relatives

⁹⁶ Sandrine MORIN « Ce qui est tendance en librairie : l'entreprise », revue *Lire*, sept 2003.

⁹⁷ Collectif de libraires, *Salariat : dépôt de bilan - choix bibliographique 1918-2004*

dans le panorama littéraire français : moins de cent références traitent du sujet du travail sur quarante ans tandis qu'on peut estimer à plusieurs dizaines de milliers les romans, recueils de nouvelles ou récits parus pendant le même laps de temps.

Dans ce recensement, un certain nombre de choix ont dû être optés. Il ne sera pas mentionné les ouvrages édités à compte d'auteur en raison d'une double problématique, celle de leur détection souvent difficile dans l'univers des lettres et celle de leur reconnaissance en dehors de tout circuit éditorial. De la même manière, les ouvrages publiés uniquement en édition numérique ont été écartés, sous toutes les formes que ce soit, qu'il s'agisse de véritables maisons d'édition comme Publie.net⁹⁸ ou de formes actuelles, comme les blogs. En revanche, ce n'est pas parce que ces technologies peuvent être hors sujet pour l'étude qui nous concerne qu'il ne faut pas les prendre en compte, d'autant qu'un livre peut en revenir de façon inattendue. A ce sujet, citons Anna Sam, qui a publié *Les Tribulations d'une caissière* (Stock, 2008), après avoir tenu un blog sur ce même métier⁹⁹. La question du cadre fictif d'origine et de la langue est tout aussi complexe et importante. Que doit-on prendre en compte : la nationalité de l'auteur ? sa capacité à s'exprimer en français ? un lieu d'édition parisien ? l'homogénéité d'une législation de travail circonscrite à un même territoire ? Là aussi, il faut faire preuve de prudence et ne pas rejeter *a priori* des ouvrages qui peuvent constituer un apport important pour éclairer un aspect précis de notre étude. A ce sujet, les deux ouvrages d'Anne Weber, *Chers oiseaux* et *Cendres et métaux* (Seuil, 2006), publiés en France, écrits en français bien que leur auteure soit allemande et dont l'action se passe dans une entreprise suisse, constituent un ensemble particulier par leur démarche et sont dignes d'être commentés ici. La question se pose *a fortiori* pour Amélie Nothomb, écrivain belge, publiée à Paris et dont la trame du roman *Stupeur et tremblements* (1999) se situe dans une firme japonaise. Les ouvrages hors du domaine de la « littérature française », essais, documents, ne sont en principe pas cités, sauf, là encore, cas particuliers : un retentissement important, comme l'a eu en son temps l'étude sociologique *La Misère du monde* de Pierre Bourdieu (1993) ou un aspect traité dans l'étude comme la référence au langage de l'entreprise du livre de Corinne Maier, *Bonjour paresse* (Michalon, 2004) qui n'est pas à proprement parler un roman. La

⁹⁸ www.publie.net : crée par François BON en 2007. Déjà 200 titres disponibles sous des formats multiples, pdf ou e-books (consultation du 19/01/2009).

⁹⁹ <http://caissierenofutur.over-blog.com/>

question de la littérarité étant alors au centre de la parution dans une collection de littérature française, cet aspect doit être longuement explicité, ne pouvant se réduire à la simple caution de l'éditeur et à la parution sous une couverture identifiée comme telle. De la même manière, nous avons écarté les genres du roman policier, du thriller ou de la science fiction, même s'il faut toutefois signaler que la littérature du travail s'est largement tournée vers ce domaine paralittéraire¹⁰⁰. Les romans noirs de Didier Daeninckx décrivent un milieu populaire pas très éloigné du cadre habituel des romans de la littérature prolétarienne. Mais là aussi, la portée de certains textes comme le *Petit abécédaire des entreprises malheureuses* d'Anne Matalon, paru en 1998 aux éditions Baleine, spécialisées dans le genre du polar, mérite de figurer dans un recensement de littérature générale en raison d'un regard approfondi sur la langue d'entreprise. *Lorraine connection*, de Dominique Manotti, répond dans le même registre du roman noir à *Daewoo*, trois ans après le roman de François Bon et cet écho d'un genre à l'autre sur un même sujet mérite d'être signalé. En réalité, nombreux sont les genres proches du roman ou du récit qui prennent en compte un véritable travail littéraire sur le monde du travail. Les pièces de théâtre de Michel Vinaver (*La demande d'emploi*, *Dissident*, *il va sans dire*, *Les travaux et les jours*, *Les voisins*) abordent largement ces thèmes. Le monde de la bande dessinée a aussi investi le champ du travail, ainsi que l'indique l'exemple suivants : Jean-Luc Loyer, *Noir métal : au cœur de Metaleurop*, Delcourt (2006). Des récits de commande comme celui de Sylvain Rossignol (*Notre usine est un roman*) montrent aussi l'intérêt croissant des entreprises à retracer leur histoire à travers le regard d'un écrivain extérieur.

Ainsi, si les trois aspects (manuels généralistes, articles spécialisés et recensement des œuvres) de cette bibliographie constituent un ensemble indissociable capable de donner une véritable dimension à un sujet souvent mal identifié au sein de la littérature contemporaine, ils ne constituent pas pour autant un panorama complet des relations multiples qui existe entre la littérature contemporaine dans toutes ses formes et ses interactions confrontée au monde du travail.

¹⁰⁰ « La figure de l'employé a aussi conquis, à partir des années 70, le champ paralittéraire », signale la revue *JIBRILE* en 2006.

V-1 Manuels généralistes

LECARME, Jacques - VERCIER, Bruno, *La Littérature en France depuis 1968*. Bordas, 1982, 320 p.

Présenté de la même facture que la fameuse collection des Lagarde et Michard que l'on doit aussi à la même maison d'édition, *La Littérature en France depuis 1968* prolonge un autre volume intitulé *La Littérature en France depuis 1945*. Dans ces deux volumes, la présentation thématique a toutefois remplacé la liste d'auteurs présentés par siècle. Cet ouvrage, publié en 1982, présente un intérêt limité pour notre thème d'étude, l'œuvre d'écrivains comme François Bon (qui débutait) n'y est pas abordée, ni le sujet du travail (ou de la revendication sociale) qui aurait pu trouver un écho à travers Robert Linhart.

VIART, Dominique - VERCIER, Bruno, *La Littérature française au présent, 2^e édition augmentée*. Bordas, 2008, 544 p.

La première édition, parue seulement en 2005, a été augmentée d'une nouvelle parution trois ans après. Car s'il existe un danger inhérent à toute étude de littérature contemporaine, c'est bien d'être obsolète à peine publiée. La difficulté qui prévaut généralement a ainsi été magistralement combattue par cette mise à jour récente. Aussi, cette *Littérature française au présent* constitue-t-elle une référence pour dresser un panorama de la littérature dans notre pays depuis 1980. L'exhaustivité est de rigueur et l'index des écrivains cités compte plus de 1300 noms.

La présentation thématique de cet ouvrage se regroupe en réflexions prépondérantes, en questions sous-jacentes plus certainement qu'en dogmes établis : « les écritures de soi », « écrire l'Histoire », « écrire le monde », sont des thèmes qui assurent plus une continuité qu'une rupture avec le vingtième siècle. A l'intérieur de chaque rubrique, on trouve des sujets plus précis comme l'écriture des camps ou de la guerre qui continue à traverser la mémoire collective. Mais l'ouvrage tente de donner quelques pistes, quelques enjeux pour les années qui vont suivre et ce n'est pas son moindre mérite. Si la question de l'engagement, récurrente depuis Sartre, y est abordée, les malaises du roman, la situation des auteurs trouvent ici un écho dans un monde en pleine mutation. Comment « être de son temps » ? Est-ce

que la « séduction du récit » opère toujours ? Quels sont les « présences de la poésie » et des « écritures dramatiques » ? Bref, « l'évolution des genres », le « conflit des esthétiques » ou le « renouvellement des questions » élèvent un débat qui demeure mécaniquement encore flou dans la contemporanéité.

Cet ouvrage se révèle une aide précieuse pour l'élaboration de notre étude. En effet, beaucoup d'auteurs cités s'y retrouvent et des thèmes comme « l'engagement en question » ouvrent la réflexion sur des auteurs qui nous sont importants comme Robert Linhart (p. 253). Mais c'est surtout le chapitre « écrire le réel » qui aborde de manière particulièrement riche les auteurs les plus représentatifs de la littérature du travail (p. 213 à 234).

RAGON, Michel, *Histoire de la littérature prolétarienne de langue française*, Le Livre de poche (d'après l'édition Albin Michel de 1986), 323 p.

Le grand mérite de cette ambitieuse étude est de s'arrêter à peu près au moment où notre étude commence : ainsi l'auteur évoque François Bon et *Sortie d'usine*, paru en 1982, livre qui nous paraît induire un renouveau de la littérature du travail mais qui trouve son véritable élan à partir du XXI^e siècle. Cet ouvrage apporte une vision historique du thème du travail, tel qu'il a été abordé depuis le moyen-âge. C'est donc un ouvrage très important afin de déceler les sujets récurrents (la souffrance du travailleur, par exemple) mais aussi d'appréhender et de dater la nouveauté de la littérature contemporaine du monde du travail (l'apparition d'une littérature de « cadres », par exemple).

LAHIRE, Bernard, *La Condition littéraire, La Double vie des écrivains*, Éditions la découverte, 2006, 620 p.

Il s'agit de la première étude sociologique réalisée sur les écrivains français contemporains. Cette analyse d'importance (plus de cinq cents écrivains y ont participé) propose un panorama de la création littéraire actuelle mais surtout de ces conditions d'exercice. On peut se demander quel est l'intérêt d'un tel ouvrage pour une étude portant sur la littérature du travail. Un premier aspect permet d'ajouter une meilleure compréhension des problématiques des auteurs qui s'inscrivent dans le même paysage contemporain. Mais un autre aspect est plus intéressant : Bernard

Lahire aborde ce qu'il nomme « la double vie des écrivains » et la nécessité pour la majorité d'entre eux d'exercer un métier. Par conséquent, il est intéressant d'examiner quelles sont les interactions entre « écrivains-travailleurs » évoquant leur métier, ceux qui n'en parlent pas ou encore ceux qui parle d'une activité professionnelle qu'eux-mêmes n'exercent pas. La répartition des typologies de métiers exercées par les écrivains est également très intéressante à prendre en compte dans notre étude.

Autres références

ARENDDT, Hannah, *La Condition de l'homme moderne*, Calmann-Levy Pocket, 1961.

BERGSON, Henri, *Le Rire. Essai sur la signification du comique* (1900), Éditions Alcan, 1924. Version numérique téléchargeable autorisée <http://dx.doi.org/doi:10.1522/cla.beh.rir>

BOURDIEU, Pierre, *Les Règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Seuil, 1992

DE SAUSSURE, Ferdinand, *Cours de linguistique générale* (1916), Payot, 2003.

GASPARINI, Philippe, *Est-il je ?* Seuil, 2004

GENESTE, Philippe, *Visages de la littérature prolétarienne d'aujourd'hui*, Acratie, 1992.

GENETTE, Gérard, *Figures III*, Seuil, 1972.

GENETTE, Gérard, *Fiction et Diction*, Seuil, 1991.

GENETTE, Gérard, *Palimpsestes*, Seuil, 1982.

GENETTE, Gérard, *Seuils*, Seuil, 1987 (collection Points Essais, 2002).

JAKOBSON, Roman, *Questions de poétique*, Seuil, 1973.

MARICOURT, Thierry, *Dictionnaire des auteurs prolétariens de langue française*, Encrage, 1994.

MORRISON, Donald, *Que reste-t-il de la culture française ?* Denoël, 2008.

RAMBACH, Anne et Marine, *Les Intellos précaires*, Fayard, 2001 ; *Les Nouveaux intellos précaires*, Stock, 2009.

VIART, Dominique, *Portrait du sujet, fin de XXe siècle*, 1999,

<http://remue.net/cont/Viart01sujet.html>. (page consultée le 18/01/2009).

VIART, Dominique, *François Bon, étude de l'œuvre*, Bordas, 2008.

V-2 Articles et ouvrages spécialisés

ARTUS, Hubert. « La fiction française en plein travail ».
Nouvelle Vie Ouvrière, 2007, n° du 5 octobre.

BON, François, *Le Tiers-Livre* (site internet personnel) <http://www.tierslivre.net>

BON, François, *REMUE.NET* (Site internet associatif, fondé par François Bon)
<http://www.remue.net>

BEROUD, Sophie, *Le Roman social, Littérature, histoire et mouvement*, Éditions de l'Atelier, 2002.

ENGELIBERT, Jean-Paul. « Le nouvel esprit du travail dans quatre romans français. » *TRANS*, 2007, n°4.

FAIRISE, Anne. « Des salariés qui trempent leur plume dans l'acide ».
Liaisons Sociales, 2007, n°87, p.26-27

GEFFRAULT, Alain, *Le Monde de l'entreprise (Choix bibliographique)*
 2004, *WebLettres*, dossier n°255 (consultation du 14 septembre 2007)
http://www.weblettres.net/spip/article.php3?id_article=334

LAROCHE, Hervé. « L'actualité littéraire de l'entreprise vue à travers quelques parutions récentes. » *Gérer et Comprendre*, 2004, n°75, p.50-56.
<http://www.annales.org/gc/2004/gc75/education50-57.pdf>

MAISON, Olivier. « Ces romanciers qui démasquent le néolibéralisme ».
Marianne, 2007, n° 540, p.78-80

MARTY, Marcel. « L'Entreprise au miroir de trois romans français contemporains ».
La Voix du regard, 2001, n°14, p.172-180.

MORIN, Sandrine. « *Ce qui est tendance en librairie : l'entreprise.* » *Lire*, 2003, n°318, p.33.

PLUYETTE, Cyril. « Cadres et écrivains, comment font-ils ? »
Management, 2003, n°95, p.94-98

REYNS-CHIKUMA Chris, La fiction d'affaires : Une autre exception française? 99
 Francs de Frédéric Beigbeder », in *Contemporary French and Francophone Studies*,
 Volume 12, Issue 4 October 2008 , pages 455 – 462.

ROUSSEAU, Christine. « Écrivains entrepreneurs »
Le Monde, 2007, n°19543, Supplément hebdomadaire *Le Monde des Livres*, p 4.

SAENEN, Frédéric, *Écrire le travail aujourd'hui ; une littérature néo-prolétarienne est-elle possible ? Jibrile*, dossier « prolétariat », non daté (consultation du 18/12/2007)
<http://www.revuejibrile.com/JIBRILE/PDF/ECRIRE.pdf>

VIART, Dominique, *François Bon, étude de l'œuvre*, Bordas, collection « Écrivains au présent » , 2008.

VIART, Dominique, « Entretien avec François Bon », *Revue des Sciences Humaines*, numéro spécial sur l'autobiographie, 1999, repris sur site

<http://www.tierslivre.net/spip/spip.php?article307>

VIART, Dominique, « Portrait du sujet, fin de XXe siècle », 1999.

<http://remue.net/cont/Viart01sujet.html>.

ARTICLES COLLECTIFS.

« Tendances 07 : Le boulot. » *Les Inrockuptibles*, 2007, n°612, p.48.

« Dossier : Travail, la révolte des trentenaire, la peur au travail. », magazine ELLE, 2007. [http://www.elle.fr/elle/societe/les-enquetes/travail-la-revolte-des-trentenaires/la-peur-au-travail/\(gid\)/192131](http://www.elle.fr/elle/societe/les-enquetes/travail-la-revolte-des-trentenaires/la-peur-au-travail/(gid)/192131)

« Le travail, dans quelles conditions ? »- Bibliographie du pôle Langues et Littératures de la Bibliothèque de Rennes métropole

http://www.bibliotheque-rennesmetropole.fr/86003004/0/fiche___pagelibre
(consultation du 18/01/2008)

« Les révoltés du travail » *Manière de voir*, le Monde diplomatique n° 103 / Février - mars 2009

Salariat : dépôt de bilan. Images brouillées du travail, de la classe ouvrière et du chômage dans la littérature et les sciences humaines. Choix bibliographique 1918-2004. Cette étude est scindée en deux dossiers (*Le Roman prolétarien : 1918-1975* et *1975-2004 : le roman est-il encore au travail ?*) disponibles sur le site Internet de la librairie Ombres Blanches (Toulouse).

http://www.ombres-blanches.fr/pub/repere/faits/niv4.php?id_dossier=949

http://www.ombres-blanches.fr/pub/repere/faits/niv4.php?id_dossier=1040

V-3 Recensement des œuvres

1°) Liste par ordre chronologique des ouvrages sur le monde du travail, de 1967 à 2008 :

(En gras, œuvres citées en notes de présentation)

ETCHERELLI, Claire, *Élise ou la vraie vie*, Denoël, 1967.

PILHES, René-Victor, *L'Imprécateur*, Seuil, 1974.

LINHART, Robert, *L'Établi*. Éditions de Minuit, 1978.

ROBERTS, Jean-Marc, *Affaires étrangères*, Seuil, 1979.

LETESSIER, Dorothée, *Le voyage à Paimpol*, Seuil, 1981

BON, François, *Sortie d'usine*, Éditions de Minuit, 1982.

KAPLAN, Leslie, *L'excès l'usine*, P.O.L. 1982.

GOUX, Jean-Paul, *Mémoires de l'enclave*, Mazarine, 1986.

CEUPPENS, Raymond, *Le retour du vivant*, Plein Chant, 1987.

ERNAUX, Annie, *La Place*, Gallimard, 1991.

BON, François, *Temps machine*, Verdier, 1993.

BOURDIEU, Pierre, *La Misère du monde*, Seuil, 1993

DAUTUN, Jean-Pierre, *Chroniques des non travaux forcés*, Flammarion, 1993.

SALVAYRE, Lydie, *La Médaille*, Seuil, 1993.

HUELLEBECQ, Michel, *Extension du domaine de la lutte*, Maurice Nadeau, 1994.

ROSSET, François, *Un subalterne*, Michalon, 1995.

LACOCHE, Philippe, *Des petits bals sans importance*, Le dilettante, 1997.

VIVAS, Maxime, *Paris Brune*, Le temps des Cerises, 1997.

SALVING, François, *La Boîte*, Fayard, 1998.

WEGSCHEIDER, Alain, *Mon CV dans ta gueule*, Éditions Pétrelle, 1998.

MATALON, Anne, *Petit abécédaire des entreprises malheureuses*, Éditions Baleine, 1998.

JAUFFRET, Régis, *Clémence Picot*, Verticales, 1999.

NOTHOMB, Amélie, *Stupeur et tremblements*, Albin Michel, 1999.

SAUMONT, Annie, *Noir comme d'habitude*, Julliard, 1999.

VAUTRIN, Jean. *Le Cri du peuple*, Grasset, 1999.

BEIGBEDER, Frédéric, *99 Francs*, Grasset, 2000.

BEINSTINGEL, Thierry, *Central*, Fayard, 2000.

BON, François, *Paysage fer*, Verdier. 2000.

CHAUVIRE, Jacques, *Partage de la soif*, Le Dilletante, 2000.

DELAROCHE, Philippe, *Cain et Abel avaient un frère*, L'Olivier, 2000.

EMMANUEL, François, *La Question humaine*, Stock, 2000.

JAUFFRET, Régis, *Fragments de la vie des gens*, Verticale, 2000.

LEDERER, Jacques, *La nuit où Gérard retourna sa veste*, Fayard, 2000.

LACOCHE, Philippe, *HLM*, Le castor astral, 2000.

PAGÈS, Yves, *Petites Natures mortes au travail*, Verticales, 2000.

KAVIAN, Eva, *Autour de Rita*, le Castor astral, 2001.

LAURENT, Laurent, *Six mois au fond d'un bureau*, Seuil, 2001.

BERGOUNIOUX, Pierre, *Les forges de Syam*, Besançon : éditions de l'imprimeur, 2001.

WALDBERG, Michel, *La caissière*, éditions La différence, 2001.

BEINSTINGEL, Thierry, *Composants*, Fayard, 2002.

BIZOT, Thierry, *Ambition & Cie*, Seuil, 2002.

CRIMON, Jean-louis, *Verlaine avant-centre*, Le Castor Astral, 2002.

DUBOST, Jean-Pascal, *Fondrie*, Cheyne éditeur, 2002.

LEVARAY, Jean-Pierre, *Putain d'usine ! L'insomniaque*, 2002.

MAGLOIRE, Franck, *Ouvrière, L'aube*, 2002.

PICCAMIGLIO, Robert, *Chronique des années d'usine*, Pocket, 2002

PICCAMIGLIO, Robert, *La Valse dans le noir*, Albin Michel, 2002.

ARLIX, Eric, *Et hop ! AL Dante*, 2003.

BRUNEL, Sylvie, *Frontières*, Denoël, 2003.

FILIPPETTI, Aurélie, *Les Derniers jours de la classe ouvrière*, Stock, 2003.

GREGOR, Jean, *Jeunes cadres sans tête*, Mercure de France, 2003.

JONCOUR, Serge, *Carton*, Éden Fictions, 2003.

KAVIAN, Eva, *Trois siècles d'amour*, Le Castor astral, 2003.

LEVARAY, Jean-Pierre, *Classes fantômes : chroniques ouvrières*, Le reflet, 2003.

PAILLARD, Jean-François, *Un monde cadeau*, Ed du Rouergue, 2003.

ROHR, Philip, *Vie Sauvage*, Aléa, 2003.

TAVARD, Guillaume, *Le Petit Grain de café argenté*, Le Dilettante, 2003

VIGOUROUX, François, *Monsieur le Président pourquoi nous as-tu abandonnés?* Puf, 2003

VIVIAN, Arnaud, *L'Entreprise*, La Découverte, 2003.

WEGSCHEIDER, Alain, *État dynamique des stocks*, Calmann-Lévy, 2003

BOILLET, Eugénie, *Chroniques caissières*, édition d'en-bas, 2004.

BON, François, *Daewoo*, Fayard, 2004.

CHAUVIRE, Jacques, *Journal d'un médecin de campagne*, Le temps qu'il fait, 2004.

CRIMON, Jean-louis, *Rue du pré aux chevaux*, Le Castor Astral, 2004.

DESBRUSSES, Louise, *L'Argent l'urgence*, P.O.L. 2004.

LACOCHE, Philippe, *Cité Roosevelt*, Mille et une nuits, 2004.

MAIER, Corinne, *Bonjour paresse*, Ed Michalon, 2004.

COLLECTIF, *Des Nababs et des Clowns*, nouvelles. Éditions Vie et Cie, 2004.

EGLOFF, Joël, *L'étourdissement*, Buchet-Chastel, 2005.

MORDILLAT, Gérard, *Les Vivants et les morts*, Calmann-Levy, 2005.

AUROUSSEAU, Nan, *Bleu de chauffe*, Stock, 2005.

CALIGARIS, Nicole, *L'Os du doute*, Verticales, 2006.

PETITET, Vincent, *Les Nettoyeurs*, JC Lattes, 2006.

MANOTTI, Dominique, *Lorraine connection*, Rivages, 2006.

QUINTREAU, Laurent, *Marge Brute*, Denoël, 2006.

SWIATLY, Fabienne, *Gagner sa vie*, La Fosse aux ours, 2006

WEBER, Anne, *Chers oiseaux*, Seuil, 2006.
WEBER, Anne, *Cendres et Métaux*, Seuil, 2006.
DELWART, Charly, *Circuit*, Seuil, 2007.
BEINSTINGEL, Thierry, *CV roman*, Fayard, 2007.
DU SORBIER, Thierry, *Le Stagiaire amoureux*, Buchet-Chastel, 2007.
BLANC, Jean-Noël, *La petite piscine au fond de l'aquarium*, Joëlle Losfeld, 2007.
CHARVEL, Johann, *L'œil du vigile*, L'Insomniaque, 2007.
CURIOL, Céline, *Permission*, Actes Sud, 2007.
FOURNIER, Gisèle, *Rupture*, Mercure de France, 2007.
MALINCONI, Hélène, *Au Bureau*, L'aube, 2007.
NOYELLE, Guillaume, *Jeune Professionnel*, Bartillat, 2007.
POMMIER, Lilas, *Licenciement pour faute*, L'Harmattan, 2007.
SALVAYRE, Lydie, *Portrait de l'écrivain en animal domestique*, P.O.L., 2007.
TOURNAYE, Guy, *Radiation*, Gallimard, L'infini, 2007.
WONG, Iris, *Héroïque*, Stock, 2007.
BEAUFILS, Carine, *Monsieur le directeur*, Stock, 2008.
SONNET, Martine, *Atelier 62, Le temps qu'il fait*, 2008.
ROSSIGNOL, Sylvain, *Notre usine est un roman*, Atelier la découverte, 2008.
MAUCHE, Jérôme, *La loi des rendements décroissants*, Seuil, 2008.
SAM, Anna, *Les tribulations d'une caissière*, Stock, 2008.
MORET- COURTEL, Catherine, *La Caissière*, Belfond, 2008.
BERGOUNIOUX, Gabriel, *Doucement*, Champ-Vallon, 2009.

2°) Notes de lecture, par ordre alphabétique

BEIGBEDER, Frédéric, *99 Francs*, Grasset, 2000.

Ce roman raconte les tribulations cyniques d'un publicitaire en rébellion avec le milieu qui l'emploie. D'un style actuel et convenu, faiblement littéraire mais commercial, ce livre mérite sa place dans la littérature du travail car son auteur, connu du monde littéraire est parfois présenté dans cette thématique : citons l'article

récemment paru : « La Fiction d'affaire, une exception française »¹⁰¹. Récemment adapté au cinéma, ce roman fait le procès d'un monde publicitaire tout en assurant largement une forte promotion à son auteur. Travail intellectuel des cadres, cynisme à l'égal d'*Extension du domaine de la lutte* de Michel Houellebecq, ce livre est possède un caractère ambigu, capable de dénoncer le monde actuel du travail mais d'en tirer bénéfice.

BEINSTINGEL, Thierry, *Central*, Fayard, 2000 ; *Composants*, Fayard, 2002 ; *CV roman*, Fayard, 2007.

Par honnêteté intellectuelle et parce que la critique littéraire les a reliés à ce thème d'étude, je me permets de présenter mes trois ouvrages parus chez Fayard entre 2000 et 2007 et qui représentent une trilogie exclusivement consacrée au monde du travail. *Central*, paru en premier, est un récit d'inspiration autobiographique qui raconte l'évolution d'une administration en entreprise. Le point marquant de ce livre est son rapport à la langue : exclusivement rédigé avec des verbes sans sujets (infinitifs et participes passé), il essaie de reproduire la manière dont les entreprises modernes communiquent à leurs employés de manière neutre comme si chaque salarié était interchangeable. Dans le second ouvrage, la créativité d'un intérimaire se trouve exacerbée par l'absence de consigne qu'on omet de lui fournir pour le rangement d'un entrepôt. Enfin, dans *CV roman*, le retour à l'inspiration autobiographique se manifeste à travers le métier actuel de l'auteur, un conseiller en mobilité professionnelle, confronté au monde de l'emploi. Les codes du recrutement sont alors passés au crible dans un texte bâti comme la répétition des rubriques d'un CV et qui mêle diverses formes (fiction, théâtre...). Les thèmes auxquels ces trois ouvrages se rattachent touchent le travail des cadres, l'aliénation au travail mais surtout le langage de l'entreprise.

¹⁰¹ Chris Reyns-Chikuma *La fiction d'affaires : Une autre exception française?* 99 Francs de Frédéric Beigbeder.

BERGOUNIOUX, Gabriel, *Doucement*, Champ-Vallon, 2009.

Doucement est le troisième livre de Gabriel Bergounioux publié chez Champ-Vallon. Les deux premiers, *Il y a un* et *Il y a de*, jeux de mots homériques, laissent déjà entendre un projet global et de long terme. Ce troisième livre s'intègre dans un présent éternel qui semblait l'apanage des deux premiers récits. En effet, la guerre évoquée dans les deux premiers textes ressemblait à une épopée antique mais contemporaine. Avec *Doucement*, une paix non moins inquiétante succède à cette guerre étrange. L'action, si l'on peut parler ainsi de cet enchaînement de gestes d'un narrateur improbable, conduit un travailleur au fond d'une mine pour y accomplir une tâche indéterminée. Seul compte le trajet, les hésitations dans cette descente dans les entrailles de la terre. Dans quel but ? On entrevoit le pire : tout cela c'est manière de se séparer à bon compte d'une humanité devenue trop encombrante. Et pour preuve ce « gardien aveugle » qui l'agresse à la fin. Ainsi les mythes réapparaissent derrière cette descente aux enfers, Cerbère, Minotaure, cyclopes. Mais ce n'est qu'une des déductions multiples que délivre ce récit. Car il y a bien d'autres emboîtements à saisir. Est-ce un livre sur le travail ? Tout l'y indique mais non pas dans un pragmatisme brutal, plutôt un concret qui ferait sens, familier, des gestes, une quête : on travaille pour vivre, pour avoir le droit de vivre. Dans cette signification sociale, le travail apparaît alors dans toute son inhumanité : travailler et ainsi avoir le droit de vivre, c'est aussi fabriquer sa propre mort. « Est-ce qu'une société de marché peut fabriquer un mythe pour la mort ? », demande ainsi l'auteur. A ce titre, l'ouvrage de fiction Gabriel Bergounioux est le premier à aborder le thème du travail à travers notre rapport philosophique à l'activité humaine. Linguiste à l'Université d'Orléans, Gabriel Bergounioux explore également notre rapport au langage, ici, saisi, tourmenté, brutalisé comme une matière minière.

BOILLET, Eugénie, *Chroniques caissières*, éditions d'En-bas, 2004.

Paru en 2004, cinq ans avant les *Tribulations caissières* d'Anna Sam, Eugénie Boillet a été l'un des premiers écrivains à évoquer la condition des hôtesses de caisse de nos hypermarchés. En 2001, Michel Waldberg avec un roman intitulé *Caissière* l'avait précédé mais Eugénie Boillet possède la particularité d'avoir exercé ce métier alors que le roman de Michel Waldberg était une pure fiction. Dans ce livre drôle et fin, le quotidien de nos superettes est passé au crible, depuis les astuces pour fidéliser la clientèle jusqu'aux lettres de protestations de consommateurs en passant, bien sûr, par les caissières que l'on regarde s'installer, discuter parfois, effectuer le passage répétitif entre leurs mains des articles de consommation, subir l'indifférence des clients au mieux, au pire leur agressivité. Mais au-delà de la répétition des jours, c'est notre monde humain qui se dessine, avec ses aversions, ses drames et ses tendresses (ce vieil homme qui revient faire ses courses tout seul, sa femme étant morte). Significatives de l'évolution des métiers vers les emplois de service au client, les hôtesses de caisse constituent les témoins privilégiés et obligés de chaque consommateur. Ce n'est pas un hasard si beaucoup de récits les évoquent. A travers elles, c'est aussi l'action répétitive du passage des articles qui a supplanté le travail à la chaîne, devenu moins emblématique de notre société. Beaucoup de récits concernant les caissières présentent ces métiers comme temporaires. Ce passage « vers le client » assure l'indispensable relation entre le lecteur, forcément client, et l'écrivain, ce dernier évoquant trop rarement l'autre métier « alimentaire » de sa vie.

BON, François, *Sortie d'usine*, Éditions de Minuit, 1982.

Ce livre est cité pour mémoire, car il n'entre pas dans notre sujet d'étude qui explore le début du XXI^e siècle. Toutefois, avec *L'Excès-l'usine* de Leslie Kaplan et *L'Établi* de Robert Linhart, il apporte un renouveau au thème du travail qui était resté inemployé depuis mai 1968. C'est un des derniers ouvrages que cite Michel Ragon dans son *Histoire de la littérature prolétarienne*. *Sortie d'usine* commence par le trajet qu'accomplit un ouvrier pour se rendre à son travail et aussi tout le rituel de l'arrivée à l'usine, la pointeuse, les ateliers, les attitudes des collègues. Puis, le quotidien des jours défile mais, dans cette manière « d'enrober d'ennui » (p.38), François Bon tente de replacer à sa juste mesure le hors temps de l'usine. Le narrateur assiste à un accident de travail, conté de la même façon hachée, paroxystique et rendant particulièrement bien la situation d'urgence évoquée : « Le cri. D'où plus loin de l'autre côté de l'allée. Derrière, contre le mur, là-bas. » (p. 29). De même, la mort d'un ouvrier est le prétexte d'une mise en scène fantastique sur le lieu même du travail. Comme dans *L'Établi* de Robert Linhart, François Bon évoque également les revendications des ouvriers et la grève, mais le narrateur se sent étranger à ces préoccupations. Un accident de travail lui fournit l'occasion de la fuite espérée, il peut alors maintenant avoir la force de quitter l'usine : « une sortie de tous les jours », comme termine le récit.

Dés la parution du premier roman de François Bon, la critique ne se trompe pas sur l'envergure d'écrivain : *Sortie d'usine* n'est pas un simple témoignage, un livre de plus versé au thème de la littérature du travail, c'est un ouvrage qui renouvelle le roman, comme l'exprime Daniel Rondeau, le 19 septembre 1982 dans le journal *Libération* :

Tout est dans ce livre : les blessures, la grève, le cigare de fin d'année, la mort machine, les bouffées d'air chaud, les odeurs de mazout, les simulacres, la perruque, les transpalettes, et surtout : le vide. *Sortie d'usine* est plus qu'un livre sur l'usine. C'est l'usine. L'usine – l'excès – le vide. Quant à François Bon, votre attention s'il vous plait: c'est un écrivain.

BON, François, *Temps machine*, Verdier, 1993.

François Bon précise dans sa biographie¹⁰² que ce livre résulte d'une « rencontre avec Rüdiger Stephan, un des responsables de la Robert Bosch Stiftung, qui lui propose de résider un an à Stuttgart, avec accès libre autorisé dans les unités de production et les centres d'essais et de recherches du groupe Bosch. Nombreux échanges pluridisciplinaires sur culture et industrie, d'où résultera *Temps Machine* ». Ce récit est ainsi une allégorie sur un monde en train de disparaître, ainsi que le note Jean-Baptiste Harang, *Libération*, 25 mars 1993 :

François Bon a construit, en six courts récits qui se répondent les uns aux autres, le portrait personnel d'un monde qui s'éteint peu à peu à nos oreilles, le monde où les hommes travaillent, de leurs mains, ou avec des outils au bout des bras tendus, ou à l'aide de lourdes machines de centaines de tonnes commandées par un homme jamais à l'abri des salissures, exposé aux blessures, où la faute d'inattention peut être mortelle. Un monde où l'on pouvait dire le travail inhumain pour la raison même que l'homme fier ou contraint, le plus souvent contraint et fier, y forçait sa nature. Ce monde en noir et noir où les couleurs ne sont que des parfums, de la chaleur ou de la graisse, le bleu des chalumeaux, le soleil captif des fours, « l'odeur bleuisseuse de la tôle ».

L'auteur est ainsi un des premiers à aborder le sujet de la déliquescence des appareils de production et de la disparition des métiers qui correspondent à une fabrication concrète. Publié à une époque où la fiction est paradoxalement quasi absente des préoccupations du travail, *Temps machine* apparaît prophétique mais également introduit le devenir d'un prolétariat qu'Auréliette Filippetti tentera d'enterrer dix ans plus tard avec *Les Derniers jours de la classe ouvrière*.

BON, François, *Paysage fer*, Verdier. 2000.

Ce livre n'évoque pas directement le monde du travail. Pourtant, à la faveur d'un trajet en train répétitif, François Bon restitue un paysage industriel aperçu depuis les voies de chemin de fer. La déliquescence du tissu industriel et l'esthétisme des lieux de travail constituent les axes forts de ce livre et continuent ainsi des thèmes abordés depuis son premier roman *Sortie d'usine*. L'aspect fragmentaire de la répétition des trajets ajoute un enjeu littéraire proche de Georges Perec (*Espèces d'espaces*, *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien*), auteur que François Bon cite souvent lors de ses ateliers d'écriture. Cet ouvrage a reçu le prix France Culture.

¹⁰² Site de l'auteur www.tierslivre.net (consultation du 10 août 2009).

BON, François, *Daewoo*, Fayard, 2004.

Même si « roman » est indiqué en sous titre, *Daewoo* est au départ une commande théâtrale faite par Charles Tordjman qui dirige la scène nationale de Nancy et avec lequel l'auteur avait déjà travaillé sur les sans-abris de la capitale régionale. Pour autant, François Bon, dont c'est le vingt-troisième livre, éprouve le besoin de raconter autrement l'épopée des ouvriers de la firme Daewoo privés de travail suite à la fermeture brutale de trois usines. Le récit est constitué de fragments, descriptions de lieux, interviews, anecdotes, ébauches de scènes de théâtre. L'histoire des luttes pour maintenir les usines est également vue à travers de multiples témoignages. L'ensemble est un kaléidoscope où la vérité est partagée entre les différents protagonistes. L'écrivain n'est alors que celui qui permet la réalité et la transmission de cette vérité quasi romanesque. François Bon l'explique ainsi : « L'écriture convoque tous les procédés de la fiction, l'illusion des lieux et qu'on s'y déplace, la proximité des visages, le grain ou le rythme des voix : le plaisir, c'est d'amener l'écriture là où le réel est énigme, où la raison ne peut aider à comprendre. »¹⁰³. De cette manière, il répond tout-à-fait au thème « écrire le réel » identifié dans *La littérature française au Présent*. Du reste, dans ce chapitre, Dominique Viart n'oublie pas de mentionner que *Daewoo* s'inscrit dans la lignée de *Sortie d'usine*, le premier roman de l'auteur : « Dans *Sortie d'usine*, il fallait encore dire la violence du quotidien et l'aliénation au travail, chercher comment leur échapper. Vingt ans plus tard ce sont les usines qui ferment et c'est un monde qui meurt que François Bon évoque dans *Daewoo*. »¹⁰⁴ .

Daewoo est ainsi un ouvrage important qui répond à de multiples axes d'étude : la manière d'écrire un réel collectif, l'évolution du travail vue par un même écrivain à vingt ans de distance, la théâtralisation du travail, la fusion des genres (ici, le roman et le théâtre), la question de la littérarité et le rôle de l'écrivain dans la mise en forme d'une parole écoutée, les rapports entre l'étude sociologique et la littérature, l'implication de l'écrivain dans la vie sociale, la question du langage de l'entreprise et de sa porosité dans la littérature, l'historisation de la classe ouvrière. Ainsi *Daewoo* présente à lui seul un panorama déjà important des sujets que nous pouvons étudier dans la littérature contemporaine confrontée au travail.

¹⁰³ François Bon, entretien avec Sylvain Bourmeau pour les *Inrockuptibles* du 25 août 2004.

¹⁰⁴

Dominique VIART, *La Littérature française au présent*, p. 222.

BOURDIEU, Pierre, *La Misère du monde*, Seuil, 1993.

Vaste fresque sociologique, cet ouvrage que Pierre Bourdieu a dirigé, instaure une photographie, un panorama instantané de la société française des années 1990. Le thème du travail et ses interactions avec la société constitue un témoignage important et précis. Parallèlement, le soin avec lequel ceux-ci sont retracés sans altération de la parole donnée constitue une volonté presque littéraire de retracer le monde moderne. En ce sens, cet ouvrage répond au thème d' « écrire le réel », remarqué par Dominique Viart¹⁰⁵. Le discours ainsi rapporté devient quasi romanesque par l'attention permanente de ne déformer aucune parole récoltée. En effet, si dans *Daewoo*, François Bon justifie en quelque sorte la littérarité de l'écrivain capable de souligner un des aspects de la parole reçue, l'ouvrage de Pierre Bourdieu n'est guère éloigné d'une quête similaire à travers le parti-pris de ne pas hiérarchiser la parole écoutée. Les tranches de vie dont le lecteur est le témoin sont ainsi lues « comme un roman ». De plus, l'auteur a toujours considéré le rôle du sociologue comme devant être obligatoirement engagé (citons sa fameuse affirmation : « La sociologie est un sport de combat. »). Cet engagement est alors proche d'une certaine manière de celui qui pouvait justifier l'établissement en usine (Robert Linhart et Leslie Kaplan). Ainsi, la nature même de cet essai, la personnalité de son auteur, son retentissement important à sa sortie et le fait qu'il est encore considéré comme un livre essentiel de la sociologie, rend l'étude de ce livre importante dans une période où la littérature de fiction sur le travail a été particulièrement pauvre.

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 213.

COLLECTIF, *Des Nababs et des Clowns, nouvelles*. Éditions Vie et Cie, 2004.

Ce petit recueil de nouvelles est le premier ouvrage d'une maison d'édition, fondée au début du XXI^e siècle, aujourd'hui en sommeil. Comme son nom l'indique, son but était de relier le thème de la vie au travail avec la littérature (Vie et Cie, comme Compagnie, synonyme d'entreprise). Ce premier essai s'est poursuivi dans un autre genre avec la diffusion en bande dessinée de l'émission humoristique *Caméra café*, chroniques et anecdotes humoristiques du travail recueillies et filmées autour de la machine à café d'une entreprise. La volonté de cette maison d'édition était donc d'évoquer le monde de l'entreprise et ce premier recueil était issu d'un concours de nouvelles destinées à évoquer les premières expériences professionnelles. A travers la dizaine de courts textes, nous nous apercevons que le travail tertiaire et intellectuel est devenu prépondérant et que la précarité et les combines sont devenues des éléments forts de la transaction sociale. Ce livre vaut également pour l'exemple de création de cette maison d'édition qui a perçu l'engouement actuel de raconter la vie au travail.

CALIGARIS, Nicole, *L'Os du doute*, éditions Verticales, 2006.

Autre livre important, *L'Os du doute* est une pièce de théâtre qui retrace le dialogue de trois cadres réunis sur un même projet. « Parts de terrain à gagner, objectifs à accomplir, délais : il s'agit de faire de l'opération un succès de se montrer indéfectible, super-héros, semi-dieu jusqu'à... l'os », résume l'auteur dans la quatrième de couverture. La grande force de ces dialogues réside dans leur élaboration à partir de la langue managériale. Ce travail remarquable sur la langue d'entreprise est dû à la qualité de l'auteur, également formatrice, intervenant pour de nombreuses entreprises. *L'Os du doute* est son septième livre et la revue de littérature contemporaine *Le Matricule des anges* a consacré un numéro spécial à cet auteur en janvier 2008.¹⁰⁶ Comme François Bon, elle possède un site Internet personnel dans lequel la démarche de *L'Os du doute* est abondamment expliquée.¹⁰⁷

Les axes d'études de *L'os du doute* sont surtout liés à son apport à la langue d'entreprise. Toutefois, par son rôle militant et ses interventions en atelier d'écriture, Nicole Caligaris répond aussi au rôle social de l'écrivain. Le livre de thème du travail

¹⁰⁶ *Le Matricule des anges*, janvier 2008, n°89 p. 17 à 25.

¹⁰⁷ <http://pointn.free.fr/> (Consultation du 4 février 2009).

des cadres, surtout apparu dès la fin du XXe siècle avec *Extension du domaine de la lutte* de Michel Houellebecq.

DELAROCHE, Philippe, *Caïn et Abel avaient un frère*, éditions de l'Olivier, 2000.

Ce roman raconte l'histoire d'un consultant en communication d'entreprise pris dans le tourbillon de son travail et de sa vie privée. Paru en 2000, il est révélateur d'une époque où la « bulle Internet » et les télécommunications ne cessaient de grandir dans la nouveauté trépidante de la vie moderne. C'est dans ce contexte qu'il rejoint alors les thèmes de la littérature du travail. On retrouve les désillusions, le cynisme et le factice d'*Extension du domaine de la lutte* de Michel Houellebecq.

Travail des cadres, irruption de l'informatique et d'un marketing généralisé dans toute la société du travail constituent la nouveauté de ce roman.

DELWART, Charly, *Circuit*, Seuil, 2007.

Comme dans le roman de Philippe Delaroche, il s'agit aussi du travail d'un cadre. On sait que l'autonomie dans l'organisation de son propre travail caractérise l'employabilité du cadre et c'est avec cette liberté poussée à l'outrance que joue Darius, le narrateur de Philippe Delaroche. Entré par hasard au siège d'une chaîne d'information, Darius occupe un bureau vide et choisit de se constituer son propre travail à l'insu de cette entreprise. Il construit de toute pièce des sujets journalistiques ; il intrigue et devient vite un maillon indispensable dans cette firme où le scoop et l'information nouvelle constitue la raison d'être. L'habileté de ce roman est de dénoncer une société condamnée au mouvement et à la frénésie et la vacuité d'un monde où la rapidité de l'action prime sur son contenu et où les élémentaires vérifications ne se font plus.

Travail des cadres, mais aussi comédie du pouvoir et déliquescence du monde du travail constituent les axes d'études essentiels de ce roman. Pour son premier roman, le passé de l'auteur qui a connu une situation similaire à celle de son narrateur le range également dans une catégorie « d'écrivains-travailleurs », directement inspirés par leur sujet : « J'ai été viré d'un groupe audiovisuel pour

lequel je travaillais. Les quinze premières pages de mon livre correspondent à mon expérience. J'ai passé trois mois à attendre un plan social. J'étais payé, il y avait une standardiste qui me saluait le matin, j'avais un téléphone que je décrochais pour être sûr qu'il fonctionnait, j'avais accès à tout, mais je n'avais pas de boulot. C'était absurde. »¹⁰⁸.

DESBRUSSES, Louise, *L'argent, l'urgence*, P.O.L. 2006.

Le titre rappelle *L'Excès-l'usine* de Leslie Kaplan qui a marqué le renouveau de la littérature du travail au début des années 1980. Les deux écrivains sont également édités chez P.O.L. On retrouve d'autres points communs : les deux dénoncent une certaine forme d'aliénation de souffrance liée intrinsèquement au travail salarié, les deux ont réussi un véritable travail littéraire de la langue. Chez Louise Desbrusses, l'utilisation de parenthèses qui viennent très souvent rythmer les phrases donne un second niveau de monologue intérieur, celui-ci était distancié du narrateur par l'utilisation de la deuxième personne. *L'argent, l'urgence* raconte le renoncement d'une artiste, obligée d'obtenir un travail salarié stable pour subvenir à ses besoins et à ceux de son compagnon. Le piège des jours monotones se referme sur l'artiste qui perd alors sa capacité de créer.

Aliénation et souffrance devant le travail ne sont pas les seuls axes d'études de ce livre. La position de l'artiste au sein de la société, la distinction du travail et de l'œuvre, thèmes chers à Hannah Arendt¹⁰⁹, ainsi que la comédie du travail en font un livre important dans notre panorama des livres traitant de la littérature et du monde du travail en ce début du XXI^e siècle. De plus, le succès public de sa sortie en 2006 doit nous interpeller, de même importance que celui remporté par *L'Excès-l'usine* en 1982.

¹⁰⁸

Portrait de Charly Delwart par Ellen Salvi pour le magazine Internet *Zone Littéraire*
http://www.zone-litteraire.com/portraits.php?art_id=1317 (Consultation du 06/02/2009)

¹⁰⁹ Hannah Arendt, *La condition de l'homme moderne*.

EMMANUEL, François, *La Question humaine*, Stock, 2000.

Le livre de François Emmanuel a été l'un des plus remarquables de cette première année du nouveau millénaire. Il raconte l'histoire d'un psychologue chargé de dresser le profil du dirigeant d'une usine. Il découvre les liens entre celui-ci et le régime nazi. Sans toutefois évoquer un parallèle entre l'entreprise et les régimes totalitaires, cette allusion nous entraîne du côté de la philosophe Hannah Arendt, auteur de *La condition de l'homme moderne* (titre proche de celui de François Emmanuel), également remarquable pour ses travaux sur les régimes totalitaires et que citent Nicole Caligaris et Corinne Maier. Adapté au cinéma en 2007, il montre la persistance et l'actualité d'un tel thème qui symbolise une nouvelle déshumanisation.

ETCHERELLI, Claire, *Élise ou la vraie vie*, Denoël, 1967.

Ce roman est cité à titre indicatif car il n'entre pas dans notre domaine d'étude. Toutefois, premier livre de notre recensement des œuvres liées au travail, il présente juste avant 1968 la France travailleuse des Trente glorieuses. Son adaptation en feuilleton pour la télévision sera à l'origine de son grand succès populaire. C'est aussi un des rares ouvrages à présenter le travail des femmes. Il aborde également le thème du racisme et des relations colonialistes avec les pays du Maghreb, à la fin de la guerre d'Algérie.

FILIPPETTI, Aurélie, *Les Derniers jours de la classe ouvrière*, Stock, 2003.

Paru en 2003, ce roman au titre de péplum répond par la négative à la proposition d'*Extension du domaine de la lutte* que Michel Houellebecq prônait dix ans auparavant. Il s'agit du premier ouvrage d'Aurélié Filippetti, devenue depuis députée socialiste de Moselle, dans la Lorraine même où se situe l'intrigue de son livre. Inspiré par la vie de ses parents et grands parents, immigrés italiens venus travailler dans les usines de la sidérurgie de cette région, ce roman est l'occasion de se souvenir des engagements politiques – souvent communistes – des Trente glorieuses jusqu'au déclin et à la fermeture des usines. Ce roman est également un des premiers ouvrages écrits par une génération qui n'aura connu que la crise et qui se fait l'interprète et la voix de la génération précédente, travailleuse et silencieuse, soucieuse de son intégration dans la société à la suite des deux dernières guerres mondiales. Le mythe de l'écrivain – travailleur qui raconte son labeur comme dans la littérature prolétarienne est ici étrangement renouvelé, scindé en deux : l'écrivain est l'enfant cultivé qui peut raconter le travail de ses parents.

Ouvrage important à ce titre, il marque l'entrée en littérature d'une tendance à l'historisation du travail et plus particulièrement de la classe ouvrière. Tout comme *Daewoo*, de François Bon, ce milieu est alors présenté comme un monde qui se meurt.

GOUX, Jean-Paul, *Mémoires de l'enclave*, Mazarine, 1986.

Le livre de Jean-Paul Goux, paru à la même époque que *Sortie d'usine* de François Bon est une étude sociologique sur les ouvriers des usines Peugeot. Toutefois, c'est à la manière d'un romancier que Jean-Paul Goux prête voix aux salariés qu'il a croisés. Considéré par ses pairs comme un livre important de cette époque concernant les derniers feux d'une classe ouvrière, il mérite d'être cité, notamment au cœur d'une période où peu d'écrits de fiction ont été réalisés sur le travail. Conscient des changements sociaux qui s'opèrent, c'est avec lyrisme que Jean-Paul Goux raconte l'usine. Citons en appui François Bon, dans la présentation d'une manifestation qui les réunissait en 2005¹¹⁰ :

Lieu social privilégié, parce que ces circuits, l'argent, les choses, les hommes y laissent paraître leur point de jonction essentiel, le travail est aussi un magnifique surgissement esthétique : gestes et attitudes, géométries des lieux et objets, noblesse des matières. Et évidemment le corps, les regards, la relation nue d'un être aux autres êtres. Il ne faut pas s'étonner de la persistance de l'usine dans les recherches contemporaines, littérature, photographie, théâtre ou film, sociologie et anthropologie. Le nouveau, c'est peut-être que ces œuvres ne constituent pas, pour la littérature en tout cas, une littérature « sociale », ni même « réaliste », mais participent de l'invention littéraire justement pour s'être placées esthétiquement dans ce nœud où se recrée à chaque instant la relation sociale.

¹¹⁰ http://theatrespolitiques.free.fr/IMG/pdf/dossier_contextualisant_Silence_d_usine.pdf

HOUELLEBECQ, Michel, *Extension du domaine de la lutte*, Maurice Nadeau, 1994.

Ce livre, qui a connu un grand succès public, a révélé l'auteur et est emblématique de l'époque, dans laquelle la littérature du travail avait entamé une traversée du désert. Le titre pourrait désigner le retour d'un discours militant. Mais l'histoire qui est racontée fait preuve d'un cynisme destructeur. Le héros de ce roman est un cadre, un informaticien et c'est la première fois que cette catégorie de salarié était portée dans un livre, de même que la révolution informatique, encore incomplète avec un Internet inexistant. Cette caractéristique est suffisante pour dépeindre la nouveauté d'une période où la société découvre la nécessaire modernisation, en même temps que le désenchantement face à une politique de gauche qui abandonne ses idéaux. Les cohabitations politiques, le retour du libéralisme contribuent à désorienter le monde du travail. Pour ajouter à la confusion sociale, cet ouvrage développe un point de vue original dans lequel le domaine économique et la sexualité sont régies par les mêmes loi libérales ainsi que le montre cet extrait du roman :

Dans un système économique où le licenciement est prohibé, chacun réussit plus ou moins à trouver sa place. Dans un système sexuel où l'adultère est prohibé, chacun réussit plus ou moins à trouver son compagnon de lit. En système économique parfaitement libéral, certains accumulent des fortunes considérables ; d'autres croupissent dans le chômage et la misère. En système sexuel parfaitement libéral, certains ont une vie érotique variée et excitante ; d'autres sont réduits à la masturbation et la solitude. Le libéralisme économique, c'est l'extension du domaine de la lutte, son extension à tous les âges de la vie et à toutes les classes de la société. De même, le libéralisme sexuel, c'est l'extension du domaine de la lutte, son extension à tous les âges de la vie et à toutes les classes de la société. Sur le plan économique, Raphaël Tisserand appartient au camp des vainqueurs ; sur le plan sexuel, à celui des vaincus. Certains gagnent sur les deux tableaux ; d'autres perdent sur les deux.

Ce roman marque le début d'une réflexion amorale (que l'on retrouvera plus tard dans *99 francs* de Frédéric Beigbeder, par exemple) où la société du travail est délaissée dans son intérêt collectif au profit de l'immédiate jouissance individuelle.

KAPLAN, Leslie, *L'excès l'usine*, P.O.L. 1982.

Comme pour *Sortie d'usine* de François Bon, ce livre est considéré comme fondateur d'un renouveau de la littérature du travail au début des années quatre-vingt. Il est également très proche de *L'Établi* de Robert Linhart, les deux auteurs ayant été « établis » en temps que maoïste à l'usine en 1968. *L'Excès-l'usine* est composée de neuf cercles qui déterminent autant de chapitres. Le balisage de ce texte est ainsi différent de celui de *Sortie d'usine* articulé autour de quatre semaines ou encore des étapes successives de *L'Établi* (*Le premier jour, Mouloud ; Les lumières de la grande chaîne ; Le comité de base...*) En effet, les cercles qui sont ici proposés ne constituent pas exclusivement une avancée chronologique, hormis celle qui consiste pour le lecteur à avancer à chaque fois plus en avant, du premier cercle vers le neuvième comme s'il s'agissait d'une cible, comme si ces cercles concentriques, à la manière des ronds dans l'eau, devenaient hypnotiques, manière de se noyer encore plus dans l'aliénation du travail et de l'usine. Dans cette progression, l'allusion à *La Divine comédie* et sa structure en neuf cercles qui fait évoluer Dante entre l'enfer, le purgatoire et le paradis semble évidente. La structure de *L'Excès-l'usine*, à l'intérieur de chaque cercle, est formée de très courts textes, n'excédant pas une page, parfois réduits à quelques lignes et dont la concision apparente le texte à une poésie en prose. En effet, contrairement à François Bon et Robert Linhart, les ateliers et le travail sont évoqués par petites touches, d'une façon floue et imprécise :

Des bidons, des fils, des tôles sont empilés. Pièces et morceaux, l'usine. Les endroits, sont informes, il y a beaucoup de coins. Dans la cour, de la terre de l'herbe et toute cette ferraille entassée. (p. 16)

Au fil des cercles, Leslie Kaplan projette le lecteur dans des lieux différents, en fonction de ses affectations dans les usines. Mais l'auteur n'évoque pas que des lieux de travail, c'est aussi tout un univers qui en est dépendant : chambre d'hôtel, cantine, quelques instants de repos dans des quartiers populaires. Dans cette succession de lieux, d'actions décrites de façons impersonnelle et avec un minimum de mots, se tisse un parcours d'ouvrier d'usine, un quotidien soumis où « la vie descend verticale. Matière nue. On est à l'intérieur, c'est le tourbillon strict, l'éternité. » (p. 101).

L'ouvrage de Leslie Kaplan se termine à une table de café, un neuvième cercle qui représente peut-être un temps juste après l'usine, en compagnie d'amies ou de collègues de travail. Des femmes sont réunies entre elles et l'une d'elle tient son enfant sur ses genoux. En quelques phrases, l'auteur laisse entrevoir la difficulté d'exister dans sa féminité « maquillage violent » et dans le monde inhumain et masculin de l'usine « ce sont des femmes usées ».

Il est manifeste que *L'Excès l'usine* tient plus du genre poétique que du roman et c'est ce qui marque son extrême originalité dans la transcription d'un univers que l'on tient pour la plupart du temps si éloigné de la littérature en général et de la poésie en particulier. C'est cette tension réfléchie entre la banalité des actions du travail et l'univers organisé de l'usine qui en constitue la littérarité.

LINHART, Robert, *L'Établi*. Éditions de Minuit, 1978.

Ce livre est plus un documentaire sur un « établi » mais il représente le premier à avoir été écrit après 1968 sur le mouvement maoïste et son implication dans le monde ouvrier. A ce titre, c'est un repère important pour notre étude. *L'Établi* est composé de huit chapitres, non numérotés mais portant chacun un titre. A l'évocation de ceux-ci, on peut presque retracer la diégèse : *Le premier jour, Mouloud ; Les lumières de la grande chaîne ; Le comité de base ; La grève ; L'ordre Citroën ; Le sentiment du monde ; L'établi*. Clairement affichée dans une forme chronologique, l'intrigue suit le parcours de l'auteur dans les péripéties du travail d'ouvrier qu'il accepte d'avoir à l'usine Citroën. En effet, à la fin des années soixante, l'automobile continue d'embaucher une main d'œuvre bon marché, souvent immigrée, malléable et instable. A la découverte des premiers jours et le choc culturel avec un monde ouvrier aliénant, suit un travail routinier dans des cadences soutenues et qui ne laisse que peu de place pour une vie en-dehors. Mais dans cet univers insipide, les injustices et les brimades sont visibles, le monde cosmopolite de l'usine est tiraillé entre des petits chefs tyranniques. Dans ce monde normé de la chaîne, la moindre incartade est vécue comme une injustice, comme par exemple la pause réglementaire tronquée de quelques minutes au profit de l'usine. L'occasion plus large d'une récupération d'heures par la direction induite à la suite des mouvements sociaux de 1968 fournira au narrateur, l'occasion rêvée d'établir un « Comité de base » qui doit conduire à la grève. Il avoue à quelques camarades de travail son

statut d'intellectuel établi en usine. Il organise alors avec eux une résistance et le départ d'une grève qu'il espère étendre aux autres usines. Mais celle-ci succombera vite, usée par un « ordre Citroën » éprouvé. Les déplacements des meneurs, les incitations à « prendre leur compte », les provocations du syndicat du patronat CFT auront raison du mouvement. Le narrateur, maintenant révélé à tous et au grand jour en tant qu'établi, dévoile le but politique de son emploi d'ouvrier.

MAGLOIRE, Franck, *Ouvrière*, éditions de l'Aube, 2002.

Situé dans la même veine de témoignage filial que le livre d'Aurélie Filippetti, *Ouvrière* de Franck Magloire, raconte la vie de la mère de l'auteur qui fut ouvrière chez Moulinex, jusqu'à la fermeture de l'usine. Et comme pour *Les Derniers jours de la classe ouvrière*, la déliquescence du monde ouvrier sert de prétexte à narration, comme si tout devait être écrit avant que cela disparaisse. Le narrateur (le fils) est alors mêlé à la vie de l'ouvrière comme pour mieux en appréhender l'écart de génération entre celui qui a pu bénéficier de la démocratisation de la culture et celle qui a sacrifié sa vie à réunir les conditions matérielles à cet accomplissement. On retrouvera donc les mêmes axes d'études que pour le livre d'Aurélie Filippetti : historisation et hommage au monde ouvrier.

MAIER, Corinne, *Bonjour paresse*, Ed Michalon, 2004.

Dans ce livre, Corinne Maier dénonce la vacuité de son entreprise et la détourne au profit de ceux qui y travaillent : elle prône d'assister à des réunions sans intérêt, de diluer les journées de travail dans une vaine occupation. Son livre dans laquelle elle cite son appartenance à EDF (dans la quatrième de couverture) lui vaudra quelques ennuis de la part de son entreprise... et par là même un succès public. *Bonjour paresse*, avec sa référence au premier roman de Françoise Sagan, n'aborde pourtant pas un registre romanesque : son auteur invente même un mot pour en définir le genre, un « éphlet », à mi-chemin entre pamphlet et essai. Les références bibliographiques de la fin du livre montrent une réflexion, de même que les allusions à Hannah Arendt apportent une portée philosophique sous l'ironie. Le langage de l'entreprise y est abordé, de même que le travail des cadres auxquels Corinne Maier appartient au moment de la rédaction de son ouvrage. La distance que provoque l'humour grinçant de ce récit constitue un autre axe d'étude que l'on retrouve chez d'autres auteurs contemporains. Comme Charly Delwart dans *Circuit* (2007), Corinne Maier rend compte du sentiment d'imposture qu'engendrent les fonctions indéfinies des cadres au sein d'une entreprise. A ce titre, ce livre est une réfutation de la culture d'entreprise collective et de l'engagement dans le travail comme un épanouissement personnel, comme le montre cet extrait : « La culture d'entreprise n'est en fait rien d'autre que la cristallisation de la bêtise d'un groupe de gens à un moment donné. »

MAUCHE, Jérôme, *La Loi des rendements décroissants*, Seuil, 2007

Jérôme Mauche est surtout connu pour ses publications poétiques. Son projet, qu'il explique dans une postface fait suite à « Une lecture, un trimestre durant, de divers magazines et de journaux [économiques et professionnels] à vocation informative rapportant des faits, des mouvements, des évolutions et des anticipations aussi.» (p. 187). Le résultat est composé de « deux cents morceaux » explicités dans la quatrième de couverture comme un « travail de langue » et « tout ce qui est cité ici est renversé, l'économie politique, les notes de service, les micros anecdotes du quotidien de l'entreprise ». Le résultat est un ensemble de petits poèmes en prose, élaborés à partir de la langue professionnelle. Ce travail du langage donne sa spécificité et sa littéarité au texte comme pour Nicole Caligaris. Par antithèse, le livre aborde la liberté de création de l'auteur, sa jubilation devant l'action de reprendre à son compte les mots acides des entreprises.

C'est un roman essentiel dans le thème rarement abordé de notre confrontation directe à la langue d'entreprise. En octobre 2007, Philippe Rahmy, sur le site *Remue.net* reprend le thème de « l'écriture du réel », cher à Dominique Viart, précise que « Jérôme Mauche invente un nouveau degré d'élévation du réel »¹¹¹. Ainsi, l'imaginaire deviendrait une « sur-écriture » et le langage « libéré, propulsé, puis retourné, en avance sur le réel ».

¹¹¹ <http://remue.net/spip.php?article2488> (consultation du 12 août 2009).

MORDILLAT, Gérard, *Les vivants et les morts*, Calmann-Levy, 2005.

Autour de la vie d'un jeune couple qui travaille dans une usine, Gérard Mordillat nous raconte les drames hélas bien banalisés aujourd'hui lorsque l'usine ferme et que le travail vient à manquer. L'auteur aurait pu bâtir une histoire bien intimiste et centrée sur les inévitables replis sur soi que ce genre de situation, liée à l'individualisme ambiant génère, il n'en est rien, c'est une véritable saga faite de relations de travail, d'amours clandestines, de passions sociales qui se déroule devant nous pendant 650 pages. Le parti pris de cette générosité extériorisée est particulièrement mise en valeur par l'importance accordée aux dialogues qui restituent avec une grande vérité le langage quotidien, les situations de tout un chacun et les inévitables passages du coq à l'âne que les rapports humains mélangent dans ce microcosme où tout se lie ensemble. Le rythme rapide de ce livre, autant que les événements que nous suivons au jour le jour dans cette mort annoncée et inéluctable de l'usine, nous entraîne dans une lecture continue où les personnages se rejoignent, se séparent, vivent et souffrent. La vie est un combat permanent et les derniers mots de ce roman mené à train d'enfer montre bien la violence de celle-ci : « ils endurent », dit-il, à propos de ce jeune couple.

Une telle épopée n'est pas sans évoquer une sorte de *Germinal* moderne que Gérard Mordillat a tenté de bâtir avec une véritable force de conviction : c'est donc un roman qui semble le plus proche de l'héritage de Zola, à la fois par l'épopée mais également par le statut de l'auteur, également cinéaste. Fortement impliqué dans le monde social, il prolonge les thèmes ouvriéristes propre à la littérature prolétarienne.

MORET-COURTEL, Catherine, *La Caissière*, Belfond, 2008.

Le roman de Catherine Moret-Courtel raconte l'histoire d'une femme obligée d'accepter un emploi de caissière à 50 ans après le décès de son mari. Le métier de caissière constitue un des éléments du personnage principal de la même manière que la profession de concierge est affectée à l'héroïne de *L'Élegance du Hérisson* de Muriel Barbery. Pour autant, ce métier, suffisamment décrit dans ce roman, concentre toutes les peurs et les poncifs d'une société qui voit en cette activité l'emblème de l'exploitation et l'aliénation de notre statut de consommateurs. Lié à *Chroniques caissière* et aux *Tribulations d'une caissière*, cette activité est ainsi en passe de devenir un des métiers de ce début du XXI^e siècle dont on parle le plus.

NOTHOMB, Amélie, *Stupeur et tremblements*, Albin Michel, 1999.

Ce livre mérite d'être cité, d'abord parce qu'Amélie Nothomb rencontre un succès public à chaque parution, mais surtout car ce livre est un des rares ouvrages à avoir abordé les différences culturelles entre la société au travail au Japon et en Europe. Pour ce roman qui a été porté au cinéma, la narratrice aborde son passé de stagiaire dans une grande entreprise japonaise. Les thèmes de subordination et de pouvoir y sont abordés de manière presque masochiste de même que le choc des cultures y est restitué.

PAILLARD, Jean-François, *Un monde cadeau*, éditions du Rouergue, 2003.

A la première lecture, le livre apparaît plus comme un réquisitoire contre la déshumanisation de la vie moderne. Seul le deuxième chapitre (d'un livre qui en compte trois) explore avec brio la mise en place d'une vaste action de communication concernant une grande entreprise. Pourtant, la revue *Jibrile*, dans son article *Écrire le travail aujourd'hui : Une littérature néo-prolétarienne est-elle possible ?*¹¹² revient largement sur ce roman et la justification de son rapport au travail contemporain : « La structure romanesque de ce texte est particulièrement troublante et, passé le premier étonnement, le lecteur est pris dans une machination extrêmement bien huilée. La narration du roman suit trois personnages : un cadre chargé d'aller constater l'avancement d'un chantier où l'on s'apprête à construire un énorme et mystérieux complexe citadin, à vocation sociale ; une vieille dame en passe d'être expropriée mais refusant de quitter son appartement ; une femme à laquelle il arrive un incident domestique et qui demande les services de son voisin. Chaque personnage est présenté alternativement, mais on ne le comprend pas de suite, car les fragments qui constituent le récit sont subtilement concaténés les uns aux autres : la dernière phrase de chaque chapitre est laissée en suspens et enchaîne avec les mots du suivant. Le changement de perspective est d'autant moins évident que presque tout le roman est écrit à l'infinitif. Le tour de force de Paillard consistera à maintenir le droit fil de cette contrainte et à nouer de façon surprenante et malsaine les destins en bout de course. En quoi le travail est-il un élément structurant de ce roman ? Parce que tout y repose en grande partie sur l'angoisse du cadre qui, ne se sentant plus bien dans son boulot, décide brutalement de raccrocher, de rompre. ».

Travail des cadres mais aussi dénonciation du monde moderne sont les aspects marquant de ce roman. Jean-François Paillard fait partie de ces « écrivains-travailleurs » inspirés par leur sujet : sa biographie indique qu'il a été chef de projet informatique, consultant en organisation et directeur des ressources humaines notamment. Un autre aspect important est constitué d'une littérature réfléchie par rapport à l'utilisation de l'infinitif dans ce roman, ainsi que l'indique l'auteur :

Je voudrais plaider pour mon « infinitif », qui est au centre du roman, c'est vrai, mais comme moteur ou plate-forme narrative à partir de laquelle vont naître le 'vous', le 'tu' (réveil de la femme) ; le 'on' et le 'je' (centre commercial) – à l'exception du discours, au centre du roman, comme une respiration pour le lecteur, un lecteur dont le narrateur relâche en quelque sorte le

¹¹² Frédéric SAENEN, « Écrire le travail aujourd'hui ; une littérature néo-prolétarienne est-elle possible ? » *Jibrile*, dossier « prolétariat », non daté (consultation du 18/12/2007) <http://www.revuejibrile.com/JIBRILE/PDF/ECRIRE.pdf>

coin de la veste, cessant de s'adresser à lui (il fait appel en quelque sorte à une tierce personne...) par l'emploi récurrent de cet infinitif si irritant, j'en conviens, mais qui me paraît inséparable du propos fondamental du livre : montrer en quoi (et par quoi) nous sommes " agis ", ceci, bien que l'enchaînement de nos actions puisse apparaître (pour nous-mêmes et pour les autres) comme le fruit d'une certaine liberté, voire le produit d'un certain arbitraire – d'un certain hasard. L'idée est justement de dire non : il n'y a pas de hasard. Malgré les apparences, il n'y a pas de hasard. L'infinitif permet en outre au narrateur de sortir de l'ornière du behaviorisme (il y a du 'on' et par conséquent du 'je', du 'tu', du 'nous', du 'ils' etc. dans l'infinitif), le psychologisme (pas de 'caractérologie' ni de morphopsychologie dans le bouquin) et aussi d'éviter l'éternel 'je', qui a perdu, avec son recours systématique dans l'autofiction, de sa puissance universalisante. Ce qui est irritant, pour le lecteur, dans l'usage de l'infinitif, c'est que le narrateur avance à visage découvert.¹¹³

¹¹³ Intervention de Jean-François Paillard, le 28/02/2005 dans le *Journal LittéRéticulaire de Berlol*.
<http://www.berlol.net/jlr200502.htm#20050203>

PAGÈS, Yves, *Petites Natures mortes au travail, Verticales, 2000.*

Ce recueil est composé de différentes anecdotes et situations vécues au travail. Paru la même année que *La Question humaine* de François Emmanuel, il marque le retour de la fiction dans le domaine professionnel. Il est à noter que Yves Pagès est également éditeur chez Verticales et c'est lui qui a accueilli *L'os du doute* de Nicole Caligaris. Mona Chollet et et Thomas Lemahieu ont réalisé pour le site Internet *Périphéries* une présentation de ce roman ainsi qu'une interview d'Yves Pagès en avril 2000¹¹⁴ :

Il y a l'aspirant acteur qui se fait tâter l'entrejambe par les mômes dans son costume de Pluto, à Marne-la-Vallée. Il y a les gratteurs de guitare auditionnés par le jury spécial de la RATP avant d'être autorisés à se produire dans le métro. L'enquêtrice qui remplit tous ses questionnaires sur le zinc d'un café, en mettant à contribution les copains (« Si on te rappelle pour le sondage, tu dis que tu es chef d'entreprise, tu as 42 ans, deux enfants, un lave-vaisselle et un four micro-ondes... »). Le détenu que sa mère, pour améliorer l'ordinaire de la prison, inscrit à tous les concours publicitaires, secondée par les autres pensionnaires de sa maison de retraite... *Petites natures mortes au travail* n'est ni un état des lieux de la précarité aujourd'hui, ni un recueil de fictions psychologiques ou surréalistes : il est tout ça à la fois.

Un des intérêts de ce livre est de présenter des travailleurs en marge d'une société, un peu de la même manière que l'ont fait Anne et Marine Rambach dans *Les Intellos précaires* en 2001, puis *Les Nouveaux intellos précaires*, en 2009. Yves Pagès qui « a été tour à tour pion, veilleur de nuit, vendeur de glaces, animateur en banlieue rouge, auteur pour une compagnie de théâtre, comédien, magasinier », relaye une des idées essentielles qui transparait dans l'étude sociologique de Anne et Marine Rambach, le refus de hiérarchiser le travail :

Le danger à éviter, c'est le misérabilisme qui conduit à tenir exactement le discours que veut la classe dominante : hors de l'organisation du travail, hors de la sphère de l'entreprise, point de vie, point de conscience... Bien sûr, on a tous besoin de fric. Mais en même temps, je ne suis pas nostalgique des anciennes formes de travail.

Un autre intérêt tient au liens qu'effectue Yves Pagès entre différents écrivains du travail. Pour lui, Zola est « l'un des écrivains préfascistes réactionnaires les plus épouvantables de la littérature française. Il n'a fait que véhiculer toutes les idées des sciences humaines balbutiantes de son temps : l'alcoolisme héréditaire, les tares... ». De même, son opinion sur Michel Houellebecq, considéré comme révélateur du malaise de la marchandisation de l'être humain, est tranchée : « il n'y a rien, qu'une complaisance névrotique. La science, le sexe et Dieu : c'est vraiment la tarte à la crème de la connerie ! C'est aussi la recette du New Age. Et le New Age, c'est le fascisme du XXIe siècle.. ».

¹¹⁴ <http://www.peripheries.net/article247.html>

PETITET, Vincent, *Les Nettoyeurs*, JC Lattès, 2006

L'intérêt principal de ce roman et sa relation au thème du travail est de se servir de l'expérience de consultant de l'auteur pour décrire les rouages de ce milieu. Vincent Petitet nous décrit un monde inhumain (mais réel, hélas) où les capacités intellectuelles des élites sont souvent mises au service de stratégies individualistes. Dans une interview ¹¹⁵, Vincent Petitet précise : « Le consultant est une sorte de superhéros néolibéral qui pénètre dans toutes les entreprises. Lorsque les stagiaires arrivent chez un client, tout - leurs connaissances, leur allure, leur mission - leur donne un sentiment de puissance ». Ce roman, basé sur une structure classique de scènes et de dialogues avec les différents protagonistes expose cette vacuité individuelle qui profite à l'entreprise : l'auteur ajoute que « la sélectivité de départ, les codes implicites et les méthodes - évaluations, grades - ne sont que les rouages d'un système globalisant et normalisateur ». Vincent Petitet est maintenant enseignant chercheur au CNRS, chargé de cours sur la sociologie des organisations. Axes d'études à retenir pour ce livre : travail des cadres et souffrance intellectuelle au travail.

¹¹⁵ http://www.lexpress.fr/emploi-carriere/3-questions-agrave-vincent-petitet_479793.html (consultation du 12 août 2009).

QUINTREAU, Laurent, *Marge brute*, Denoël, 2006.

La référence à Dante est multiple et manifeste dans ce roman, depuis une citation de *La Divine comédie* placée en épigraphe, jusqu'à l'architecture des chapitres semblable aux cercles qui structurent l'œuvre de Dante et en passant par le nom d'un des protagonistes de cette histoire, Alighieri. Toute la trame de ce roman est organisée dans une réunion d'un Comité de direction d'une multinationale. Chaque participant s'immisce dans un cercle et poursuit un dialogue intérieur pendant que se déroule la réunion. Les haines et les attirances se dévoilent ainsi en secret. La référence à Dante marque la littérarité de ce texte et n'est pas sans rappeler *L'Excès-l'usine* de Leslie Kaplan, organisé en cercles de la même manière bien qu'étrangement, cette auteure n'ait jamais revendiqué par la suite cette affinité. Cette relation à *La Divine comédie* constitue sans doute l'axe d'étude essentiel de *Marge brute*, à la fois dans les parcours initiatiques que le travail contemporain induit, mais plus généralement dans la distanciation entre le travail et la « comédie » qu'il provoque (L'auteur cite *La Comédie humaine* dès le premier chapitre, p.20.). Travail des cadres, relations de pouvoir et de subordination constituent les autres axes d'études. L'auteur est également présenté comme « salarié d'une grande entreprise de communication », donc le thème de l'écrivain-travailleur est également à prendre en compte.

ROSSIGNOL, Sylvain, *Notre usine est un roman*, Atelier la découverte, 2008.

Ce livre est une commande du Comité d'entreprise d'une usine pharmaceutique. L'écrivain endosse alors un rôle social dans la restitution de ces histoires, un peu de la même manière que François Bon l'a fait pour *Daewoo*. On pourrait dire qu'il répond à la mode anglo-saxonne des « telling stories » destinés à revitaliser la communication interne des grands groupes en mettant en scène les parcours (et les succès) des dirigeants d'entreprise mais ce sont les salariés eux-mêmes, en danger de licenciements, qui ont tenu à ce qu'une part de leur histoire leur soit rendue : « Nous avons ressenti un très grand sentiment d'injustice face à la fermeture de ce site non déficitaire qui œuvrait, de surcroît, pour la santé de tous, témoigne Annick Lacour, ex-technicienne de ce laboratoire, militante CGT et cheville ouvrière de cette

aventure éditoriale. Nous avons besoin d'exprimer notre souffrance. Pièce de théâtre, film... Après réflexion, nous avons opté pour un livre de témoignages.»¹¹⁶.

SALVAING, François, *La Boîte*, Fayard, 1998.

Ce roman, de facture classique, se place dans la lignée de Gérard Mordillat (*Les vivants et les morts*), plus proche d'un héritage de Zola et de la littérature prolétarienne. En effet, l'histoire nous raconte dix années de la vie d'un cadre de ressources humaines confronté aux licenciements. Il n'est pas sans rappeler aussi le livre de Philippe Delaroche (*Caïn et Abel avaient un frère*) avec l'abnégation de ces protagonistes qui se débattent mais ne se révoltent jamais. Dans le livre de François Salvaing, l'étude de la détérioration du travail basée sur plusieurs années est plus profonde et plus complète que dans le livre de Philippe Delaroche où l'intrigue exclusivement parisienne est rapidement menée. Le Livre de François Salvaing est également plus politique : « c'est aussi une partie de la gauche que l'on voit changer de peau », citait Jean-Pierre Tison dans un article critique de *Lire* (Septembre 1998).

SALVAYRE, Lydie, *Portrait de l'écrivain en animal domestique*, P.O.L., 2007.

Lydie Salvayre propose avec ce roman une rencontre inattendue entre la littérature la plus militante et le libéralisme le plus débridé. D'un côté, un narrateur, ou plutôt une narratrice écrivain, dévouée jusque là à la cause d'une écriture pure et désintéressée, accepte d'écrire la biographie de Tobold, le roi mondial du hamburger. Ce roman aborde le thème de la position artistique vis-à-vis du monde du travail (comme le livre de Louise Desbrusses, *L'Argent l'urgence*) et du dédoublement d'un écrivain confronté à raconter une histoire qui n'est pas la sienne. « Je. Qui ça ? » : Lydie Salvayre place très justement en épigraphe cette citation de Samuel Beckett et de *L'Innommable*). Le problème du pouvoir de la langue est au centre de cette histoire, comme le montre cet extrait :

Moi qui m'étais toujours enorgueillie d'être un écrivain de la révolte, un écrivain qui violait la syntaxe, un écrivain qui saccageait le beau style pour en faire de la charpie, moi qui me flattais d'être une démolisseuse de la phrase, une terroriste de la narration [...], un écrivain révolutionnaire quoi, moi donc, l'écrivain de toutes les rébellions, je n'osais pas dire merde de vive voix à un marchand de hamburgers.

¹¹⁶ Interview pour *Le Pèlerin* du 15/05/2008 ; <http://www.pelerin.info/article/index.jsp?docId=2337912&rubId=12091>

SAM, Anna, *Les tribulations d'une caissière*, Stock, 2008.

Auteur d'un blog portant un nom sans ambiguïté sur la portée du métier d'hôtesse de caisse (caissierenofutur.over-blog.com) Anna Sam a finit par raconter son vécu dans un livre qui est finalement plus un document qu'un roman de fiction. Ce passage entre un monde virtuel à une réelle publication constitue une originalité suffisamment actuelle pour être signalée. Avec *Chroniques caissières* et *La Caissière*, c'est le troisième ouvrage concernant le métier de caissière publié depuis 2004. Le livre est construit de la même manière que son blog Internet, par voies thématiques, anecdotiques, dont l'ensemble finit par constituer un tableau du consumérisme actuel.

SONNET, Martine, *Atelier 62, Le temps qu'il fait*, 2008.

Dans ce récit, Martine Sonnet raconte l'histoire de son père, qui fut forgeron aux usines Renault, à Boulogne-Billancourt. Ce livre s'inscrit donc dans la lignée d'Aurélie Filippetti (*Les Derniers jours de la classe ouvrière*) et de Franck Magloire (*Ouvrière*). Bien que ce sujet ne soit pas novateur, le succès public de ce livre a été remarquable, ce qui montre l'engouement et la nostalgie populaire pour ce passé ouvrier. Des rencontres organisées chez des libraires, dans des bibliothèques ont été l'occasion de réunir des bibliographies sur le monde de l'usine et des ouvriers. De plus, Martine Sonnet est historienne de formation et entérine ainsi encore plus l'ancrage dans l'histoire de ces métiers devenant ainsi les éléments d'un patrimoine que l'on croit (abusivement) définitivement clos. Martine Sonnet a agrémenté son site Internet¹¹⁷ de nombreux documents concernant son père mais aussi sur Boulogne-Billancourt.

¹¹⁷ http://martinsonnet.fr/Site/Atelier_62.html (Consultation du 12 août 2009).

VIVAS, Maxime, *Paris Brune, Le temps des Cerises*, 1997.

Paris-Brune est le nom d'un centre de tri postal. Maxime Vivas, qui y a travaillé, raconte le travail de nuit, la pénibilité, les engagements syndicaux dans l'héritage d'une littérature prolétarienne. Il est d'ailleurs le dernier à avoir obtenu le prix Roger Vaillant, qui n'a plus été attribué depuis.

WEBER, Anne, *Chers Oiseaux et Cendres et métaux*, Seuil, 2006

Anne Weber est une auteure allemande qui écrit en français, publie dans une maison parisienne et dont l'action de ses romans se déroule en Suisse. Cela montre la complexité de cerner une littérature française ou francophone, voire d'estimer les enjeux du travail qui sont différents selon les pays de la communauté européenne où on les exerce. Pour autant, le parcours singulier d'Anne Weber incite à la citer dans cette revue de littérature appliquée au monde du travail. En effet, bien que ces deux récits soient publiés en même temps dans la collection *Fiction et Cie* au Seuil, *Chers oiseaux* est antérieur cependant à *Cendres et métaux* et c'est l'auteur qui le cite explicitement dans *Cendres et métaux* (p.51)

Chers oiseaux était le titre d'un morceau de prose sur la vie de bureau que j'ai écrit il y a des années, quand j'échangeais encore beaucoup de temps contre peu d'argent et que cet échange était pour moi une souffrance quotidienne. *Chers oiseaux* était une lettre envoyée de la cage, une lettre d'adieu adressée à mes coprisonniers qui allaient rester derrière les barreaux. Une fois la lettre d'adieu terminée, j'ai donné ma démission.

La démarche de *Cendres et métaux* est radicalement différente : l'auteur a investi un lieu de travail réel, (l'entreprise du même nom que le titre, spécialisée dans l'appareillage dentaire) par une démarche volontaire et dans le but de bâtir un livre à travers ce qu'elle allait observer. Cette démarche, qui n'est pas sans rappeler certaines interventions d'artistes en entreprise, a abouti à un livre varié, volontairement disparate où on saute du coq à l'âne comme si, dans le travail, on éprouvait du mal à situer une logique individuelle autant que collective. La poésie de *Cendres et Métaux*, par sa distance, rejoint celle de *L'Excès l'usine* de Leslie Kaplan. Cette distanciation entre le travail et sa représentation littéraire est un axe d'étude important. Mais on peut aussi analyser le comportement d'un « écrivain travailleur » qui revient de son plein gré en usine, après avoir exprimé sa souffrance dans *Chers oiseaux*.

INDEX des auteurs cités

Cet index comprend tous les auteurs cités dans ce mémoire et dans la bibliographie de la littérature de travail. Les journalistes, les auteurs critiques et les universitaires sont également cités.

- ADAM Olivier, 67
ARENDT Hannah, 27, 33, 56, 57, 72, 86, 87, 92
ARLIX Eric, 76
ARNAUD Georges, 15
ARTUS Hubert, 73
AUROUSSEAU Nan, 77
BALZAC Honoré de, 27,33
BARBERY Muriel, 94
BAUDELAIRE Charles, 37
BEAUFILS Carine, 9, 30, 77
BEIGBEDER Frédéric, 9, 51, 53, 74, 75, 78, 89
BEINSTINGEL, Thierry, 75, 76, 77, 78
BERGOUNIOUX Gabriel, 30, 36, 39, 77, 79
BERGOUNIOUX, Pierre, 76
BERGSON Henri, 26, 56, 72
BEROUD Sophie, 73
BIZOT Thierry, 76
BLANC Jean-Noël, 77
BOILLET Eugénie, 9, 16, 20, 36, 76, 79, 80
BON François, 3, 6, 8, 10, 11, 12, 14, 15, 16, 23, 24, 25, 27, 29, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 43, 44, 51, 53, 55, 60, 61, 63, 69, 70, 71, 73, 74,75,76, 80, 81, 82, 83, 85, 88, 89, 90, 98
BOURDIEU Pierre, 10, 13, 24, 29, 33, 60, 63, 69, 72, 75, 83
BRUNEL Sylvie, 76
CALIGARIS Nicole, 14, 18, 19, 22, 26, 27, 33, 37, 38, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 54, 55, 56, 57, 77, 84, 85, 87, 93, 96
CEUPPENS Raymond,75
CHARVEL Johann, 77
CHAUVIRE Jacques, 75, 76
CHOLLET Mona, 96
CRIMON Jean-louis, 76
CURIOL Céline, 77
DAENINCKX Didier, 69
DANTE Alighieri, 5, 20, 27, 53, 76, 90, 98
DAUTUN, Jean-Pierre, 75
DE SAUSSURE Ferdinand, 72
DE VOS Rémi, 54
DEBRUSSES Louise, 24, 28, 52
DELAROCHE Philippe, 85, 75, 99
DELWART Charly, 22, 27, 33, 39, 52, 55, 77, 85, 86, 92
DESBRUSSES Louise, 14, 31, 52, 76, 86, 99
DIDEROT Denis, 47
DU SORBIER Thierry, 77
DUBOST Jean-Pascal, 25, 76
DUJARIER Marie-Anne, 56
DURAS Marguerite, 15
EGLOFF Joel, 77
EMMANUEL François, 18, 51, 76, 87, 96
ENGELIBERT, Jean-Paul, 73
ERNAUX Annie, 10, 75
ETCHERELLI Claire, 75, 87
FAIRISE Anne, 73
FILIPPETTI Aurélie, 3, 13, 16, 17, 51, 76, 82, 87, 92, 100
FOURNIER Gisèle, 77
GASPARINI Philippe, 72
GEFFRAULT Alain, 73
GENESTE Philippe, 65, 72
GENETTE Gérard, 72
GOUX Jean-Paul, 10, 11, 34, 88
GOUX Jean-Paul, 75, 88
GREGOR Jean, 51, 76
GRUMBERG Jean-Claude, 54
GUILLOUX Louis, 44
HARANG Jean-Baptiste, 81
HOUELLEBECQ Michel, 3, 10, 13, 18, 27, 37, 38, 53, 60, 63, 75, 78, 85, 87, 89, 97
JAKOBSON, Roman, 8, 72
JAUFFRET Régis, 75, 76
JONCOUR Serge, 76
KAFKA Franck, 57
KAPLAN Leslie, 3, 5, 8, 10, 11, 12, 25, 33, 34, 35, 44, 53, 60, 61, 63, 66, 75, 80, 84, 86, 89, 90, 98, 101
KAVIAN Eva, 76
LACOCHE, Philippe, 75, 76
LAHIRE Bernard, 21, 22, 23, 59, 66, 71, 72
LAROCHE Hervé, 34, 73

LAROCHE Michel, 38
 LAURENT Laurent, 76
 LECARME Jacques, 70
 LEDERER Jacques, 76
 LEMAHIEU Thomas, 96
 LETESSIER Dorothee Voir
 LEVARAY Jean-Pierre, 17
 LEVARAY Jean-Pierre, 76
 LINHART Robert, 3, 8, 10, 12, 15, 18, 24,
 33, 34, 35, 44, 46, 48, 60, 61, 63, 70,
 71, 75, 80, 81, 84, 89, 90, 91
 LOYER Jean-Luc, 69
 MAGLOIRE Franck, 16, 76, 92, 100
 MAIER Corinne, 18, 19, 22, 26, 27, 28, 32,
 52, 55, 56, 57, 69, 76, 87, 92
 MAISON Olivier, 73
 MALINCONI Hélène, 77
 MANOTTI Dominique, 69, 77
 MARICOURT Thierry, 65, 72
 MARTY Marcel, 73
 MARX Karl, 57
 MATALON Anne, 69, 75
 MAUCHE Jérôme, 9, 31, 38, 42, 53, 55,
 77, 93
 MEYER Roland, 13
 MITTERRAND François, 12
 MORDILLAT Gérard, 17, 25, 30, 34, 77,
 93, 94, 99
 MORET-COURTEL Catherine, 20, 36, 77,
 94
 MORIN Sandrine, 67, 73
 MORRISON Donald, 72
 NIETZSCHE, 27
 NOTHOMB Amélie, 9, 68, 75, 94
 NOYELLE , Guillaume, 77
 ONFRAY Michel, 5
 PAGES Yves, 34, 76, 96
 PAILLARD Jean-François, 76, 95
 PEREC Georgeess Perc, 82
 PETITET Vincent, 18, 22, 27, 77, 97
 PICCAMIGLIO Robert, 76
 PILHES René-Victor, 75
 PLUYETTE Cyril, 73
 POIROT-DELPECH Bertrand, 34
 POMMIER Lilas, 77
 POULAILLE Henri, 8, 21, 17, 31, 35, 36,
 44
 PROUST Marcel, 42
 QUINTREAU Laurent, 5, 18, 20, 22, 27,
 28, 31, 39, 53, 55, 77, 98
 RAGON Michel, 3, 4, 16, 21, 31, 36, 47,
 60, 65, 71, 80
 RAHMY Philippe, 93
 RAMBACH Anne et Marine, 24, 96, 72, 97
 REYNS-CHIKUMA Chris, 40, 58, 74, 78
 ROBERTS Jean-Marc, 75
 ROHR Philip, 76
 RONDEAU Daniel, 31, 81
 ROSSET François, 75
 ROSSIGNOL Sylvain, 23, 69, 77, 98
 ROUSSEAU Christine, 74
 SAENEN Frédéric, 6, 74
 SALVAING François, 17, 25, 34, 75, 99
 SALVAYRE Lydie, 10, 14, 23, 52, 55, 56,
 75, 77, 99
 SAM Anna, 14, 16, 17, 20, 27, 36, 68, 77,
 79, 100
 SARTRE Jean-Paul, 58
 SAUMONT Annie, 75
 SAUSSURE Ferdinand De, 45, 59
 SIMON Claude, 50
 SOLJENITSYNE, Alexandre, 34
 SONNET Martine, 16, 25, 37, 38, 77, 100
 SWIATLY Fabienne, 77
 TAVARD Guillaume, 76
 THOMAS Edmond, 65
 TORDJMAN Charles, 55, 82
 TOURNAYE, Guy, 77
 TROYES Chrétien de, 60
 VAILLANT Roger, 8, 25, 36, 44, 101
 VAUTRIN, Jean, 75
 VERCIER Bruno, 70
 VIART Dominique, 4, 6, 11, 21, 32, 33, 35,
 37, 58, 60, 62, 70, 73, 74, 82, 83, 93
 VIGOUROUX, François, 76
 VINAVER Michel, 54, 69
 VIVAS Maxime, 75, 101
 VIVIANT Arnaud, 76
 WALDBERG Michel, 20, 76, 80
 WEBER Anne, 9, 68, 77, 101
 WEGSCHEIDER, Alain, 75, 76
 WONG. Iris, 77
 ZOLA Emile, 3, 5, 17, 33, 58, 62, 94,
 97, 99

Table des matières

I – INTRODUCTION ET INTÉRÊT DE CETTE ÉTUDE	3
II – GÉNÉRALITÉS SUR LA LITTÉRATURE ET LE MONDE DU TRAVAIL	7
II-1 Le corpus fictionnel du travail	7
II-2 L'environnement de notre étude	10
II-2-1 Les déductions chronologiques	10
II-2-2 La mutation brutale de la société française	12
II-3 – Les représentations des métiers	15
II-3-1 Qui prononcera la fin de la littérature prolétarienne ?	16
II-3-2 - Le cadre : un nouvel intervenant dans la littérature du travail	18
II-3-3 – L'irruption des hôtesses de caisses dans le paysage littéraire	20
II-3-4 La double vie des écrivains	21
II-4 – La perception du milieu professionnel	24
II-4-1 La comédie du travail	26
II-4-2 L'intellectualisation des tâches	27
II-5 la littérarité des œuvres du travail	29
II-5-1 La reconnaissance d'une écriture du travail	31
II-5-2 La fusion des genres et la transversalité du travail	32
II-5-3 La perception universitaire : « écrire le réel »	33
II-5-4 La question autobiographique	34
II-5-5 L'avant-garde littéraire est-elle à la traîne de l'entreprise ?	37
II-6 Un avenir prometteur	40
III – LE LANGAGE DANS LA LITTÉRATURE DU TRAVAIL	41
III-1 Langages de l'entreprise et littératures du monde du travail : quelles porosités au XXI^e siècle ?	44
III-1-1 L'Os du doute	45
III-1-2 Les spécificités d'une langue professionnelle	47
III-1-3 La langue d'entreprise au XXI ^e siècle	48
III-1-4 Les réponses de la littérature	51
III-1-5 L'imposture du travail	52
III-1-6 Une littérarité reconstituée à partir de la langue d'entreprise	53
III-1-7 L'évolution des formes et des registres	54
III-1-8 La lutte de pouvoir entre le monde du travail et la littérature	56
IV- LE BILAN DES RECHERCHES	58
IV-1 Plan pour une thèse	59
IV-1 Plan proposé	63
V – ÉTUDE BIBLIOGRAPHIQUE	65
V-1 Manuels généralistes	70
Autres références	72
V-2 Articles et ouvrages spécialisés	73

V-3 Recensement des œuvres	75
1°) Liste par ordre chronologique des ouvrages sur le monde du travail, de 1967 à 2008 :	75
2°) Notes de lecture, par ordre alphabétique	78
INDEX DES AUTEURS CITÉS	102
TABLE DES MATIÈRES	104